



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



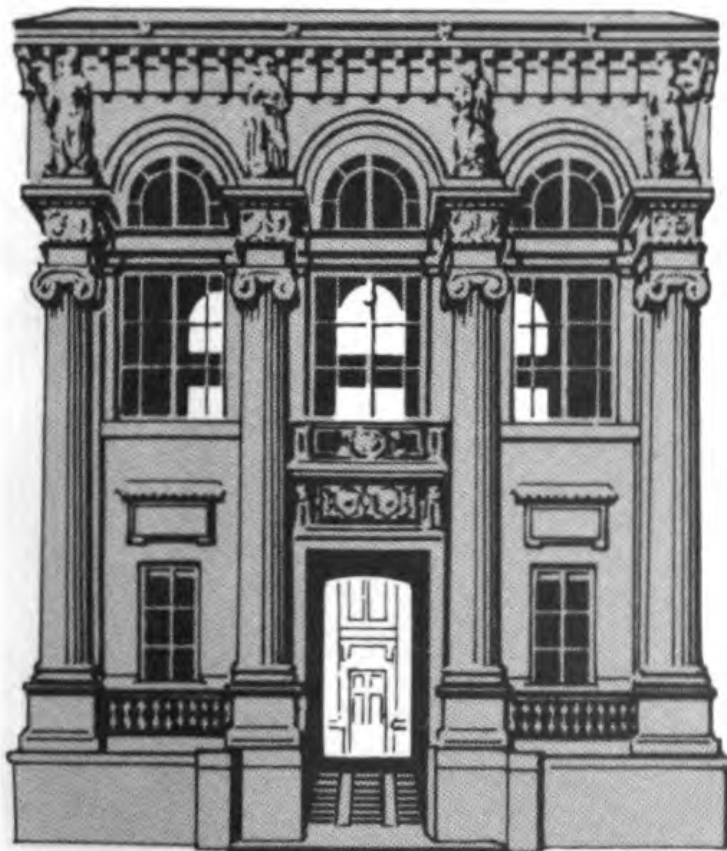
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



2

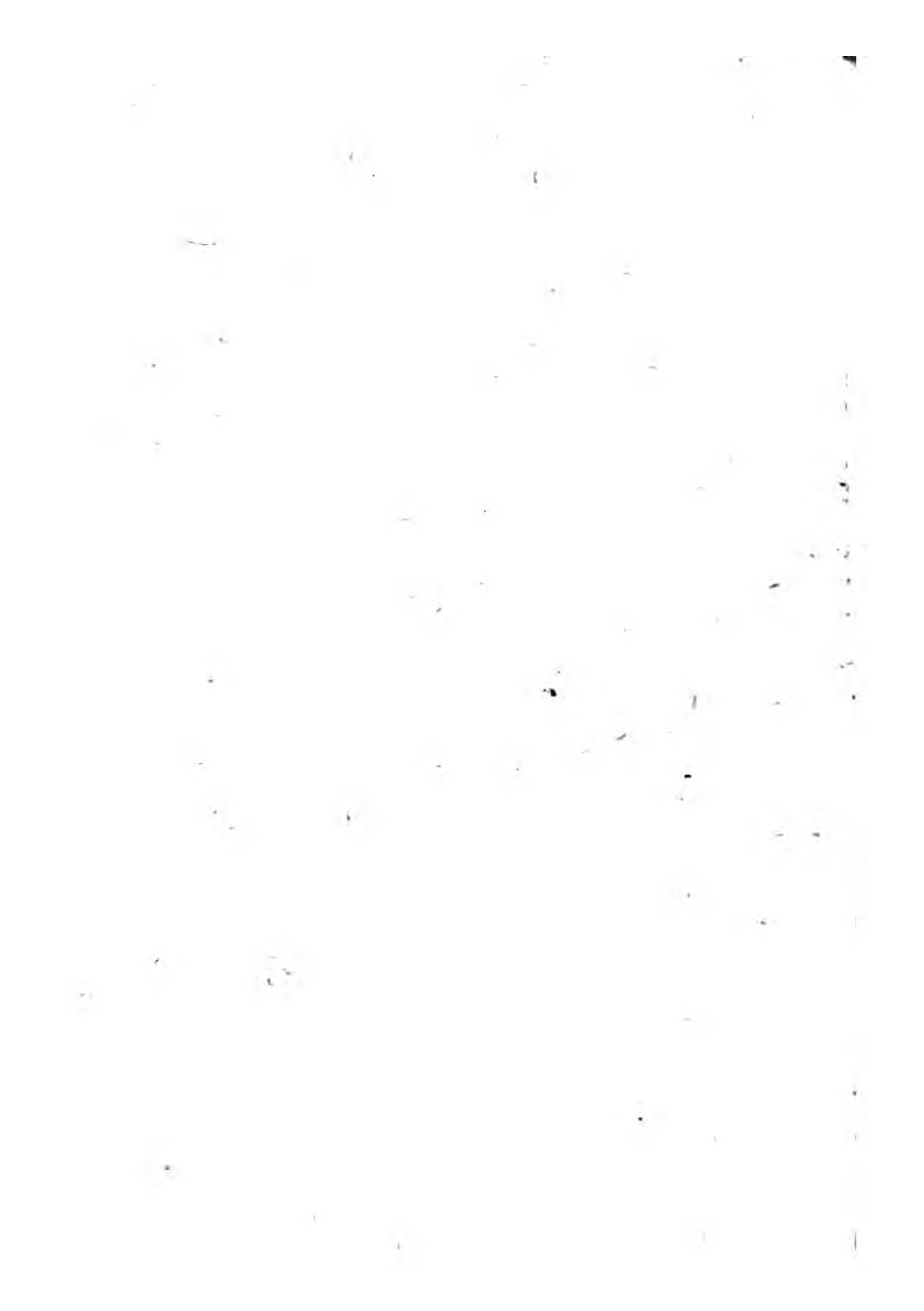


TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1783

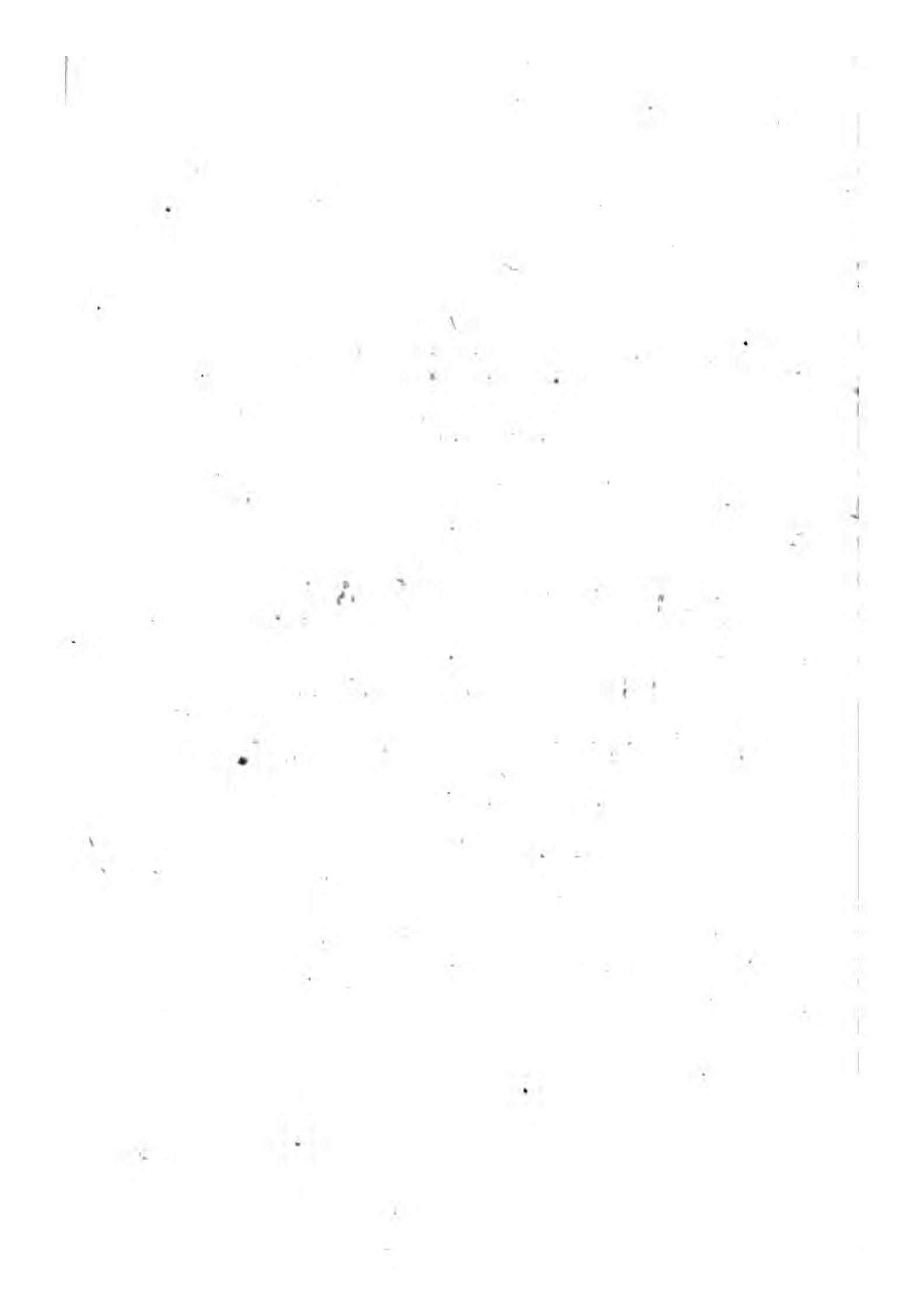


L A F I N
D E S
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

T O M E P R E M I E R ,

Qui fait le huitieme de l'Histoire de
ses Aventures,

Mozel



LA FIN
DES
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

T O M E P R E M I E R .

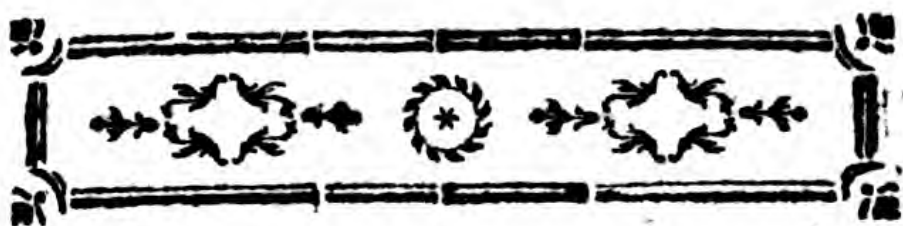
Prix , 9 liv. broché.



A L O N D R E S ,
ET se trouve à PARIS ,
Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la barriere des Sergents.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. X C.





L A
FIN DES AMOURS
D U
CHEVALIER DE FAUBLAS.

.... **H**ÉLAS! je suis à la Bastille.
J'y passai presque tout l'hiver, quatre mois, quatre mois entiers. On l'a mille fois écrit, cependant je me vois forcé de l'écrire encore (1) :

(1) C'étoit au mois de juillet 1788 que je mêlois ainsi mes réclamations à celles de tous les citoyens. Comment deviner alors qu'au mois de Juillet 89, la Bastille seroit, en moins de trois heures, emportée d'assaut par mes vaillans compatriotes? Comment deviner les rapides progrès de la révolution qui devoit nous assurer, avec la liberté individuelle, la liberté publique? Graces se soient rendues, Dieu de ma patrie! tu as jeté

tous les chagrins sont rassemblés dans ce séjour funeste, & de tous les chagrins le plus inconsolable, l'ennui, l'ennui terrible y veille nuit & jour à côté de l'inquiétude & de la douleur. Je crois que la mort l'habiteroit bientôt seule, s'il étoit possible qu'on empêchât l'espérance d'y pénétrer. O! mon roi, le jour où, dans ton équité, tu détruiras ces prisons fatales, fera pour ton peuple un jour d'allégresse. Le soleil, qui depuis plus de deux heures peut-être éclairoit le reste du monde, commençoit à peine à paroître pour nous, malheureux prisonniers. A peine un de ses plus foibles rayons, obliquement dirigé, frappoit la première moitié de l'étroite & longue lu-

sur elle un regard libérateur. Tu lui as donné précisément ensemble tous les hommes & tous les événemens nécessaires à sa régénération si désirable & si difficile.

carne, à regret pratiquée dans l'épaisseur d'un énorme mur. Mes yeux qui depuis long-tems n'avoient plus de larmes, mes yeux appésantis alloient se fermer pour quelques instans. Pour quelques instans je cessois d'appeller Sophie ou la mort; tout-à-coup j'entends s'ouvrir ma triple porte, & le Gouverneur entre, qui me crie : liberté. Liberté ! Comment un infortuné, détenu seulement depuis quelques jours dans un des moins affreux cachots de la Bastille, peut-il entendre ce mot-là sans expirer de joie ? Comment ai-je pu supporter les excès de la mienne ? Je n'en fais rien ; mais ce que je fais bien, c'est que j'allois tout nud me jeter hors de mon tombeau, quand on me représenta qu'il falloit au moins prendre le tems de m'habiller. Jamais toilette ne me parut plus longue, & pourtant ne se fit plus vite.

Je mis peu de tems à gagner la premiere porte. Dès qu'elle s'ouvrit, M. de Belcour (1) accourut vers moi : avec quel transport j'embrassai mon pere , avec quel plaisir il me reçut dans ses bras !

Après m'avoir adressé les plus doux reproches, après m'avoir rendu les plus tendres caresses, le Baron entendit la question délicate que déjà lui répétoit un époux plein d'inquiétude & d'impatience. Ta Sophie, me dit-il, je voudrois pouvoir te la rendre ; mais une femme charmante qui prend l'intérêt le plus vif à tout ce qui te touche.....

Je crus que le Baron parloit de la Marquise de B*** ; un soupir m'é-

(1) On se souviendra peut-être que le Baron de Faublas avoit prit le nom de Belcour dans la retraite où nous nous tenions cachés près de Luxembourg.

chappa. Quiconque se rappellera tout ce que la Marquise a fait & souffert pour moi, me pardonnera ce soupir. J'ignore si mon pere avoit été surpris de l'entendre; mais il se tut quelques instans, & me regarda très-attentivement, puis il reprit :

— Cette Dame qui prend un vif intérêt à tout ce qui vous touche, m'a dit...
— Vous a dit? Mon pere, vous l'avez vue? Vous lui avez parlé? — Oui, mon ami. — Vous lui avez parlé, mon pere? — Je lui ai parlé, oui. — Hé bien, n'est-il pas vrai qu'elle est...
Mais tout à l'heure vous en faisiez la remarque : elle est vraiment charmante? — J'en conviens. Et vous croyez, mon pere, qu'elle s'intéresse toujours beaucoup?... — A vous; oui, je le crois — Mon pere, elle vous a dit?... — Que Madame de Faublas s'étoit vue forcée de quitter son cou-

vent le lendemain du jour où l'on vous y avoit arrêté. Personne n'a pu découvrir en quel endroit Lovzinski l'a cachée. — O, chere épouse, ô! dans quel état elle étoit, lorsque les soldats m'ayant environné, m'accablèrent de leur nombre. Je la vis tomber... évanouie... mourante. Ha, si ma Sophie n'est plus, tout est fini pour moi. — Eloignez ces idées funestes, mon fils... Sans doute votre femme n'est pas morte, elle vit pour vous aimer : le jour qu'elle quitta son couvent, elle paroïssoit bien désolée, bien inquiète, mais on ne craignoit rien pour sa vie. Vous me rassurez, vous me consolez, nous la retrouverons. — Je le desire vivement; cependant je n'oserois l'affurer. J'ai fait de grandes recherches, nous en ferons encore, mais je vous avoue que je commence à désespérer du succès. — Quoi, mon

pere, elle vit, je suis libre, & je ne la retrouverois pas ! Ha ! je la retrouverai, foyez sûr que je la retrouverai.

Cependant notre voiture avançoit. Déjà fortis des cours de la Bastille, nous touchions à la porte St. Antoine, lorsqu'un domestique à cheval ayant fait signe à notre cocher d'arrêter, me remit une lettre en me disant : c'est de la part de mon maître que voici. Il me montrait un jeune cavalier qui caracolait en face de notre carosse, à l'entrée même du Boulevard. Malgré le chapeau rond dont le joli garçon tenoit ses yeux presque couverts ; je reconnus le Vicomte de Florville. Je reconnus l'élégant frac Anglois dont il s'étoit paré dans des tems plus heureux, pour venir jusques dans la chambre du Chevalier de Faublas, désabuser un amant trop injuste, & une autre fois, pour con-

duire Mademoiselle du Portail à la petite maison de St. Cloud. Je me précipitai à la portiere, en criant : c'est elle ! Aussi-tôt le Vicomte m'honora du sourire le plus caressant, me salua de la main & prit le galop. Enchanté de le revoir, & ne pouvant contenir ma joie, je criois toujours : c'est-elle ! le Baron crioit aussi : mon ami, vous allez tomber dehors

Vous allez tomber, Monsieur, prenez donc garde ! — Mon pere, c'est elle ! — Qui ? elle ! — Elle, mon pere . . . cette femme charmante dont nous parlions tout-à-l'heure. Regardez.

J'avois pris ou j'avois cru prendre la main de M. de Belcour, je tirois à moi, & je déchirois sa manchette. Si vous voulez que je regarde, rangez-vous un peu, me dit-il. Où la voyez-vous donc ? — Là-bas. Là-bas. Elle est déjà un peu loin ; mais vous

pouvez encore distinguer son joli cheval & son charmant habit. — Comment ! se met-elle en homme quelquefois ? — Souvent. — Et elle monte à cheval ? — Bien , très-bien , avec infinité de grace & d'adresse. — Vous êtes mieux instruit que moi , répondit le Baron qui paroïssoit avoir un peu d'humeur , je ne savois pas cela. — Mon pere , vous permettez que je lise ce qu'elle m'écrit ? — Oui , & même tout haut , si cela se peut. Vous m'obligerez.

Je lus tout haut :

„ Jusqu'à ce que votre malheureux
„ duel soit entièrement oublié , Mon-
„ sieur , vous ne pouvez pas plus que
„ M. votre pere , qui a bien fait de
„ garder le nom qu'il avoit pris à
„ Luxembourg , reparoître dans la ca-
„ pitale sous celui de Faublas. Faites-
„ vous appeller le Chevalier de Flor-

» ville , si cela ne vous est pas trop
» désagréable , & si vous ne trouvez
» rien de pénible à vous rappeler
» quelquefois le souvenir d'une amie
» aux sollicitations de laquelle vous
» devez enfin votre élargissement.

Je savois bien qu'elle faisoit des démarches, interrompit le Baron, mais elle n'espéroit point un si prompt succès. Je n'ai reçu que ce matin l'heureuse nouvelle de votre liberté prochaine; encore ne me l'a-t-on mandée que par un écrit d'une main inconnue. Continuez votre lecture, mon ami.

» Ce soir nous pourrons causer en-
» semble un moment. Ce soir vous
» recevrez une visite de Madame de
» Montdesir, & vous ferez ce qu'elle
» vous dira.... Brûlez ce billet ».

Le Baron me demanda vivement quelle étoit cette Madame de Montdesir; je répondis que je n'en savois

rien. Il y a toujours, me répliqua-t-il avec impatience, il y a toujours quelque chose de bizarre & d'obscur dans tout ce qui vous arrive. Au reste, j'aurai dès ce soir l'explication de tout cela. — Dès ce soir ? mon pere. — Oui, dès ce soir, nous irons chez elle remercier cette Dame... Nous irons chez elle !... mais je ne peux pas m'y présenter, moi ! — Pourquoi donc ? — Parce que son mari... — Son mari pourroit-il le trouver mauvais ? mais d'ailleurs, il est mort, son mari. — Il est mort ! — Eh ! oui, il est mort. Vous qui paroissez si bien être instruit de ce qui la regarde, comment ne savez-vous pas cela ? — Demandez - moi plutôt comment je le saurois, mon pere... il est mort ; j'en suis vraiment fâché. Pauvre Marquis de B***. c'est apparemment des suites de sa blessure : j'aurai toujours cela à me reprocher.

M. de Belcour ne m'entendoit plus, parce que sa voiture venoit de s'arrêter devant un couvent de la rue Croix-des-petits-Champs, près la place Vendôme. Vous allez voir votre sœur, me dit le Baron. — Ah ! ma chere Adelaïde. — Je l'ai mise ici, continua mon pere, pour qu'elle fût plus près de nous ; tout-à-l'heure vous remarquerez sans doute avec plaisir, que des fenêtrés de l'hôtel où je loge maintenant, vous pourrez appercevoir votre sœur, lorsqu'aux heures de récréation elle se promenera dans le jardin de son couvent. Vous concevez qu'il étoit impossible que je continuasse à demeurer rue de l'Université, & qu'au contraire il m'a fallu prendre un autre quartier que celui du fauxbourg St. Germain. Suivez-moi, mon ami, nous allons emmener Adelaïde, qui ne fera pas fâchée de dîner avec nous.

Elle

Elle vint d'abord au parloir. Comme elle étoit embellie , depuis plus de cinq mois que je ne l'avois vue ! Que je la trouvai mieux faite encore & mieux formée , plus grande & plus jolie ! O ! fille toute aimable , si je n'avois été ton frere , que n'aurois-je pas fait pour être ton amant ?

Je tenois sa main que je mouillois de mes larmes , ses larmes tomboient sur ma main , & mon pere nous prodiguoit à tous deux mille douces careffes. Cependant c'étoit moi qu'il embrassoit le plus souvent : n'en fois point jalouse , dit-il à ma sœur qui en fit la remarque avec l'ingénuité qu'on lui connoit , permets qu'aujourd'hui je l'aime un peu plus que je ne te chéris. Depuis plus de six mois peut-être , je souffre & je m'inquiète , & ce n'est pas toi , ma chere fille , ce n'est pas toi qui me donnes du chagrin. Le Baron pour adoucir

cette espece de reproche , me pressa vingt fois sur son sein.

Du couvent nous nous rendîmes en moins d'une minute à notre hôtel , où mon pere me mit d'abord en possession de l'appartement qu'il m'avoit destiné. Je fus charmé de retrouver le fidele Jasinin dans mon anti-chambre ; mais je ne pus, sans beaucoup de chagrin , voir dans ma chambre à coucher très-petite un seul lit très-étroit : Oh ! mon pere , vous avez logé le chevalier de Faublas, comme s'il devoit long-tems encore gémir dans le veuvage ; voici la chambre du célibat. Pour toute réponse , M. de Belcour m'ouvrit une porte voisine. Après avoir traversé plusieurs pieces très-vastes , j'entrai dans une fort belle chambre où se trouvoient deux alcoves & deux lits. Je fis un saut de joie : voici le temple de l'hymen. L'amour y ramena ma femme pour

moi ; mon pere , je n'habiterai cette chambre qu'avec Sophie & l'amour. Jusqu'à ce que ma femme me soit rendue , j'occuperai cet autre appartement si triste ; personne n'entrera dans celui-ci , personne : aucune beauté moins digne de ce lieu ne le profanera par sa présence. Et ce boudoir , qu'il est joli ! qu'il est galant ! ... galant & joli sans doute ; mais quand mon amante y sera venue seulement une fois recevoir mes adorations , le boudoir n'existera plus : ce sera vraiment un temple , un sanctuaire ; je n'approcherai de l'autel qu'avec un saint respect...

L'autel , c'étoit un lit de repos : je lui parlois , & je le baisois.

Nul autre que moi n'en approchera... ah ! ma sœur , n'entre pas ! n'entre pas , ma chere Adélaïde , je t'en prie ! L'accès de ce lieu de délices ne doit être permis qu'à ma femme ! oui ,

ma Sophie, je le jure par toi, jamais mortelle, fut-elle aussi charmante que ma sœur, jamais mortelle ne pénétrera dans ce sanctuaire où mes hommages t'attendent ; oui, je le jure encore, elle y fera seule adorée, la divinité que mes vœux les plus ardens y vont appeller chaque jour.

Quand il faisoit ce double serment au moins inutile, le chevalier de Florville étoit loin de soupçonner qu'avant la fin de la journée, il arriveroit grand scandale en ce lieu si témérairement consacré.

Mon pere me fit voir que du boudoir on passoit dans un cabinet de toilette, & du cabinet de toilette dans un corridor, au bout duquel on trouvoit un escalier dérobé. Ce ne fut pas sans peine qu'on m'arracha de l'appartement de ma femme ; M. de Belcour, avant d'avoir pu me déterminer

à passer dans le sien, fut obligé de sourire aux propos tendres & d'admirer les douces caresses dont j'honorai successivement chacun des petits meubles du charmant boudoir.

Ne me demandez pas comment il se fit que plusieurs heures s'écoulerent sans que j'eusse pu donner seulement un souvenir à Madame de B***, sans que j'eusse trouvé le moment d'interroger encore M. de Belcour sur l'état nouveau de cette veuve qui devoit m'être si chère. Songez qu'Adelaïde me parloit de sa bonne amie, songez que ma sœur pleuroit avec moi l'absence de ma bien-aimée.

Oui, nous pleurions encore lorsque les portes de l'hôtel s'ouvrirent avec fracas. Au bruit d'une voiture qui entroit, mon pere courut à la fenêtre, puis il revint à moi : mon ami, c'est elle : quoiqu'elle fut très-bien

que vous étiez ici, je le lui ai fait dire : elle vient apparemment nous demander à dîner. J'allois me précipiter sur l'escalier, M. de Belcour me retint : mon fils, vous ne l'irez pas remercier dans le vestibule ; c'est à moi de la recevoir. — Mon pere. — Mon ami restez-là : restez avec Adelaïde, je le veux.

Il descendit & remonta le moment d'après. En vérité, je m'attendois à voir paroître la marquise de B.*** ; ce fut la baronne de Fonrose qui entra. Mon étonnement déjà très-grand devint extrême, lorsque je la vis accompagnée d'une jolie petite brune qui, prompte comme l'éclair, vint tomber dans mes bras. Quand elle m'eut vingt fois ferré dans les siens, vingt fois embrassé, vingt fois nommé son cher ami, elle s'apperçut qu'il y avoit-là deux personnes qu'elle ne connoissoit pas, & qui, très-surpris de son excessive

joie , comme de sa vivacité plus excessive encore , la regardoient faire en silence , & sembloient attendre impatientement qu'elle eût fini : pardon , dit-elle à mon pere en le saluant , je ne vous avois pas remarqué.... mais ce n'est pas ma faute.... c'est que.... c'est qu'il est bon de vous avertir que je suis naturellement un peu prompte ; & sans attendre la réponse de M. de Belcour : quelle est cette jeune personne ? me demanda-t-elle en me montrant Adelaïde. Dès que j'eus répondu que c'étoit ma sœur , elle courut l'embrasser en lui disant : Mademoiselle , je suis bien aise que vous lui soyez parente d'aussi près , car je vous trouve bien jolie.

Ma chere Adelaïde , extrêmement troublée , ne put répondre un seul mot ; mais j'entendis que mon pere , à peine revenu de sa premiere surprise , prioit tout bas Mme. de Fonrose de lui

dire le nom de cette jeune Dame qu'il trouvoit en effet passablement prompte. La Baronne répondit tout haut : c'est l'une de mes plus intimes amies ; je crois vous avoir parlé quelquefois de Madame la comtesse de Lignolle. Mon pere adressa la parole à la Comtesse : il me paroît que mon fils a l'honneur d'être connu de Madame ? Beaucoup, Monsieur, dit-elle. Oui, beaucoup, répéta la Baronne qui rioit, ils ont fait des charades ensemble.

Chacun s'étoit assis, la Comtesse me faisoit signe de venir me placer à côté d'elle ; j'y allois : le Baron m'arrêta : étourdi que vous êtes ! me dit-il, puis me présentant Mme. de Fonrose : recevez, Madame la Baronne, les remerciemens de mon fils. — Il faut convenir qu'il m'en doit, répondit-elle, je lui ai promptement ramené une jolie Dame, pour laquelle il a sans doute quelque amitié. — Mais,

reprit-il , ce n'est pas de cela seulement qu'il s'agit. — Vous avez raison , il m'a encore l'obligation de lui avoir fait lier connoissance avec elle. Aussi me suis-je empressée , ce matin , d'aller chercher la Comtesse , dès que j'ai su par vous que le Chevalier venoit de sortir de sa prison. — Dès que vous l'avez su par moi ! mais vous le saviez , j'espère , avant que je vous l'eusse fait dire ? — Non. — Comment non ? vous n'avez pas fait de démarches pour obtenir la liberté du Chevalier ? — J'en ai fait , il est vrai. — Ce n'est pas à vous qu'il doit son élargissement ? — D'honneur , je ne le crois pas. — Madame , vous m'étonnez , s'écria-t-il avec un peu d'humeur , pourquoi vous refuser à la reconnoissance du pere , quand vous sollicitez celle du fils ? — Quand je sollicite celle du fils ! expliquez-vous , Monsieur. — Eh oui ! Madame , vous

me faites un myſtere de votre heureux ſuccès , tandis que vous n'avez eu rien de plus preſſé que d'en inſtruire le Chevalier. — Dites - moi , Monsieur , repliqua-t-elle avec impatience , comment j'ai pu inſtruire le Chevalier dont je n'ai... ? — Comment ? Madame , par une lettre que vous lui avez écrite ce matin. — Une lettre !

Maintenant il étoit clair pour moi que , pendant toute la matinée , il s'étoit fait entre le Chevalier de Faublas & ſon pere un long quiproquo. Il étoit clair que celui-ci avoit toujours entendu parler de Monsieur de Fonroſe , tandis que celui-là ne ſongeoit qu'à Mme. de B***. Frappé de la chaleur que M. de Belcour mettoit dans ſon explication avec Mme. de Fonroſe , je ne pouvois douter qu'il ne fut très-amoureux d'elle & un peu jaloux de moi. Je n'avois qu'un mot à dire pour juſ-

tifier la Baronne ; mais il ne falloit pas compromettre la Marquise & me faire une querelle avec la Comtesse. Quel parti prendre ; Pendant que je cherchois un expédient capable de concilier tous les intérêts contraires , Adelaïde paroiffoit rêveuse , Madame de Lignolle inquiète , Madame de Fonrose impatentée , & le Baron continuoit.

Oui , Madame , une lettre qu'on lui a remise de votre part au moment où nous paſſions à la Porte St. Antoine. Une lettre dans laquelle il vous plaît de lui donner le nom de *Florville*. — Le nom de Florville ! — Et dans laquelle encore vous lui annoncez pour ce ſoir la viſite de je ne fais quelle Dame de Montdefir. — Je ſuis fort aïſe que vous m'appreniez ce nom - là. Cependant , Monsieur , je vous l'avoue , j'attends avec quelque impatience que vous veuillez bien finir ce trop long badinage. —

Il ne tient qu'à vous, Madame, avouez simplement... — Quoi, Monsieur? toutes les rêveries qui vous passent par la tête. — Avouez simplement, continuait-il d'un ton piqué, avouez que patiemment postée à l'entrée du boulevard, vous attendiez un regard du Chevalier. — Si M. le Baron ne s'amuse pas, il a perdu la raison. — Avouez, Madame, il n'y a pas de quoi me fâcher. Tout ce qui pourroit m'étonner un peu, c'est que vous ayez cru nécessaire de vous enfuir à toutes brides, lorsque j'ai voulu mettre la tête à la portière. — A toutes brides! l'expression est excellente. — Au galop, au galop, si vous l'aimez mieux. — Celle-ci n'est pas moins bonne. — Eh! sans doute, s'écria-t-il avec une extrême vivacité, à toutes brides ou au galop, pourquoi pas, puisque vous étiez à cheval & en habit de cavalier. — Moi, ce matin, sur le boulevard,

levard , à cheval & en habit de cavalier ? moi ! Monsieur ! songez-vous bien à ce que vous dites ? — Ah ! cela est trop fort... ! Madame , on vous a vue comme je vous vois. — Qui ? Monsieur. — Mon fils. — Lui ? — Lui-même. — Eh bien , je m'en rapporte à ce qu'il va dire. Parlez , Chevalier , est-ce moi que vous avez vue ? — Je répondis : non , Madame. — Comment , non ? s'écria M. de Belcour. Ne m'avez-vous pas dit ?... — Mon pere , nous nous sommes mal entendus. Quand vous comptiez qu'il étoit question de Madame , je vous parlois d'une autre personne. — Et de qui donc ? — Dispensez-moi....

La Comtesse se levant alors avec beaucoup de vivacité , me dit : Je veux le savoir ! moi ! j'affectai de rire , en répétant : vous voulez le savoir ? — Oui , reprit-elle , je veux savoir quelle femme si pressée de vous voir , vous guet-

toit ce matin sur votre passage , & vous a écrit. — Vous voulez le savoir ? — Oui, Monsieur, — Quoi ! sérieusement, continuai-je, en jouant l'étonnement, vous voulez que je dise ? .. — Oh ! que vous m'impatientez ! Oui, je le veux. — Absolument, Madame ? — Eh, oui. — Vous l'exigez ? — Je l'exige. — Si je vous obéis, vous ne serez pas fâchée ? — Non. — Mais, voyez, Madame, faites bien vos réflexions. — Je perds patience. — Ah ! ça mais du moins, je ne le dirai donc qu'à vous, & tout bas ? — Quel supplice ! .. Non, Monsieur, tout haut & à tout le monde. — Vous le permettez ? — Apparemment, puisque je l'ordonne. — Vous l'ordonnez ? — Eh ! oui, oui, oui, cent fois oui. — Allons, c'est que probablement vous avez quelques raisons ? .. — Sans doute, j'en ai. — A la bonne heure. . . . Je vais le dire, (au Baron & à la Ba-

ronne, en montrant la Comtesse). C'étoit Madame. — Cela n'est pas vrai, s'écria-t-elle. — Vous croyez donc que je ne vous ai pas reconnue ? — Je vous jure que ce n'étoit pas moi !

Je lui soutins que c'étoit elle ; je le lui soutins avec tant d'affurance & un si grand air de vérité, que mon pere le crut fermement. La Baronne elle-même y fut trompée. Il est vrai, dit-elle à la Comtesse, que vous mettez quelquefois des habits d'homme, & que je ne vous ai pas trouvée ce matin chez vous, quand j'ai été vous y chercher. Je vous ai attendue près d'une heure. Madame de Lignolle désolée, désolée plus que je ne puis le dire ; crioit en vain : j'étois allée chez ma tante, la Marquise d'Armincour ; de ma vie je n'ai monté à cheval, je ne savois pas que le Chevalier dût aussi-tôt obtenir sa liberté. En vain crioit-elle, personne ne paroïssoit la

croire ; & moi , toujours armé d'un imperturbable sang - froid bien propre à redoubler sa vive impatience , je ne ceffois de lui répondre tranquillement : Ha ! je vous ai bien reconnue ! Je pense en vérité que la Comtesse se fût alors de bon cœur jettée par la fenêtré , si , cruel au point de lui enlever l'unique amusement dont sa petite fureur pût être un peu calmée , je l'eusse empêchée de me pincer les bras , & de me casser son éventail sur les doigts : vous vous fâchez , Madame , je l'avois bien dit ! Voilà ce que je prévoyois quand je résiftois. Aussi , pourquoi me forcer de parler ? — Quoi ! Monsieur , pouvois - je deviner ? . . . — Que je vous nommérois ? Ha ! voilà ce que c'est ! vous ne me pressiez tant , qu'afin que je nommasse une autre personne ? Comment n'ai - je pas senti cela ? J'ai tort en effet , j'ai grand tort ! Quelle gaucherie de

ma part ! En lui parlant ainsi , j'affectois de baisser la voix , mais en même tems j'avois soin de prononcer assez distinctement pour que chacun m'entendît. Ce dernier coup la mit tout-à-fait hors d'elle-même ; elle m'alloit battre sérieusement , si je ne m'étois enfui.

O ! ma Sophie , je courus à ton appartement , je courus jusqu'au fond de ton boudoir chercher un asyle que je croyois sûr.

Je me trompois , Madame de Lignolle y entra presqu'en même tems que moi. Trop coupable ou trop étourdi , je ne songeai qu'au plaisir de la voir dans un lieu de délices , où je pouvois si promptement faire succéder , aux cruelles fureurs de la colere , les douces fureurs de l'amour. Je la pris dans mes bras , & du ton le plus tendre : puisque vous m'assurez que ce n'étoit pas vous , lui dis-je , il faut bien que

je vous croye ; cependant j'aurois gagé toute ma fortune que ce matin Madame de Lignolle m'avoit rencontré près du boulevard. Jolie Comtesse, cette erreur de mes yeux, cette erreur dont vous êtes affligée, que prouve-t-elle ? rien autre chose, assurément, sinon qu'en tout tems préoccupé de votre souvenir, l'amant qui vous adore vous voit par-tout. Hé bien, voilà une bonne raison, répondit la Comtesse aussi-tôt apaisée, que ne la disiez-vous plutôt ? je ne me ferois pas mise en colere. Elle m'embrassa.

De mes deux sermens, l'un étoit déjà complètement oublié, puisque Madame de Lignolle restoit dans le boudoir où je l'avois laissé trop facilement entrer. L'autre, j'en fais en toute humilité l'aveu pénible, l'autre qu'on ne regardera pas comme le moins essentiel, j'allois aussi peu religieuse-

ment & peut-être aussi vite le violer, si Madame de Fonrose ne fût tout-à-coup arrivée pour empêcher que le même instant ne me vît fouillé d'un double parjure Hélas !

Allons, enfans, dit-elle, en ouvrant la porte, que voulez-vous donc faire là ? Vous êtes aussi trop étourdis. Le Baron se fâche, il ne veut pas que sa fille dîne avec vous. En conscience, a-t-il tort ? Allons, revenez avec moi, rentrons. Voilà, répondit la Comtesse, un joli boudoir. Nous y reviendrons, Monsieur de Faublas, du Portail, de Flourvac, de Florville ; car vous êtes le jeune homme aux cinquante noms. — Comtesse, vous savez donc tout cela ? — Et bien autre chose encore ; nous aurons quelque dispute ensemble, je vous avertis.

Je fermai l'appartement de ma femme. La Comtesse saisit son tems pour me

prendre la clef qu'elle mit dans sa poche. Vous en avez sans doute une autre, me dit-elle, moi j'ai besoin de celle-ci.

Quand ces Dames rentrèrent dans le fallon, mon pere n'y étoit plus. Je courus le rejoindre sur l'escalier qu'il descendoit avec Adelaïde. Ma chere sœur avoit les larmes aux yeux : voilà une Dame qui nous fait bien du mal, mon frere. C'est sans doute à cause d'elle que nous ne dinons point ensemble ; elle est trop familiere & trop vive, cette Dame, défiez-vous-en. Tenez, mon frere, je n'aime pas les femmes qui montent à cheval. N'allez pas mettre encore un habit d'Amazone pour celle-là, & vous battre avec son mari. Trouveriez-vous donc quelque plaisir à faire du mal à un honnête homme, & à retourner à la Bastille ? Mon frere, n'aimez pas cette Dame, oh ! je vous en prie, ne l'aimez pas. Songez à ma bonne

amie, ma bonne amie reviendra; elle vous aime bien, ma bonne amie, & je vous le dis: cette Comtesse lui causeroit autant de chagrin que cette autre Marquise qui la faisoit tant pleurer.

Ainsi ma chere Adelaïde me donnoit, sans prétention comme sans finesse, d'excellentes leçons. Mais le moyen de goûter sa morale, à présent que la Comtesse m'attend là-haut? Le moyen d'entendre la raison, quand le plaisir est là? Un jour viendra, mon aimable sœur, un jour viendra, que vous-même instruite par les passions, vous ne pourrez, sans de grands combats, donner l'exemple avec le précepte. En attendant, prêcheuse innocente, vous perdez vos bonnes paroles; je ne suis touché que de votre douleur, &, pendant que mon pere vous reconduit, je vole embrasser ma maîtresse.

M'ama l seconao mio, dit Mme. de Fonrose qui me voyoit faire. *Amo' l*

primo mio , reprit-elle , pendant que Mme. de Lignolle me rendoit mon baiser. Mais après s'être précipitamment jettée entre nous, elle ajouta : doucement, chers enfans, je suis désolée de séparer les *deux* jolies *personnes* ; cependant il faut que vous gardiez pour un autre moment la fin de l'heureuse charade.

A l'application presque aussi heureuse que la Baronne en faisoit, je vis bien que la Comtesse n'avoit point de secrets pour elle.

Placé entre deux jolies femmes dont l'une applaudissoit aux tendresses que me prodiguoit l'autre, je devois trouver le tems bien rapide en son cours. Il est vrai que lorsque mon pere revint, je le croyois à peine sorti. M. le Baron prit avec la Comtesse un ton froidement poli ; mais grace à Mme. de Fonrose, le dîner s'égaya. Chaque saillie de

M. de Belcour lui valoit un sourire de la Baronne, & M. de Belcour paroiffoit beaucoup aimer ce sourire. Plus sensible pourtant au plaisir de me revoir à fa table, le Baron souvent & longtems, repofa fur moi fes regards fatiffaits. Souvent il parla d'Adelaïde, & chaque fois qu'il en parla, le regret de fon abfence lui coûta plus d'un foupir. Oui, pendant ce dîner trop court, oui, mon pere, & je m'en fouviendrai toute ma vie, je n'eus befoin que d'une attention légère pour difcerner que votre maîtrefle pouvoit un instant vous distraire, mais que toujours vous vous attendriffiez pour votre fille, mais que vous étiez heureux par votre fils. Oui, mon pere, je ne vous observai qu'un moment, & mon cœur fentit que, malgré les féductions de cet autre amour fi puiffant, fi tyrannique, le feul amour paternel vous donnoit en ce moment

les déplaisirs que vous vouliez cacher & la joie qu'il vous étoit si doux de laisser paroître.

Un ami commun vient la partager ; le Vicomte de Valbrun , tout-à-l'heure instruit de mon élargissement , accouroit m'en féliciter. Il me parut que Mme. de Fonrose eût désiré qu'il se fût moins pressé. M. de Valbrun prit avec elle le ton orgueilleusement modeste qui semble appartenir à l'amant prédécesseur , & je vis au contraire M. de Belcour affecter les airs supérieurs d'un rival préféré. Oui , c'est une affaire arrangée , me dit tout bas le Vicomte qui s'apperçut que j'observois curieusement chaque acteur de cette scène pour moi nouvelle ; c'est une affaire arrangée , je ne suis plus rien chez la Baronne. Hélas ! poursuivit-il en riant , j'ai moi-même fait tous mes malheurs. Instruit par moi de votre détention , le Baron
revient

revient à Paris, je le présente à la Baronne, & tout d'un coup l'ingrat me l'enleve. Trop heureux encore si Monsieur son fils veut bien me laisser tranquille possesseur de cette petite Justine qui seule occupe en ce moment-ci mon défœuvrement. — Monsieur son fils ne troublera pas vos amours, foyez-en sûr, Vicomte. — Je ne m'y fie pas trop, jurez par Sophie. — De tout mon cœur ! je le jure.

Ce jour n'étoit pas pour moi le jour des sermens heureux : bientôt on faudra que je devois encore violer celui-ci.

Messieurs, comptez-vous finir ? dit Mme. de Lignolle impatientée de nous voir parler bas. De qui donc vous entretenez-vous avec tant de mystere ? De Mme. de Montdefir ? — Mme. de Montdefir ! répéta le Vicomte. — C'est, reprit la Comtesse, d'un ton de dépit mêlé d'ironie, c'est une belle inconnue

qui doit faire ce soir une visite à M. le Chevalier ; ce matin elle l'a prévenu par un billet doux. M. de Valbrun d'un air étonné, répéta encore les derniers mots de la Comtesse : un billet doux ! oui, répondit-elle, priez Monsieur de vous le montrer, vous verrez que c'est très-intéressant. — Ah ! Chevalier, faites-moi ce plaisir-là.

Je ne fis aucune difficulté de confier à M. de Valbrun la lettre de la Marquise. Il la lut plusieurs fois avec une attention qui me parut mêlée d'inquiétude, puis il me la rendit sans se permettre la moindre réflexion. Mais un instant après, quand nous fortîmes de table, il me tira sans affectation dans l'embrasure d'une fenêtre. Cette lettre, me dit-il, je devine de qui elle vient. — Vicomte, vous avez très-bien fait de n'en rien dire. — Ah ! soyez tranquille. Quant à Mme. de Montdesir,

c'est Mme. de B***. qui... J'interrompis M. de Valbrun. Je le crois comme vous ; c'est la Marquise ; c'est elle assurément. Le Vicomte reprit : pendant votre détention qui auroit pu durer très-long-tems, Justine m'a dit cent fois que Mme. de B***. ne cessoit de travailler à votre liberté. Elle a peut-être quelque chose de très-intéressant à vous apprendre. — Comme vous dites Vicomte ; & c'est-là sans doute, le motif de la visite qu'elle me rendra ce soir. — Chevalier, je ne suis pas fâché qu'elle vienne chez vous, puisque cette démarche peut vous être utile ; mais du moins, foyez sage, songez à Mme. de Lignolle, songez à Sophie, n'allez pas...

La Comtesse qui ne me perdoit pas de vue un moment, vint alors nous joindre, & mit fin à cette conversation dans laquelle le Vicomte & moi nous

avons compris chacun de diverse manière , plusieurs mots susceptibles de plusieurs interprétations ; oui , lecteur , je vous en demande pardon , c'étoit encore un quiproquo.

Cependant la Baronne parloit d'aller à l'opéra. M. de Belcour , dès qu'il fut que la Comtesse n'y accompagnoit point Mme. de Fonrose , déclara qu'il ne sortiroit pas de chez lui. Celle-ci tenta complaisamment tous les moyens de l'écarter , & désolée de le trouver inébranlable , finit par dire qu'elle resteroit aussi : d'un autre côté , la Comtesse inquiète m'affuroit tout bas qu'elle ne me quitteroit pas de la soirée : je ferai , disoit-elle d'une voix altérée , charmée de connoître cette Mme. de Montdesir si prompte à vous donner des rendez-vous. Puis avec beaucoup de douceur elle ajouta : n'avez-vous pas d'ailleurs quelque chose à me dire en

particulier ? J'avoue que la jalousie de Mine. de Lignolle & sa tendre vivacité me jettoient dans une perplexité fort étrange. Sans doute je me livrois avec transport à l'espoir charmant que me donnoit cette question si polie : *N'avez-vous pas d'ailleurs quelque chose à me dire en particulier ?* Mais aussi flatté d'une espérance plus douce encore, persuadé que sous un nom supposé, Mine. de B. ***, dans un quart d'heure peut-être, seroit dans l'appartement du Chevalier de Florville, je me demandois quel intérêt si pressant la ramenoit chez moi si vite, & quelquefois j'osois me dire que l'amour justement offensé des résolutions violentes qu'elle avoit prises à ce fatal village d'Hollriffé, mettroit sa gloire à me la rendre ici plus foible que jamais. Or, chacun sent dans quel embarras se trouvoit le Chevalier de Faublas, brûlant du

desir de remercier le plutôt & le mieux possible, la bienfaitrice chérie à laquelle il devoit plus d'une espece de reconnoissance, mais pas-à-pas suivi d'un empressé disciple, qui sembloit impatientement attendre la leçon que son maître eût été bien fâché de lui refuser. Que chacun plaigne donc un malheureux jeune homme, obligé d'abord d'écarter de chez lui la jolie Comtesse pour y introduire la belle Marquise, & ensuite réduit à la dure nécessité de renvoyer sa première maîtresse, pour recevoir sa première écolière; qu'en ce moment critique on craigne sur-tout qu'il ne fasse quelque sottise! Eh! qui n'eût pas dans une occasion aussi difficile, perdu la tête comme moi!

Je pris un parti que je croyois bon; je saisis, pour m'échapper du fallon un instant où la Comtesse causoit avec la Baronne; je courus à mon appar-

tement ; j'appellai mon domestique ; écoute , Jafin : va te mettre en sentinelle à la porte de la rue ; une Dame viendra bientôt qui demandera le chevalier de Florville ; tu la prieras de te suivre , tu l'en prieras bien poliment , mon ami , car c'est une grande Dame ; à la faveur de la nuit vous passerez sans que le Suisse vous voye ; vous traverserez la cour , & vous monterez par l'escalier dérobé ; cette Dame voudra bien attendre dans mon appartement , tu l'y laisseras sans lumière , parce qu'il ne faut pas que des fenêtres du Baron on puisse s'appercevoir qu'il y a quelqu'un chez moi , tu m'entends bien ? — Oui , Monsieur le Chevalier. — Attends donc , ce n'est pas tout ; au lieu de venir m'avertir chez le Baron , tu descendras dans la cour , & tu joueras sur ton méchant violon cet air que tu écorches si bien : *Tandis que tout som-*

meille. Quand tu croiras que j'ai dû t'entendre, tu remonteras ici, où tu attendras mes derniers ordres. As-tu bien compris tout cela? — Oui, Monsieur. — Tu ne veux pas que je répète? — Non, Monsieur, & vous allez être obéi de point en point. Oh! que je suis aise de vous revoir! oh! je le disois bien, que quand mon jeune maître seroit de retour, l'amour & les plaisirs repasseroient dans mon antichambre. — Tu oublois les petits profits, Jafnin. Tiens, prends cela, car j'aime les gens qui ont de l'intelligence.

Je n'avois quitté la Comtesse qu'une minute, & déjà pourtant elle demandoit qu'un domestique allât voir où je pouvois être. Il y avoit une bonne heure que j'attendois près d'elle le signal convenu, quand Jafnin le donna. Mon bon Jafnin raclait comme un méné-

trier de la foire : mais c'est ici sur-tout que vous admirerez l'empire de mon imagination sur mes sens : aux premiers *crins-crins* du violon criard , je crus entendre , sous les doigts de mon laquais , résonner la harpe du roi prophète , ou , vous l'aimerez mieux peut-être , la lyre d'Amphion. Jamais notre Amphion moderne , *Viotti* , dans les plus beaux jours , ne tirera de son instrument des sons plus enchanteurs.

Heureusement l'enthousiasme ne me transporta pas au point de me faire oublier l'heureux moment qui m'étoit annoncé. Je me penchai à l'oreille de la Comtesse , & d'un air empressé : quand donc permettrez-vous que je vous entretienne sans témoins ? Le plutôt possible , répondit-elle naïvement , il ne s'agit que de trouver un moyen de nous échapper. J'y vais rêver ; tâchez aussi d'imaginer quelque expédient. . .

mais, tenez... oui, oui, laissez-moi faire. Monsieur, dit-elle à mon pere, la Baronne m'a dit que vous aimiez le trictrac? — Oui, Madame. — J'y fais passablement forte, Monsieur — Voulez-vous en faire une partie, Madame? — Volontiers.

Qui demeura très-étonné? ce fut moi. Jouer avec mon pere, quand il s'agissoit de me donner un tête-à-tête! Cela me paroissoit une gaucherie, une gaucherie dont je me consolai par réflexion, car si l'amant de la Comtesse en devoit souffrir, l'ami de la Marquise en pourroit profiter. Oui, je croyois que j'allois m'évader sans que Mde. de Lignolle elle-même y prît garde. Mais je me trompois, la petite personne avoit les yeux ouverts sur moi, elle m'appella près d'elle, me força de m'asseoir, & ne me permit, sous aucun prétexte, de quitter ma place.

Il y avoit une demi-heure que cela duroit , je commençois à m'ennuyer fort , & la Marquise apparemment s'ennuyoit aussi , puisque Jasmin recommença son solo. Mon cher confident craignoit peut-être que je ne l'eusse pas d'abord entendu , car cette fois il faisoit un tapage d'enfer. On conçoit combien ce pressant carillon devoit augmenter mon impatience , je me sentois comme piqué de cent mille épingles , & , voyez quelle ingratitude ! La lyre d'Amphion ne me sembloit plus qu'une cornemuse. Le Baron , qui dans ce moment faisoit une école , ne trouva pas non plus cette musique fort mélodieuse ; il courut à la fenêtre qu'il ouvrit , & demanda quel étoit le maudit racleur qui lui écorchoit ainsi les oreilles ? C'est moi , répondit aussi tôt Jasmin , sensible au compliment ; c'est moi. — Ayez la complaisance de ne

pas m'étourdir ainsi, lui dit le Baron. Et moi, bon fils, par égard pour mon pere qui s'enrhumoit & s'époumonnoit à la fenêtré, je criai de toutes mes forces : finissez, Jafnin, vous faites un bruit ! on vous entend dans le fallon comme si vous y étiez, finissez..... tout-à-l'heure.... tout-à-l'heure... entendez-vous ? — Oui, oui, Monsieur, voilà qui est dit. Je vous entends à merveille.

Touché de mon attention, le Baron se remit au jeu d'un air satisfait : l'étourdie Comtesse perdit bientôt ses avantages & la partie. Un mal de tête tout-à-coup survenu lui fournit le prétexte de refuser sa revanche qu'elle pria la Baronne de prendre pour elle. La Comtesse, aussi-tôt que Mme. de Fonrose se fut mise à sa place, me joignit dans un coin du fallon, & me demanda tout bas si l'escalier étoit éclairé.

éclairé. — Oui , ma jolie petite élève.
— En ce cas , partez je vous suis.
— Tout de suite ? — Oui , mon cher
ami. — Quelle imprudence ! Gar-
dez-vous-en bien. — Parce que ? —
Parce qu'il est impossible que nous
quittions la compagnie tous deux en
même tems. — Bon ? — Impossible.
Cela feroit remarqué , vous vous per-
driez. Je vais monter ; on pourra me
croire occupé chez moi , & dans une
bonne demi-heure. — Une demi-heure ?
Ha , c'est trop long. — Il le faut ab-
solument. — Quoi , je vais me mor-
fondre ici une demi-heure ? — Le
tems ne me paroitra pas plus court
qu'à vous , jolie Comtesse ; mais en
vérité , faire autrement , ce feroit nous
conduire comme deux enfans. Voyez ,
le Baron s'est déjà retourné plusieurs
fois , il nous observe , il s'inquiete.
— Le Baron , le Baron , est-ce que

nos affaires le regardent ? — Il croit pouvoir se mêler des miennes , parce que je suis son fils. Que voulez-vous ? Presque tous les peres & meres ont cette ridicule prétention - là.

Jasmin n'osoit plus jouer du violon ; mais je l'entendois comme un chanteur françois , brailler à tue-tête : *Tandis que tout sommeille.*

Ma charmante amie , je pars. Je vous attends dans ma chambre à coucher. — Non pas , dans le boudoir , — Pourquoi ? — Parce qu'il est plus joli , plus commode. — Cependant. — Dans le boudoir , Monsieur. Je veux que ce soit dans le boudoir , — Mais . . . — Je le veux. — Il faut donc vous obéir. Ha ça gardez-vous bien de venir avant une demi-heure. — Oui. — Vous me le promettez ? — Oui , oui , oui.

Je m'élançai comme un trait : Jas-

min, fors d'ici, fermes les portes & va-t-en au bas de l'escalier dérobé attendre cette Dame qui ne tardera pas à redescendre. Tu l'as amenée sans qu'on la vit ? — Oui, Monsieur. — Tu la reconduiras avec les mêmes précautions ; où est-elle ? — Ah ! Monsieur, que vous êtes heureux ! la jolie femme ! — Dis donc où elle est ? — Monsieur, nous sommes entrés dans le cabinet de toilette. — Après ? — Vous ne me donnez pas le tems, Monsieur ! Elle a vu le boudoir, & n'a pas voulu aller plus loin. Je l'ai laissée sans lumière, comme vous me l'avez dit. — Bon ! éteins encore celle-ci, je n'en ai plus besoin ; va-t-en & ferme les portes sur toi.

Ferme les portes sur toi ! La belle précaution ! étourdi ! ne m'être pas souvenu que la Comtesse s'étoit emparée de ma seconde clef.

Plein d'une sécurité fatale , je traversai l'appartement de ma femme aussi vite que me le permit la profonde obscurité qui m'environnoit , & j'entrai dans l'heureux boudoir: chere maman, tendre amie ; c'est donc ici que vous êtes ! Le Chevalier de Florville a donc le bonheur de vous posséder chez lui ! D'une voix étouffée , elle répondit : Oui. — Que je vous dois de tendresse & de reconnoissance ! Que je vous aime ! Que je vous remercie !

Tout en lui parlant je la cherchois ; deux bras officieux que je rencontrai m'attirent ; je fus pressé sur un sein doucement agité, une bouche empressée vint chercher la mienne, & me rendit ardemment mes ardens baisers. Aussitôt j'osai d'avantage ; loin de m'opposer la moindre résistance, ma belle amie plus que foible , ne parut attentive qu'à précipiter le succès de mes rapides en-

treprises. Le lit de repos entraîna sa chute & la mienne ; quelques minutes virent plusieurs fois sa défaite & plusieurs fois mon triomphe.

Malheur à qui l'ignore : il y a pour l'homme favorisé d'une imagination brûlante , il y a dans la vie des momens où le sentiment du bonheur , devenu trop vif , absorbe tout autre sentiment ; des momens où l'ame avide d'un objet unique , égaré par le poignant desir de sa possession , le crée & se l'approprie jusques dans un objet étranger. Le prestige est alors si tout puissant , qu'aucune faculté ne peut plus , pour le détruire , exercer son empire particulier ; alors la mémoire ne fait plus se ressouvenir , ni l'esprit réfléchir , ni le jugement comparer. Malheur à qui l'ignore ; cependant , comme on va bientôt le voir , j'eus quelques regrets d'être tombé dans cette extase-là.

Grands Dieux ! j'entends du bruit ! ma chere maman , sauvez-vous. Comment se feroit-elle sauvée ? Elle se trouvoit sans lumiere dans un appartement inconnu, dont les détours m'étoient à moi-même peu familiers. Je voulus favoriser sa fuite , & , la prenant par la main , je tâchai de trouver la porte du cabinet de toilette ; je n'en eus pas le tems : l'autre porte du boudoir s'ouvrit trop tôt. Trop tôt favorisée du hasard & de l'amour qui guidoient dans les ténèbres sa marche rapide , Madame de Lignolle atteignit le couple amant que son approche épouvantoit. Enfin c'est vous , mon ami , dit-elle , en baissant une main qu'elle venoit de saisir ; & ce n'étoit pas ma main qu'elle baisoit. La Marquise tout-à-coup retenue , n'osoit plus faire un mouvement , & moi qui concevois sa crainte & son embarras mortels , je me hâtai de me jeter entre elle &

Madame de Lignolle , & par conséquent de couvrir de mon corps celui dont la Comtesse tenoit captif un membre essentiel qu'elle continuoit de caresser tendrement. C'est vous , mon ami , répéta-t-elle. Forcé de lui répondre , je fus , dans mon trouble extrême , assez injuste pour lui faire un crime d'avoir avancé l'instant du rendez-vous. Pourriez-vous trouver que je suis trop tôt venue , me répondit-elle ? j'ai vu le Baron très-occupé de sa partie , je n'ai pu maîtriser mon impatience , j'ai profité du moment pour m'esquiver. — Et vous avez eu tort , Madame. Il ne falloit pas vous presser ; il falloit attendre , je vous en avois priée , vous me l'aviez promis. Mon pere va s'appercevoir de votre évasion , mon pere va venir...

Hélas ! je ne croyois pas si bien dire : il accouroit dans le moment même. Un

cri d'effroi m'échappa : ma chere maman, vous êtes perdue ! Le Baron armé d'une bougie fatale , s'arrêta dans l'embrâsure de la porte , & quelle scene il éclaira ! D'abord lui-même qui comptoit ne trouver qu'une femme avec son fils , ne fut pas médiocrement étonné d'en voir deux qui se tenoient amicalement par la main. Madame de Lignolle ensuite, Madame de Lignolle également indignée , honteuse & surprise , montrait assez sur son visage où se peignoient les combats de plusieurs passions contraires , qu'elle ne pouvoit ni me pardonner l'infidélité que sans doute je venois de lui faire , ni se pardonner à elle-même les sottes careffes dont il n'y a qu'un instant , elle accabloit sa rivale , sa rivale qui toute droite plantée contre la muraille ne donnoit pas signe de vie. Mais vous jugez que des quatre acteurs de cette étrange scene, je

ne fus pas le moins stupéfait , lorsqu'un coup d'œil furtivement jetté sur l'infortunée statue m'eut fait reconnoître... je la regardai trois fois encore avant de me persuader que mes sens eussent pu m'égarer à ce point !.... Cette femme dans le bras de laquelle j'avois cru posséder la plus belle des femmes , ce n'étoit qu'une brunette passablement gentille ! celle en qui tout-à-l'heure j'idolâtrois Madame de B*** , ce n'étoit que Justine !

Beauté, présent des cieux, fille de la nature & reine de cet univers, souffre qu'un de tes sujets respectueux, mais sincere, te soumette une réflexion que tes enthousiastes adorateurs appelleront peut-être un blasphème. Puisqu'il est vrai que, tantôt exaltée par les amours & tantôt par les dégoûts flétrie, l'imagination toujours active & toujours inconstante, peut, à chaque instant

& dans un instant cent fois , à son gré te créer & t'anéantir ; dis-moi , qu'es-tu donc en toi-même ? où donc est ton plus grand charme ! où réside ta véritable puissance !

Cette femme dans les bras de laquelle j'avois cru posséder la plus belle des femmes , ce n'étoit qu'une brunette passablement gentille ! celle en qui tout-à-l'heure j'idolâtrois Madame de B*** , ce n'étoit que Justine !

Attendez cependant : c'étoit peut-être quelque chose de mieux que Justine. Cette jolie chaussure , cette robe élégante & riche , ce superbe chapeau surmonté d'une ondoyante aigrette , mille autres pompeux atours , ce rouge sur-tout , ce rouge de qualité , qui jamais ne colora des joues roturieres , qu'est-ce que tout cela , je vous prie ? Assurément rien de ce brillant attirail n'appartient ni à la femme-de-chambre

de Mme. de B. *** , ni même à la prêtresse de la petite-maison du Vicomte , Oh ! Mme de Montdesir , voyez mon embarras & prenez - en pitié ; est - ce sous un nom récemment véritable que vous vous êtes présentée chez moi ? avez-vous , aux dépens de quelque dupe , acquis le noble *de* qui le précède & dont je m'enorgueillis pour vous ? Mais doucement , la peau du lion n'est pas si bien revêtue , qu'on ne puisse encore entrevoir un petit bout de l'oreille délatrice. Dans votre parure de femme de cour , il y a je ne fais quelle indécence aussi trop affectée , qui trahit la fillette... Allons , tout bien examiné : ce n'étoit que Justine.

Elle s'en apperçut aussi la maligne Comtesse qui d'un regard méprisant parcouroit de la tête aux pieds son indigne rivale. Madame est apparemment Madame de Montdesir ? lui dit elle. Justine

qui venoit de se remettre, paya d'effronterie & répondit d'un petit ton moqueur : à vous servir, Madame. Madame est peut-être mariée? reprit la Comtesse. — Oh! tout ce qu'il y a de plus marié, Madame. — Que fait le mari de Madame? — Hélas tout ce qu'il peut. Et le vôtre, Madame? — Rien répliqua la Comtesse avec humeur. Vous êtes bien hardie de m'interroger! répondez seulement aux questions dont on veut bien vous honorer. Je vous demande ce que fait votre mari? quel est son état, son métier, ce qu'il est enfin? — Ce qu'il est?... mais il est... ce qu'apparemment le vôtre est aussi Madame.

J'avoue qu'ici j'eus avec Mme. de Lignolle un tort nouveau. Cette saillie de Justine étoit amusante sans doute; mais je ne devois pas en rire aux éclats devant la Comtesse, comme je le fis.

Il est vrai , puisque je suis en train de tout dire , il est vrai que l'impatiente petite personne me punit rigoureusement ; elle me donna . . . oui , je crois que c'est un soufflet qu'elle me donna.

On devine que mon pere ne resta pas paisible spectateur d'une scene aussi scandaleuse , mais il n'est pas superflu de conter comment il y mit fin , comment il vengea mon affront. Au bruit de la sonnette vigoureusement tirée , accourut un domestique à qui M. de Belcour ordonna d'éclairer Mme. de Montdesir jusqu'à la porte de la rue. Puis il adressa la parole à la Comtesse . Madame , j'ai peut-être trois fois votre âge , je suis pere & vous êtes chez moi. Je me vois donc obligé de vous dire sans détour ce que je pense de votre conduite : elle est tellement inconfidérée , & vous devez , Madame , me remercier de ce que par un reste de

ménagement je ne me fers pas d'une expression plus forte, elle est tellement inconfidérée, que je ne vois d'excuse pour vous que dans votre extrême jeunesse. Si mon fils a des maîtresses, Madame, ce n'est point ici qu'il les peut recevoir, & toute femme qui conservera quelque idée de bienséances, ne choisira jamais pour donner des rendez-vous au Chevalier, la maison de son pere & l'appartement de sa jeune épouse. Enfin, Madame, une femme bien élevée, une femme de qualité sur-tout, se gardera bien de traiter son amant, fût-il véritablement très-coupable, & fût-elle seule avec lui, comme vous n'avez pas craint de traiter le vôtre en ma présence même.

Mme. de Lignolle demeura quelque tems interdite, le Baron continua d'un ton moins sévère : toutes les fois que Mine. la Comtesse, seulement l'amie de

M. de Belcour & du Chevalier de Florville, voudra bien faire quelques visites à l'un & à l'autre, à la fois; elle les honorerà tous deux également; mais aujourd'hui vous retenir plus long-tems Madame, ce seroit, je pense, abuser de l'embarras de votre situation... Mon fils, allez au fallon: dites à la Baronne que Mme. la Comtesse qui veut s'en aller tout-à-l'heure, la prie de la reconduire chez elle, & l'attend dans sa voiture... Madame, permettez-moi de vous accompagner jusqu'en bas. La Comtesse si furieuse qu'elle en perdoit la raison, repoussa la main de mon pere & lui dit: non, Monsieur, je descendrai bien toute seule. Vous me renvoyez de chez vous, ajouta-t-elle de ce ton impérieux que je lui avois vu prendre avec son mari, mais souvenez-vous-en! venez chez moi quelque jour! venez-y, vous verrez!

Je n'entendis pas ce que M. de Belcour répondit à cette menace qui dut l'étonner. Jaloux de réparer du moins par ma docilité les étourderies dont je me sentoais coupable, jaloux d'appaier mon pere justement irrité, je m'acquittois déjà de sa commission auprès de la Baronne, qui surprise du brusque départ de la Comtesse, m'en demanda la cause. Je protestai que Mme. de Lignolle lui raconteroit mieux que moi, dans tous ses détails, le malheureux événement qui me privoit fitôt du bonheur de la voir. Mme. de Fonrose prit la main du Vicomte & descendit, je l'accompagnai jusques dans le vestibule. Delà j'entendis l'impatiente Comtesse pour toute réponse lui crier sans relâche : Ah ! le perfide ! ah ! l'ingrat !

Mon pere, resté seul avec moi, remonta dans l'appartement de Sophie,

où je le suivis. Il s'arrêta devant la porte du boudoir : ce matin nulle mortelle ne devoit pénétrer jusques-là , me dit-il , & ce soir deux femmes y font entrées ! Celle que je ne connois point, ce n'est pas grand'chose , je crois ; mais l'autre ! cette Mme. de Lignolle ! elle m'épouvante ! une femme de cet âge ! un enfant ! déjà si entreprenant , si peu réservée , si hardie ! pourquoi faut-il que , pour votre malheur , elle ait un rang , de l'esprit & de la figure ? Mon ami , cette Mme. de Lignolle m'épouvante ! je n'en ai pas vu de plus folle , de plus imprudente , de plus emportée ! Craignez-la , vous êtes vous-même trop étourdie , trop vif ; elle peut vous mener loin. Voyez comme pendant plusieurs heures elle a déjà su vous faire oublier celle dont je vous ai vu toute la matinée pleurer l'absence ! Quoi ! les infortunes de So-

phie & son sort incertain ne peuvent-ils vous occuper assez ? Faut-il absolument que plusieurs objets exercent à la fois l'activité de votre ame & l'inconstance de vos sens ? Ne serez-vous jamais sage ? L'adversité ne vous a-t-elle encore donné que de trop foibles leçons ? Et votre femme , si charmante , si malheureusement séduite , si respectable , j'ose le dire , jusques dans ses foiblesses ; votre intéressante femme si digne d'un fidele amant , n'aura-t-elle jamais que le plus volage des époux ? Ha ! Faublas , Faublas !

Le Baron vit couler mes larmes , & me quitta sans ajouter un mot de consolation. Que le reste de la soirée s'écoula lentement ! Et quand le moment de me coucher fut venu , qu'il me parut pénible d'occuper , tout près de l'appartement aux deux grands lits , la chambre qui n'avoit qu'un lit très-

étroit ! Cependant il faut convenir que j'étois là moins mal qu'à la Bastille. Dans ma prison j'appellois la mort, chez moi ce fut le sommeil que j'invoquai.

Viens, Morphée, Dieu des maris, viens. Ce que tu fais continuellement pour eux tous, daigne, je t'en prie, le faire pour moi seulement pendant quelques heures. Ecartes de mon lit les tendres sollicitudes, les impatiens desirs, le brûlant amour. Recueille-moi dans ton sein paisible, appelle autour de nous l'insouciance & la paresse, les langueurs & l'indifférence, l'abattement & les dégoûts. Sur-tout fais passer jusqu'au fond de mon ame l'entier oubli de ma chere moitié. Mais quand le jour voudra chasser la nuit, ne laisse pas le Chevalier de Faublas dans un état qui lui est si peu naturel. Ha ! je t'en conjure, ordonne aux rêves du matin de revenir caresser son imagina-

tion reposée, ordonne-leur de lui rapporter une image chérie, permets qu'à l'aurore il se réveille dans les bras de Sophie. Dieu des mensonges, tu ne m'auras donné qu'un rêve ; mais ferai-je le premier célibataire qu'un rêve aura consolé ? Et pour le Jouvenceau que tu favorises, comme pour la novice que tu éclaires, tes plus grossières impostures ne deviennent-elles pas de très-douces réalités ? Oui, Dieu bienfaisant, tu m'auras rendu mon courage, plein d'un nouvel espoir, je quitterai ma couche avec toi. J'irai, je m'informerai, je demanderai ma femme à tout l'univers ; & si l'amour me seconde, tu me verras bientôt ramener au temple de l'hymen, la beauté la plus capable de t'en chasser.

Hélas ! pourquoi la fin de mon invocation étoit-elle aussi mal-adroite que la harangue fameuse de ce Nestor

très-radoteur à cet Achille très-rancunier. Un Dieu peut se piquer comme un Héros, mon indigne priere fut rejetée, je n'obtins ni le sommeil réparateur, ni les heureux songes, & pendant toute la nuit, il me fallut donner des larmes à l'absence.

Une lettre qui me fut apportée dès le matin, me rendit un peu de gaieté, lisez ce qu'on m'écrivait :

„ Jamais, Monsieur le Chevalier,
„ vous ne laissez à une pauvre femme
„ le tems de se reconnoître. Je devrois
„ être accoutumée à vos manieres,
„ mais j'y suis toujours prise, parce
„ que je n'ai pas de mémoire, & parce
„ que je perds la tête. Vous cepen-
„ dant, vous auriez dû vous souve-
„ nir de nos anciennes conditions qui
„ étoient que je commencerois tou-
„ jours par ma commission.

„ Hier au soir, vous m'en avez fait

„ oublier une fort importante : Cer-
 „ taine grande Dame , dont je n'étois
 „ que l'indigne servante , quand vous
 „ passiez pour son fidele serviteur ,
 „ fâchée de ce que je n'ai pas pu vous
 „ parler hier comme elle m'en avoit
 „ chargée , me prie de vous écrire
 „ aujourd'hui qu'elle désire avoir avec
 „ vous un court entretien. Elle fera
 „ chez moi dans deux heures. Venez
 „ plutôt , si vous voulez qu'en l'atten-
 „ dant nous déjeunions tête - à - tête.
 „ J'en ai moi , la plus grande envie ,
 „ car vous avez de si bonnes façons
 „ qu'on n'y peut tenir “.

„ Toute à vous. DE MONTDESIR.

De Montdesir ! allons , il n'y a plus
 de doute ; Justine s'est ennoblie. La
 prospérité change les mœurs ; Justine
 dédaigne le nom de ses obscurs ancê-
 tres... Le *toute-à-vous* me paroît leste ;
 il me semble que la chère enfant prend

le ton de la supériorité... pourquoi pas ? je suis noble, mais elle est gentille. A-t-on décidé cette éternelle question : s'il est plus permis d'être fier du hasard qui donne la naissance & les richesses, que de celui qui dispense les graces & la beauté ? Justine, pour les doux combats de Vénus, vaut mieux que bien des Duchesses ; & moi-même oserois-je me vanter d'être-là son égal ?... allons, Faublas, humilie-toi, dépouille une vanité puérile, pardonne un peu d'orgueil à ton vainqueur... relifons certain passage de sa lettre : *une grande Dame, dont je n'étois que l'indigne servante, &c.* Mme. de B.***, très-certainement ! Mme. de B.*** veut me voir dans une maison tierce ! Mme. de B.*** veut me parler en particulier ! Dieux ! si l'amour me la rendoit aussi tendre... Jasmin ? — Monsieur. — Attend-t-on la réponse. — Oui, Mon-

fieur. — Dites que j'y cours.... Ah ! çà, mais elle n'y fera que dans deux heures..... Qu'importe ? Je trouverai Justine, je causerai avec cette petite ; j'ai du chagrin, cela me dissipera... oui, Jasmin, oui : dis que je pars, que je pars sur les pas du commissionnaire.

En effet, j'étois au Palais-Royal presque aussi-tôt que lui. Ce qui me frappa chez Mme. de Montdesir, ce fut moins la beauté de son logement, l'élégance de ses meubles, l'air effronté de son petit laquais & de sa laide chambrière, que l'accueil vraiment protecteur dont Justine m'honora. Presque couchée sur une ottomane, elle jouoit avec un angora, quand on lui annonça ma visite. Ha ! ha ! dit-elle nonchalamment, hé bien, qu'il entre ; & sans se déranger, sans abandonner les pattes du joli chat : c'est vous, Chevalier ? Il est

est de bien bonne heure ; mais pourtant vous ne m'incommoderez pas , j'ai mal dormi , je ne suis pas du tout fâchée d'avoir compagnie. Elle adressa la parole à sa femme - de - chambre : Mademoiselle , ne rangerez-vous pas cette toilette ? En vérité , je ne fais à quoi vous employez votre tems , mais vous ne finissez rien. Mon tour revint : Monsieur , prenez donc un fauteuil , asseyez-vous , nous causerons. La soubrette attira encore son attention. Alons , voilà qui est bien. Vous m'impatientez. Laissez nous. Si quelqu'un vient , on dira que je n'y suis pas. — Madame , mais vous avez donné parole à votre couturiere ?... — Bon dieu ! Mademoiselle , que vous êtes bête ! quand je vous dis quelqu'un , est-ce que je vous parle de cette femme ? Est-ce que c'est quelqu'un cette couturiere ? Vous la ferez attendre. — Madame , & si elle n'a

pas le tems. — Je vous dis que vous la ferez attendre, elle est faite pour ça, & vous pour vous taire. Allez, partez.

J'étois d'abord resté muet de surprise; mais enfin je ne pus retenir un grand éclat de rire. Dis-moi, belle enfant, depuis quand fais-tu la Princesse? Il est bon, me répondit-elle, de garder avec ces gens-là, & devant eux, son *quant à soi*. Ainsi, ne te fâche pas du ton que... — Comment! Justine me tutoie! — Pourquoi non? Puisque tu plais à Mme. Montdesir, & puisque tu l'aimes. — Fort bien, ma petite! en vérité, voilà ce que je me suis dit à moi-même, il n'y a pas une demi-heure, en lisant ta familière épître. Cependant, permets une observation: ne m'aimois-tu pas autrefois? — Autrefois? si donc! je t'aimois, oui, autant que peut aimer une malheureuse femme-de-chambre. — Et maintenant?

— Maintenant je n'ai pas moins de tendresse, & cette tendresse est plus honnête, plus distinguée; car enfin je suis établie, j'ai *un état*. — En effet, Madame, je vous en fais mon compliment : tout ici respire l'opulence... Conte-moi donc comment tu as fait cette brillante fortune? — Volontiers, mais j'ai auparavant beaucoup de choses plus intéressantes à te dire.

Je laissai parler Justine qui s'expliqua merveilleusement bien. Il me parut que cette petite avoit encore prodigieusement acquis depuis trois mois, & je m'étonnai moins de la méprise qui, la veille, avoit abusé mes sens. Au reste, je n'oserois point assurer qu'il n'y avoit pas là quelque nouveau prestige : un joli déshabillé agit souvent plus puissamment qu'on ne pense; & quiconque ne l'a pas éprouvé ne peut imaginer combien, aux traits déjà connus d'une

jeune personne qui fut long-tems trop négligée dans sa parure, une parure plus élégante, ajoute d'attraits nouveaux. Je dirai même ce que peut-être bien des hommes ne savent pas, mais ce qu'à coup sûr aucune femme n'ignore; c'est que mainte fois telle coquette, dédaignée ou trahie, n'eut besoin, pour soumettre le rebelle & ramener l'inconstant, que d'ajouter à sa chevelure une fleur, une frange à sa ceinture, à sa juppe un falbala. Que voulez-vous? J'en suis fâché moi-même, mais l'amour s'amuse de toutes ces babioles; c'est un enfant auquel il faut des joujoux. Cependant j'espère que vous m'entendrez, j'espère que vous comprendrez de quel amour je vous parle, quand je vous parle de Justine.

Ne croyez pourtant pas que j'oubliai totalement M. de Valbrun. Il est vrai que je me rappelai son souvenir &

ma parole assez tard pour que Mme. de Montdesir ne pût ni s'en étonner ni s'en plaindre ; mais ce fut uniquement la faute de ma mémoire , & point du tout celle de ma volonté , car en vérité je vous le dirois tout de même.

Le moment de la confiance & du repos étant arrivé , je priai Mme. de Montdesir de m'apprendre quelle espèce d'intérêt le Vicomte prenoit à son sort : elle m'en fit , sans balancer , la confiance entière : M. de Valbrun , bientôt dégoûté de sa petite maison , mais chaque jour plus attaché à sa maîtresse , avoit mis Justine dans ses meubles. Il lui donnoit vingt-cinq louis par mois sans les loyers qu'il payoit , sans les cadeaux fréquens , sans quelques menues dépenses de maison ; & voilà ce que Mme. de Montdesir appelloit avoir *un état*. Dès que je fus qu'elle étoit , dans toute la force du terme ,

une *filie entretenue*, je la priaï très-férieusement de me considérer comme une *passade* (1), & je tirai de ma poche quelques louis que je la forçai d'accepter. Or, je ne puis, à cette occasion, m'empêcher de soumettre au lecteur une observation peut-être utile à l'histoire de nos mœurs. Lorsqu'autrefois Justine, femme de chambre de la Marquise, & renfermée dans l'obscurité de sa servile condition, se donnoit généreusement dans ses momens de loisir à quiconque la trouvoit gentille, je ne me faisois aucun scrupule de l'aimer pour rien; je regardois même comme un pur effet de ma libéralité les petits présens dont par-fois je récompensois son ardeur complaisante.

(1) Passade. Demandez aux plus jolies nymphes de notre opéra, elles vous diront que c'est le mot technique.

Maintenant que stipendiaire du Vicomte, Mme. de Montdesir trafiquoit de ses appas, je n'aurois pas cru pouvoir les fatiguer gratis à mon profit, sans blesser la délicatesse. Tous ceux de nos jeunes gens de qualité qui ont quelques principes, se conduisent & raisonnent de même; aussi, pour une jolie fille que ses attraits doivent mener à la fortune, le plus difficile n'est pas de trouver cinquante merveilleux qu'elle puisse intimement persuader de son mérite, mais un honnête homme qui le premier s'avise d'y mettre un prix.

Quoi qu'il en soit, je payai Mme. de Montdesir, & j'osai lui demander à déjeuner. Il nous fut apporté par l'effronté laquais. Le drôle étoit d'une jolie figure, & je m'apperçus d'abord que sa maîtresse n'avoit pas pour lui le ton revêche, les airs impertinens, dont elle accabloit la pauvre cham-

briere. Madame de Montdesir, je vous observe, & vous n'y faites pas assez d'attention, & vous négligez de garder avec cet heureux serviteur le fameux *quant à soi* dont vous m'avez parlé! Madame de Montdesir, ou je me trompe fort, ou dans vos grandeurs présentes, vous conservez les premiers goûts si désintéressés de votre condition première! Justine, ce petit Monsieur-là me rappelle *la Jeunesse*.... Ah! Vicomte, cher Vicomte, prenez garde à vous, ceci vous regarde, & désormais vous regardera seul, car à compter de ce moment je promets bien qu'il n'y aura plus rien de commun entre votre maîtresse & moi? . . . mais ne pensons plus à Mme. de Montdesir; il me semble que j'entends Mme. de B***.

Mme. de B***. n'arriva pas du côté par où j'étois entré. Je la vis tout-à-

coup paroître au fond de la dernière chambre occupée par Mme. de Montdesir ; je courus me jeter à ses genoux que j'embrassai. La Marquise se pencha sur moi & me donna un baiser ; puis voyant que je me relevois promptement pour le lui rendre, elle recula deux pas & ne me présenta que sa main, encore ce fut d'un air plus poli qu'empressé, de cet air qui, loin de solliciter une caresse, semble commander un hommage. Mais, moi, moi charmé de tenir encore une fois dans les miennes cette main depuis si longtemps chérie, je sentis, en lui donnant plusieurs baisers bien vifs, que toujours digne de l'amour, elle étoit trop jolie pour le respect & pour l'amitié. Madame de Montdesir vint faire sa révérence à Madame de B*** ; celle-ci la reçut comme autrefois elle recevoit Justine. Petite, lui dit-elle, je suis

contente du zèle & de l'intelligence que vous avez mis dans la prompte exécution de mes ordres ; vous me connoissez , je ne ferai point ingrate. Allez , fermez cette porte en sortant , & que personne ne puisse pénétrer jusqu'ici.

Dès que Justine eut obéi , je tâchai d'exprimer à Madame de B***. tout l'excès de ma reconnoissance & de ma joie. Chevalier , répondit la Marquise en retirant sa main qu'apparemment je ferois trop fort ; vous ne m'entendrez point , jouant ici la délicatesse , affecter de nier ce que mille gens ne tarderoient pas à savoir , & viendroient vous certifier : c'est par moi que les portes de la Bastille se font ouvertes pour vous. Peut-être la petite de Montdesir vous a déjà dit à quel point quatre mois d'affiduités à la cour , y ont accru le crédit dont je jouissois , & je vous assure , mon

ami , que la considération de vos malheurs qu'il falloit finir , ne fut pas la moindre de celles qui m'animerent & me soutinrent dans la poursuite de mes projets ambitieux. Je suis maintenant au plus haut degré de faveur que puisse atteindre la fortune d'un courtisan ; & si votre liberté d'abord presque tous les jours inutilement sollicitée , mais enfin obtenue malgré mille obstacles & mille ennemis , n'a pas , aussi-tôt que je l'aurois voulu , signalé toute l'étendue de mon pouvoir , du moins je puis me glorifier de ce qu'elle en est la preuve la moins équivoque , & je ne crains pas de vous avouer que je vois en elle mon plus doux succès. Ne croyez pas cependant que votre meilleure amie compte borner là ses bons offices. Je fais que pour vous la liberté n'est pas le premier des biens ; je fais que Faublas , quoique sans cesse caressé de

plusieurs amantes , ne peut vivre heureux , s'il languit séparé de celle qu'il a toujours préférée. Je prétends la lui rendre , je prétends découvrir la retraite de Duportail , fût-elle au bout de l'univers. — O ! ma bienfaitrice , m'écriai-je , ô ! ma généreuse amie ! la Marquise retira sa main que je voulois reprendre , & continua :

Et quand j'aurai pu réunir les deux charmans époux , j'oserai tenter pour leur félicité commune , quelque chose de plus hardi. Je tâcherai , si Faublas récompense mes soins de sa confiance , & s'il me permet d'aider sa jeunesse de mes conseils , je tâcherai de le prémunir contre les séductions de mon sexe & les égaremens du sien. Je tâcherai de lui faire sentir qu'un jeune homme , autant que lui favorisé par l'hymen , doit trouver son bonheur dans sa fidélité. Gardez-vous d'imagi-

ner

ner que je m'aveugle sur les difficultés de cette entreprise. Non, je n'ignore pas que les plus grandes me viendront de vous. Je la connois, votre impatiente vivacité, qui rarement vous laisse le tems de résister aux occasions périlleuses ; je la connois, votre imagination bouillante, qui trop souvent vous force à les aller chercher. Voilà, Faublas, les ennemis que je crains ; voilà ce qui m'effraye, plus que les tendres emportemens de votre étourdie Comtesse, plus que les adroites instigations de la Baronne, son intrigante amie. J'interrompis Madame de B*** : quoi ! vous connoissez ces Dames ?... Mais comment savez-vous ?... M. de Valbrun, me répondit-elle, a peu de secrets pour Madame de Montdesir, qui depuis trois mois n'en a plus pour moi.

L'air dont Madame de B*** me regardoit, en appuyant avec une affecta-

tion marquée sur ces mots équivoques : *qui depuis trois mois n'en a plus pour moi*, ne me permit pas de douter du véritable sens qu'elle vouloit leur donner. Je ne pus m'empêcher de rougir ; la Marquise vit mon trouble & me dit :

Laiſſons Juſtine , tout-à-l'heure nous parlerons d'elle , auparavant il eſt bon que je vous éclaire ſur le caractère de Madame de Fonroſe , & je ne ſerai pas fâchée que vous ſachiez ſi je connois bien Madame de Lignolle.

La petite Comteſſe , vaine de ſes appas qu'elle croit incomparables , de ſon eſprit qu'on lui dit être original , de ſa naiſſance dont elle ne fait pas qu'on ſuſpecte la légitimité ; fière auſſi des richèſſes qu'elle attend , & du rang qu'elle eſpere ; forte du haſard qui lui a donné la plus foible des tantes , & le plus imbécile des maris ,

la petite Comtesse imagine qu'on ne lui doit qu'hommages, adorations & respects. Etourdie, impérieuse, obstinée, fantasque & jalouse, elle a tous les défauts d'un enfant gâté. Toujours elle se montrera moins sensible au plaisir de plaire qu'au bonheur de commander; on la trouvera la plus exigeante des maîtresses, comme on la voit la plus impertinente des femmes: elle fera bientôt de son amant son premier valet, comme elle a déjà fait de son mari son dernier esclave. Je vous la garantis également incapable de dissimuler ses extravagantes opinions, & de réprimer ses passions défordonnées; ainsi vous l'entendrez sans cesse essayant de justifier, par la sottise qu'elle dira, la sottise qu'elle aura faite, & j'ose vous prédire qu'avec l'inépuisable fonds d'amour-propre dont on la connoît pourvue, elle s'efforceroit inutilement de corri-

ger en elles les vices réunis de la nature & de l'éducation.

Quant à la Baronne, sa réputation est faite; personne ne l'estime, parce que tout le monde la connoît. Le scandale de ses débuts a fait mourir de chagrin M. de Fonrose, un très-galant homme, seulement coupable d'avoir voulu, dans un rang élevé, donner à sa trop noble femme le goût des bourgeoises vertus. Aussi, *Madame*, dans ses gaités, appelloit-elle *Monsieur le philosophe de la rue St. Denis*. A l'époque de la mort de son mari, *Mme. de Fonrose* entièrement libre s'est hâtée de justifier les brillantes espérances qu'elle avoit données. Nous l'avons vue s'élever au-dessus de toutes les bienféances, éternelles ennemies de son sexe; & dans toutes les rencontres elle a stoïquement soutenu son grand caractère. En moins de dix ans, le nombre

de ses conquêtes s'est tellement multiplié, que craignant enfin d'en oublier quelque'une, elle vient tout récemment de prendre le très-sage parti d'en dresser elle-même l'honorable liste. Dans cet interminable vocabulaire, le nom de M. votre pere se trouve peut-être le millieme, & fera probablement suivi de mille autre noms, sans compter le vôtre. Ce qui rend plus étonnant encore l'invincible courage de cette femme capable de supporter l'affluence perpétuelle de tant de gens, c'est qu'elle accueille tout le monde & ne renvoie jamais personne. Jamais le nouvel arrivant ne fait, chez cette Messaline, aucun tort au premier venu. Elle en gardera trente à-la-fois, si trente le veulent bien. Celui que cet arrangement n'accommode pas, se retire sans esclandre; si l'on s'aperçoit du vuide qu'il laisse, on le

remplit ; mais dans tous les cas , le déserteur , revint-il après six mois d'absence , il est toujours sûr d'être bien reçu. Au reste , ne croyez pas que ces menus détails puissent seuls remplir une tête aussi vaste que celle de la Baronne : il faut encore à cet intrigant génie des occupations au-dehors : défolée des momens de loisir que ses amours lui laissent , elle ne s'en console qu'en favorisant les amours d'autrui. Allez chez elle un jour qu'elle reçoit , vous la verrez environnée de jolis garçons qu'elle forme , & de jeunes femmes qu'elle produit.

Telles sont les ennemies que je me propose de combattre avec vous ; cependant je crois devoir pendant quelque tems leur laisser le plaisir de votre défaite. Grossissez incessamment l'immense liste des heureux que Mme. de Fonrose a faits ; cette femme , trop

occupée , ne pourra retenir plus d'un jour un jeune homme que je connois sensible & que je crois délicat. Quant à Mme. de Lignolle , je permets qu'elle vous arrête quelques semaines. Puisqu'absolument il vous faut un objet de distraction , je préfere à toute autre une enfant capricieuse & légère , qui ne vous inspirera qu'une fantaisie passagere comme la sienne. Soyez donc , en vos jours de désœuvrement , la poupée dont elle raffolle ; mais songez qu'il faudra , dès que je pourrai vous ramener Sophie , rompre sans retour avec la Comtesse.

J'en pris l'engagement avec la Marquise , je la remerciai vivement de l'intérêt qu'elle me témoignoit , je lui promis de n'aimer que ma femme , aussi-tôt que ma femme me seroit rendue. Cependant je n'avois pas entendu , sans chagrin , Mme. de B*** ré-

clamer ma fidélité pour Sophie, & je me hâte, afin que personne ne soit tenté d'improver le vif déplaisir qu'involontairement je ressentois, je me hâte d'avertir tout le monde que la Marquise étoit alors, plus que jamais, brillante des agrémens de sa jeunesse & de l'éclat de sa beauté. Je trouvois sa peau d'une blancheur plus éblouissante, les roses de son teint me paroïssent avoir plus de fraîcheur, ma mémoire me retraçoit d'autres appas que mon imagination me montrait encore perfectionnés ; mais aussi je me sentoïis forcé de reconnoître quelque chose de plus décent, de plus assuré dans son maintien toujours enchanteur, & dans toute sa personne comme autrefois remplie de graces, je ne fais quel air de dignité qui n'appartient point aux amours : j'étois désespéré ! vingt fois je voulus lui rap-

pellier le souvenir qui m'agitoit , le douloureux souvenir de mon bonheur passé ; vingt fois elle m'imposa silence par un geste & par un regard , qui sembloient me dire : Plaignez mon malheur , & respectez votre amie.

Il fallut me résoudre à la respecter , il fallut me résoudre à l'écouter quelque tems encore sans l'interrompre. Elle me détailla la foule des moyens qui maintenant étoient en son pouvoir , & dont elle comptoit user pour chercher Mme. de Faublas ; & quand elle me vit bien persuadé que personne au monde ne pouvoit retrouver Sophie , si Mme. de B*** ne le pouvoit pas ; elle me parla de Justine : Cette petite , me dit - elle , m'a promis de n'apporter aucun obstacle au projet que j'ai formé de vous rendre sage ; mais je la soupçonne peu capable de garder constamment une

résolution désespérée ; ainsi je vous prie de vouloir bien ne pas mettre son courage à de trop rudes épreuves. Vous ne pouvez honnêtement , ajouta-t-elle d'un ton plus lérieux , lui continuer la longue affection que vous avez eue pour elle. Une intrigue de cette nature ne vous convient sous aucun rapport : mon ami , vous n'êtes ni assez fou pour avoir l'intention d'enrichir Mme. de Montdesir , ni assez lâche pour songer à l'aimer gratuitement. Il paroît qu'on est généralement d'accord sur ce point , qu'il faut un peu moins mépriser le riche libertin qui va sans cesse marchandant des filles , que le freluquet obscur qui fait métier de leur plaire ; mais on ne fait pas bien encore s'il est plus ridicule de payer fort cher leurs faveurs dont on se soucie fort peu , qu'il ne semble honteux de les obte-

nir par des bassesses, quand on n'a pas d'or pour les acheter. Ce qu'il y a de mieux prouvé, c'est que quiconque eut une fois le malheur de trouver quelque plaisir dans la société de ces sortes de femmes, doit bientôt, s'il n'y prend garde, y perdre avec sa fortune ou sa santé, l'estime des honnêtes gens & sa propre estime.

Pour justifier celle de la Marquise, je ne lui dissimulai point que ce matin & tout-à-l'heure, Mme. de Montdesir violoit avec moi sa téméraire promesse, & même je lui contai naïvement quelle douce méprise, pour me donner la veille un des plus fortunés instans de ma vie, avoit dans mes bras embelli Justine de tous les traits de Mme. de B***. Je vis la Marquise plusieurs fois rougir, & plusieurs fois je l'entendis soupirer de mon erreur sans doute inexcusable.

Enhardi par son trouble, j'osai risquer, avec une légère caresse, une insidieuse question : & vous, ma chère maman, ne songez-vous donc jamais à moi ? Jamais un tendre souvenir.... Mme. de B***, déjà remise, m'interrompit : devez-vous demander si je songe à vous ? Tout ce que je vous dis, ne prouve-t-il pas que votre amie, sans cesse occupée de vos intérêts les plus chers....— Il est donc vrai que vous êtes mon amie !.... Hélas ! vous n'êtes plus que mon amie ! — Faublas, vous devriez m'en féliciter.— *Ma chère maman*, je ne puis que m'en plaindre.— Mon ami, c'est *Madame* qu'il faut dire.— Madame ! à vous ? Jamais je ne m'y accoutumerai.— Il le faut cependant, Faublas, — Ma... Madame, on m'appelle Florville.— Tant mieux, je suis sensible à votre déférence.— *Ma chère maman*, que de bonheur... !

bonheur... ! — Mon ami, c'est Madame qu'il faut dire. — Que de bonheur ce nom me rappelle. — Laissons cela. — Qu'avec plaisir je me souviens de l'aimable Vicomte qui le portoit ! — Parlons d'autre chose, mon ami. — Que ne suis-je encore Mlle. du Portail ! — Chevalier, changeons de conversation. — Que n'allons-nous encore ensemble à Saint-Cloud ! —

Bon Dieu ! déjà midi, s'écria-t-elle en regardant sa montre : Florville, je veux pourtant, avant de vous quitter, vous donner une commission. Elle tira de son porte-feuille un papier qu'elle me remit : j'ai moi-même sollicité cette lettre du Ministre, qui rappelle en France mon plus mortel ennemi. Faites-moi le plaisir de l'adresser au Comte de Rosambert, à Bruxelles, où il est maintenant. Annon-

cez-lui qu'il peut, sous son nom, reparoître dans la Capitale, & même à la Cour. Je vous permets de lui apprendre que celle qu'il outragea, pouvoit d'un mot le priver à jamais de ses biens, de ses emplois, de sa patrie, & vient d'obtenir son retour. Qu'il ne croie pas cependant que je renonce à ma vengeance ; mais qu'il sache que je la veux digne de moi. Un lâche châtiment ne fera point le prix d'une lâche injure. Punir avec noblesse un homme indigne de sa naissance qui ne craignit pas de m'insulter bassement, c'est punir deux fois. Adieu, mon ami. — Adieu, Madame.... Serai-je long-tems privé du bonheur de vous revoir ? — Non, Flaville, je compte revenir ici quelquefois. — Dites : Souvent. — Souvent, si je puis. — Et bientôt ? — Le plutôt possible.... Dans quelques jours.... Vous

serez averti par Justine. Adieu, mon ami.

Quand Mme. de B.*** fut partie, j'appellai Mme. de Montdesir. Dis-moi donc où communique cette porte par laquelle j'ai vu la Marquise entrer & sortir ? Chez le bijoutier voisin, que Madame a généreusement payé pour cela, me répondit-elle. C'est ici de même qu'au boudoir de la marchande de modes. — Oh ! non, Justine, ce n'est pas de même, il s'en faut bien. — Quoi donc ! notre maîtresse a-t-elle été cruelle ? — Oui, mon enfant. — Peut-être parce que vous êtes marié. — Crois-tu ? — Dame, je sens qu'à sa place cela me feroit une peine terrible, je ferois d'abord comme un petit démon. Mais, nous autres femmes, ne savons pas garder rancune, je finirois par m'appaiser. — Tu penses donc que la Marquise... — S'appaisera ! Oui,

soyez tranquille ; & puis, ajouta-t-elle d'un ton caressant, tu fais bien qu'il te reste des consolations.

Mme. de Montdesir me paroïssoit en effet très-disposée à m'en offrir, mais j'eus le courage d'emporter mon chagrin.

Jasmin attendoit impatiemment mon retour. Il me dit que Mme. de Fonrose venoit d'envoyer quelqu'un pour me prier de passer chez elle. Je commençai par écrire au Comte de Rosambert une courte lettre que je fis porter à la Poste, & puis je me rendis chez la Baronne.

Quand on lui annonça le Chevalier de Florville, Mme. de Fonrose fit un cri de joie. Elle me conduisit à son cabinet de toilette, m'y plaça devant un miroir, & sonna l'une de ses femmes qui, moins jolie, mais non moins adroite que Justine, en un instant me

fit , avec des rubans & des fleurs , la plus élégante coëffure dont une jeune personne ait jamais pu s'énorgueillir. Ensuite je me vis paré d'une robe de Pékin lilas , on me passa le plus décentement possible un jupon pareil ; & pour compléter la métamorphose , mon pied fut enfermé dans un petit soulier du *Cadran bleu*. Mme. de Fonrose alors renvoya sa femme-de-chambre , puis en me donnant plusieurs baisers , elle voulut bien me dire qu'il y avoit peu de femmes aussi aimables que moi. J'allois imprudemment lui rendre & ses propos flatteurs & ses tendres caresses , quand un secourable laquais s'avisa de crier de la porte : Monsieur de Belcour.

La Baronne craignant que mon pere ne pénétrât jusqu'au cabinet de toilette , courut le recevoir , & le joignit dans la piece voisine. Je viens , lui dit

le Baron, vous faire des excuses avec des reproches, & vous exprimer mes regrets. Hier il a fallu nous quitter un peu brusquement. J'en ai beaucoup souffert, & la faute en est tout-à-fait à vous, Baronne. Vous m'avez amené la plus folle petite personne... — Dites : une femme charmante, Monsieur ; pleine d'attraits, de vivacité, de gentillesse, d'esprit... — Cela peut être, Madame, mais... — Point de mais ! interrompit-elle, — Cependant il continua : je vous avoue que je ne vois pas sans chagrin mon fils embarqué dans une intrigue nouvelle. Il me feroit trop cruel de penser que sa femme sera toujours absente... — Hé bon dieu ! tranquillisez-vous, Baron ; quand elle reviendra, nous lui rendrons son mari, — Trop tard, peut-être ; il la chérira moins ; & sa Sophie, en vérité, mérite d'être heureuse. — Vous voilà ! je

vous admire ! à vous entendre , on croiroit qu'une femme ne peut trouver son bonheur que dans les perpétuelles adorations de son mari ; & vous avez apporté du fond de votre province , cette idée de l'autre siècle , que tout bon époux doit bourgeoisement assommer sa femme d'un éternel amour. Hé mais , Monsieur , d'où venez vous ? Comment , ignorez - vous encore que maintenant un honnête homme ne se marie qu'afin de se donner une maison , un état , un héritier ? — Et c'est pour cela , Madame , que les honnêtes gens dont vous parlez n'ont , après quelques années de mariage , ni état , ni maison , ni enfans qui leur appartiennent. Vous êtes , répliqua la Baronne en riant , l'homme du monde le plus amusant , quand vous en voulez prendre la peine. Qu'on mette les chevaux , dit-elle à un domestique. — Vous

ne dînez pas chez vous, s'écria mon pere. — Non, vraiment. — Moi, qui comptois passer la soirée avec vous. — J'en suis tout-à-fait désolée, répondit-elle d'un ton caressant, mais c'est une chose impossible. — Madame, peut-on, sans indiscretion, demander où vous dînez? — Chez la petite Comtesse. — Y allez-vous seule? — Non. — Avec mon fils, peut-être? — Avec le Chevalier? Point du tout. — Vous riez, Baronne. — Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas M. votre fils qui m'accompagne chez la Comtesse. — Hé! qui donc? — Une jeune personne dont je ne crois pas que vous ayez entendu parler. — Vous l'appellez? — Mlle. de Brumont. — De Brumont. Non, je ne la connois pas. Vient-elle vous chercher, ou l'allez-vous prendre? — Mais... Je ne fais, j'attends. — Restez-vous tard chez Mme. de Li-

gnolle? — Je comptois rentrer de bonne heure pour souper avec vous. — Vous aviez-là, Baronne, une excellente idée. — Et je ferois défendre ma porte, continua-t-elle, si vous ne craigniez pas trop l'ennui du tête-à-tête. Je crains seulement que le tête-à-tête ne soit trop court, répondit-il en lui baissant la main.

Un Domestique vint dire que les chevaux étoient mis. Mlle. de Brumont, pressée de revoir sa maîtresse, trouvoit que le Baron causoit trop long-tems avec la sienne. Oui, ma Sophie, c'est à toi que j'en demande pardon; Faublas rêvoit au moyen d'éconduire promptement son pere.

Agathe, cette alerte femme-de-chambre qui m'avoit coëffé, voulut bien recevoir un louis d'or, & prendre pitié de ma peine. Elle me conduisit, par un petit escalier, dans la cour où je

trouvai le carrosse de la Baronne ; puis elle se chargea d'aller dire à sa maîtresse que Mlle. de Brumont venoit d'arriver , mais qu'ayant su que Mme. de Fonrose avoit du monde , & ne voulant voir personne , elle attendoit la Baronne dans sa voiture.

Ma commission fut exactement faite ; bientôt je vis descendre Mme. de Fonrose : mon pere lui donnoit la main. Il jetta dans la voiture un regard curieux , mais j'eus l'impolitesse de me cacher la figure avec mon éventail.

Nous partîmes. La Baronne qui rioit , me félicita du succès de ma ruse. Elle prit ma main , la serra doucement , m'honora de plusieurs regards bien tendres , & plus d'une fois me répéta que mon pere pouvoit passer pour un très-aimable homme , mais que j'étois bien la plus charmante femme qu'elle eût jamais vue. Cependant nous avan-

cions, la conversation changea d'objet : Mme. de Fonrose daigna m'avertir que la Comtesse, sans doute encore très-irritée, pourroit d'abord me recevoir assez mal, mais elle ajouta que j'appaiserois cette femme comme on les appaisoit toutes : avec des sermens, des louanges & des caresses.

Monsieur étoit avec Madame, quand on nous annonça chez la Comtesse. Oui, ma foi, dit le Comte, c'est elle ! Mme. de Lignolle emportée par un premier mouvement, se leva d'abord, & me tendit les bras ; mais, tout d'un coup agitée d'un sentiment contraire, elle se rejeta dans son fauteuil, en criant : Je ne veux pas la voir. J'allois, parler, Mme. de Fonrose me prévint : cependant je vous la ramene bien repentante & bien défolée, je vous assure qu'elle brûle de mériter sa grace. — Sa grace, après

tant d'ingratitude! — Il est vrai, dit M. de Lignolle, que Mademoiselle s'est permis, à notre égard, un étrange procédé. Ne rester ici que deux ou trois jours, & nous planter là sans rien dire, il falloit au moins qu'elle avertît Madame quelques jours d'avance. — Qu'elle m'avertît, s'écria la Comtesse. Il eût été fort bon qu'elle m'avertît! Monsieur, vous ne savez ce que vous dites, on ne doit pas m'avertir; car on ne doit pas me quitter. — Ah! pourtant il faut convenir que Mademoiselle étoit libre. Elle avoit le droit de vous demander son congé, comme vous aviez le droit de la renvoyer. Mais, dans ce cas-là, je le répète, on s'avertit mutuellement quelques jours d'avance. — Monsieur, voulez bien me faire grace de vos réflexions? Dans un autre moment, elles m'amuseroient peut-être; je vous avoue
que

que maintenant elles me fatiguent. Le Comte se tut ; je pris la parole : Madame , je conviens que j'ai quelques torts envers vous ; mais les apparences me montrèrent plus coupable que je ne le suis en effet. — Comment ! vous ne m'avez peut-être pas fait une infidélité ? — Et une infidélité de quatre mois , interrompit le Comte. Quatre mois , sans nous donner seulement de vos nouvelles ! Mademoiselle , Madame a raison , cela n'est pas bien — Il faut aussi plaider un peu pour elle , dit Mine. de Fonrose : je fais de bonne part que cette absence de quatre mois lui a paru fort longue , & que si l'on avoit voulu lui laisser la liberté de vous venir voir , elle en auroit de bon cœur profité. — Baronne , vous voudriez en vain l'excuser , vous n'ignorez pas qu'elle m'a trahie ! Vraiment , sans doute , reprit M. de Lignolle ,

c'est une espece de trahison. — Elle m'a sacrifiée ! — Oui , continua l'époux approbateur , elle nous a véritablement sacrifiés , si elle a été s'établir ailleurs. — Justement , Monsieur , s'écria la Comtesse , c'est ce qu'elle a fait. — Madame , je me reconnois coupable ; mais.... — Vous l'entendez , interrompit-elle , en joignant avec transport ses jolies petites mains qu'elle leva d'abord vers le plafond (1) , & dont elle se couvrit ensuite les yeux & le front. Vous l'entendez ! elle a été s'établir ailleurs , elle-même en convient. — Madame , daignez m'écouter jusqu'à la fin , permettez.... — Elle a été s'établir ailleurs , répéta douloureusement la Comtesse qui se mit à pleurer , elle a été s'établir ailleurs ! —

(1) Et non vers le ciel : comme ils le disent tous en pareil cas , il faut être exact.

Chez une femme, demanda le Comte. Eh, sans doute, chez une femme, lui répondit Mme. de Lignolle avec beaucoup de vivacité. Vous faites des questions... Il m'adressa la parole : Quelle est cette femme chez qui... Que vous importe ce qu'elle est, interrompit la Comtesse ? — En quelle qualité êtes-vous entrée chez elle, continua-t-il ? — Qu'importe en quelle qualité, répliqua-t-elle encore ? — Est-elle noble, cette femme-là, me demanda-t-il ? Oui, noble, s'écria-t-elle comme mon palfrenier. — Et que fait-elle ? — Ce qu'elle fait, ce qu'elle fait dit la Comtesse, dont la colere alloit toujours croissant à chaque interrogation de son curieux mari, elle fait des sottises & de mauvaises plaisanteries. — Et elle s'appelle ? — Mme. de Lignolle, s'écria : Oh, je le fais comment elle s'appelle,

mais je veux que vous le disiez, Mademoiselle.—Madame, dispensez-moi... — Mademoiselle, point de mauvaises excuses, je le veux.— Hé bien, elle s'appelle Montdesir.— Montdesir? J'en étois sûre. Montdesir!... Elle a pu me quitter pour une autre!... Elle a été s'établir chez une Mme. Montdesir: & la Comtesse se remit à pleurer.

La voilà qui s'attendrit, me dit la Baronne, elle va se calmer, elle va pardonner. Tombez à ses pieds, Mademoiselle, & demandez grace. Je me jetai à ses genoux que j'embrassai; & pendant que Mme. de Fonrose lui adressoit tout bas quelques mots de consolation, le Comte me faisoit, avec de doux reproches, une paternelle remontrance.

Vous êtes jeune, Mlle. de Brumont, vous avez pour vous toutes les graces

de l'esprit & de la figure ; cependant vous ne parviendrez point à réparer l'injustice que la fortune vous a faite d'ailleurs , si vous êtes inconstante dans vos goûts , si vous ne voulez pas vous attacher à personne , si vous allez vous établissant partout , sans pouvoir vous fixer nulle part. Qui nous avez-vous préféré , je vous prie ? Une rôturiere , une femme de rien , qui est Philosophe , je le parierois. N'étiez - vous pas cent fois mieux ici ? Je ne crois point avoir manqué d'égards pour une Demoiselle que j'estimois vraiment beaucoup ; & quant à ma femme , elle vous aimoit au point d'en être folle. D'ailleurs , sans compter mille autres avantages , vous en aviez chez nous un très-grand , qu'on rencontre rarement ailleurs : celui de deviner tous les jours des charades , & d'en

faire vous-même tout à votre aise.

Le chagrin de la Comtesse ne put tenir contre les dernières réflexions de son mari. A peine M. de Lignolle finissoit de parler, que Madame tomba dans les convulsions d'un rire inextinguible. Tout-à-coup, la sombre douleur fit place à la joie folle, sur ce charmant visage où je vis les ris & les pleurs ensemble mêlés. Il m'étoit aisé de m'appercevoir que Mme. de Fonrose auroit, comme moi, donné de l'or pour qu'il lui fût permis de rire aussi haut que la Comtesse ; mais j'étois comme elle retenu par la crainte de donner d'étranges soupçons à ce mari qui nous regardoit, & qui devoit être également surpris du violent chagrin de sa femme & de son excessive gaité. Le Comte en effet remarqua ma contrainte, & voici comment il me rassura.

Vous avez l'air stupéfait , Mademoiselle ; mais il ne faut pas que ceci vous étonne. *Aucune affection de l'ame ne m'échappe* , à moi : dans votre absence , la belle humeur de Madame s'étoit visiblement altérée ; j'ai découvert qu'il y avoit un moyen sûr de lui rendre sa gaité , je lui ai parlé charade. Aussi - tôt , voilà Madame riant comme une folle. J'ai répété plusieurs fois l'expérience , & toujours avec le même succès. Vous en êtes vous-même témoin , depuis un quart-d'heure elle ne cesse , & tenez , voilà un redoublement.

En effet , la Comtesse recommença de plus belle , & Mine. de Fonrose ne se gêna plus , & je fus comme elle entraîné , & M. de Lignolle lui-même ne put voir trois personnes s'égayer de si bon cœur , sans se mettre de la partie. Nos bruyans éclats de rire

durent être entendus de tout le voisinage.

Cependant, quoique Mlle. de Brumont pâmât de rire, le Chevalier de Faublas ne perdoit pas la tête. D'une bouche avide, il pressoit les lys d'un bras plus doux que l'ivoire; & d'une main caressante, il ferroit doucement les plus jolis genoux du monde. Pardonnez-lui, dit à la Comtesse Mme. de Fonrose, qui, ne s'ennuyant pas de me regarder, ne perdoit aucun détail de cette joyeuse pantomime. Pardonnez-lui, répéta le mari confident, qui, non content de m'applaudir par des regards & par des signes, se baissa deux fois pour me glisser à l'oreille ces paroles tout-à-fait encourageantes : Bon, bon ! ne vous lassez pas, tenez ferme, elle est vaincue !

Pardonnez-moi, m'écriai-je à mon

tour , d'une voix tendre & d'un ton suppliant ; pardonnez-moi , car je me repens & je vous aime. — Et moi aussi je vous aime , répondit-elle en m'embrassant ; & je vous pardonne , ajouta-t-elle en m'embrassant encore , mais à condition que vous ne verrez plus cette Madame de Montdesir. — Oh ! non. — Et que vous n'irez jamais vous établir ailleurs que chez moi. — Jamais. — En ce cas , je vous pardonne & je vous aime & je vous embrasse ; & si vous me tenez parole , je vous aimerai & je vous embrasserai toute ma vie. Hé bien ! s'écria M. de Lignolle charmé de la joie de sa femme , puisque Madame vous aime , vous embrasse & vous pardonne , je veux aussi vous pardonner , vous aimer & vous embrasser. Il m'honora de plusieurs baisers : & moi aussi , dit Madame de Fonrose , je vous aime , je

vous pardonne & vous embrasse ; car depuis un quart-d'heure vous m'avez bien amusée.

Qu'on dise pourtant que les charades ne font bonnes à rien, reprit le Comte, d'un air de triomphe ! Voyez comme elles nous ont tous mis de bonne humeur, & comme la paix s'est faite aussi-tôt que . . . — La Comtesse l'interrompit : A propos de charade, Mlle. de Brumont, savez-vous bien que Monsieur n'a pas encore pu deviner la nôtre ? — Bon ! c'est qu'elle n'est pas exacte, répondit-il. — Voilà une bonne raison, s'écria Madame de Fonrose. Comment ! Mademoiselle ; votre charade n'est pas exacte ? — Je lui répliquai en montrant la Comtesse : C'est Madame qui l'a faite. — Oui, répondit celle-ci ; mais c'est vous qui me l'avez fait faire. — N'importe, reprit la Baronne, si elle n'est pas

exacte , il faut la recommencer. — La Comtesse répartit : C'est notre intention , Madame. — Sans doute , dit M. de Lignolle , il faut la recommencer. — Cela vous fera donc plaisir , lui demanda sa femme ? — Assurément , Madame , & beaucoup , je voudrois même pouvoir vous y aider ; je voudrois pouvoir vous enseigner Je vous rends mille graces , interrompit-elle. Je ne veux plus désormais d'autre précepteur que Mlle. de Brumont. D'ailleurs , Monsieur , ce seroit peut-être bien inutilement que vous essayeriez de devenir le mien. — Sans doute ! j'ai fait dans ma vie , tant en énigmes qu'en charades , plus de cinq cents poëmes : ce seroit un vrai travail pour moi de me remettre aux premiers élémens. — Cependant , Monsieur , lui dis-je , je prendrai la liberté de vous observer que Madame la Comtesse

est jeune , curieuse & pressée d'apprendre. — Eh bien ! Mademoiselle , vous n'avez pas besoin d'un second , pour lui montrer tout ce qu'il lui importe de connoître ; vous êtes , j'en suis sûr , très en état de donner d'excellens principes à votre écolière ; & par exemple : Quand une fois vous l'aurez commencée , je m'engage volontiers à la finir. — Non pas , s'il vous plaît : je prétends n'en céder à personne la gloire & le plaisir. — Eh bien ! comme vous voudrez , cela ne m'empêchera pas de m'intéresser vivement aux progrès de votre écolière. — Monsieur , ce que vous avez la bonté de me dire , est très - propre à m'encourager. Je donnerai de bonnes leçons à Madame la Comtesse , je vous le promets. — Donnez , Mademoiselle , donnez ! — Je ferai plus d'une charade avec elle , je vous en réponds.

ponds. — Faites , Mademoiselle , faites ! — Ainsi , Monsieur , dit Madame de Lignolle , je puis donc , sans risquer de vous déplaire , m'occuper de ce petit travail-là. — Eh ! bon Dieu , Madame , toute la journée , si cela vous amuse. — Bon ! reprit-elle , je suis contente ! je m'en faisois quelque scrupule , parce que je craignois de m'arroger un droit que je n'eusse pas ; mais à présent que vous m'en avez donné la permission , me voilà tout-à-fait à mon aise. — A la bonne heure ; mais je vous engage à recommencer celle que vous avez seulement ébauchée ensemble : car , sûrement je l'aurois devinée , si elle avoit été bien faite.... Allons , Mademoiselle , point de paresse , point de mauvaise honte ; recommencez cela , faites-le mieux. — J'y tâcherai , Monsieur. — De votre mieux & le plutôt possible. — Ah !

tout-à-l'heure, si Madame le veut. — Non, non, interrompit la Baronne, dinons, dinons, aussi-bien vous aurez le tems. Je compte vous laisser passer ici la quinzaine. Je crus avoir mal entendu. Quoi ! la quinzaine, lui dis-je. Vraiment, répondit-elle, le terme vous paroît court ! je le conçois ; mais je n'ai pu obtenir qu'il fût plus long. — Obtenir !... — J'ai tenté l'impossible, Mademoiselle ; car je savois combien vous désiriez prolonger votre séjour chez la Comtesse. — Certainement ;... mais — mais vos parens sont demeurés inflexibles. — Vous dites, Madame, que mes parens !... Ils ne vous ont accordé que quinze jours. — Vous dites que mes parens m'ont accordé... — Oui, seulement quinze jours. Rien n'a pu les déterminer à se priver, pour un tems plus long, du bonheur de vous posséder chez eux. — Quinze

jours, Mme. la Baronne ! Vous êtes sûre ?... Je suis sûre , Mademoiselle , qu'ils ne vous permettront pas de rester plus long - tems ; arrangez - vous d'après cela , dans quinze jours je vous remmene , c'est une chose convenue. — Convenue ! — Oui , Mademoiselle , décidée. — Décidée , Madame ! — Ir-révocablement décidée , Mademoiselle. — Ah ! ah ! — En attendant je viendrai vous voir presque tous les jours , comme vous pensez bien ? — Oui , Madame ; — & presque tous les jours aussi , je les verrai , vos parens. — Oui , Madame. — Ainsi vous aurez perpétuellement de leurs nouvelles. — Oui , Madame ; — & ils recevront continuellement des vôtres. — Oui , Madame. — Tenez , ce soir je soupe avec l'un d'entr'eux. — Je le fais ; c'est même un de mes grands parens celui-là , je crois ? — Justement , Ma-

demoiselle ; je lui parlerai de vous , de votre absence. — Ah ! je vous en ferai bien obligé. — Je ne doute pas que d'abord cette séparation de quinze jours ne l'effraye , comme les autres ; mais je lui ferai entendre raison là-dessus. — Vous me rendrez un vrai service. — Je vous réponds qu'il ne sera pas fâché. — Madame , je m'en rapporte à vous.

On conçoit que je demeurai très-surpris de la manière artificieuse & hardie , dont la Baronne venoit de m'établir , pour ainsi dire malgré moi , chez la Comtesse. Cependant je n'oserai pas dire que j'en fus bien fâché , car peu de gens me croiroient ; mais du moins , ô ! ma Sophie ! j'affureraï qu'à l'instant même je pris intérieurement la ferme résolution de conserver mes relations avec Mme. de B***. , pour être , en cas de besoin , promp-

tement informé de ses découvertes , & pour me conduire en conséquence.

Le Comte , qui n'avoit rien perdu de mon dialogue avec Mme. de Fonrose , demanda si mes parens demeu- roient maintenant à Paris ; la Baronne répondit qu'ils y étoient incognito , pour des raisons qu'elle favoit ; mais qu'elle ne pouvoit dire.

Nous allâmes nous mettre à table , je fus placé entre le mari & la femme ; de tems en tems , la Comtesse passoit adroitement sous la nappe une main qui rencontroit toujours la mienne , & mon genoux touchoit le sien. Aussi , M. de Lignolle se fût-il étonné de nos fréquentes distractions , si Mme. de Fonrose , toujours attentive & toujours complaisante , n'eût vingt fois relevé la conversation prête à tomber , & vingt fois ne nous eût très-habilement avertis de nos imprudences , ou tirés

de nos rêveries. Au deffert cependant il fallut payer de ma personne. La Baronne , soit qu'elle voulût me distraire de l'objet dont elle me voyoit trop occupé , soit qu'elle prît quelque plaisir à me tourmenter un peu , la Baronne s'avisa de me porter un coup plus difficile à parer que tous les autres. A propos , dit-elle , vous savez fans doute la grande nouvelle : Le Chevalier de Faublas est sorti de la Bastille. — Qui ? le Chevalier de Faublas , demanda le Comte. — Ne vous rappelez-vous pas l'histoire de ce joli garçon , qui , sous des habits de femme... , — s'est introduit chez le Marquis de B***. Oui , oui. Et l'on a remis en liberté ce mauvais sujet ! Et ce petit garnement ne sera pas claquemuré pour le reste de sa vie ! — Comte , vous êtes bien sévere. On dit que c'est un très-aimable enfant... —

un fieffé libertin que l'on auroit dû fouetter en place publique.— La Baronne alors m'adressa la parole : Mlle. de Brumont ne dit mot ; est-elle de l'avis de Monsieur ? — Non, Madame, pas tout-à-fait, non.... ce Chevalier de Faublas dont vous parlez, je le juge excusable, s'il est bien jeune encore, à moins qu'il n'ait commis de ces fautes.... — Il a fait des horreurs, s'écria M. de Lignolle. Vous ne savez donc pas son histoire, Mademoiselle ? Je vais vous la conter : D'abord, il a quitté les habits de son sexe, & se donnant pour femme, il est entré dans le lit de la Marquise de B***, presque sous les yeux de son mari. N'est-ce pas affreux ? — Permettez que je vous arrête, Monsieur ; ceci ne me paroît pas vraisemblable. Est-il possible qu'un homme ressemble à une femme, si bien qu'on s'y méprenne ?

— Cela n'est pas ordinaire ; mais cela s'est vu. — Si vous ne me l'assuriez , je ne le croirois pas , dit la Comtesse. — Il faut le croire , répondit-il ; car c'est un fait. Au reste , ce Marquis de B***. n'en est pas moins un imbécile , avec ses connoissances physionomiques. C'est la science du cœur humain qu'il faut posséder.... Je l'interrompis : Il me paroît que si vous aviez été à la place du malheureux Marquis , ce M. de Faublas ne vous eût pas fait sa dupe. — Oh ! soyez-en sûre. Je n'ai peut-être pas plus d'esprit qu'un autre ; mais je suis observateur , je connois le cœur de l'homme , & *nulle affection de l'ame ne m'échappe.* — Nous savons cela , dit la Baronne ; mais pour revenir à notre mauvais sujet , je vais un peu vous étonner , en vous apprenant qu'il a l'obligation de sa liberté à la Mar-

quise. — A Mme. de B***. ! s'écria le Comte; — à Mde. de B*** ! s'écria la Comtesse, avec beaucoup de vivacité; — à Mde. de B*** ! m'écriai-je moi-même, en jouant l'étonnement; — à Mde. de B***, répéta froidement la Baronne ! Tout le monde l'assure. — La Comtesse se leva brusquement, & m'adressa la parole : Quoi ! c'est la Marquise ?...

Elle parloit si haut & si vite, elle paroissoit tellement surprise, inquiète & fâchée, que tremblant de l'entendre me faire ou quelque imprudent reproche ou quelque dangereuse question, je me hâtai de l'interrompre : Adressez-vous à Mde. la Baronne. Qu'allez-vous me demander à moi qui ne fais pas un mot de toute cette fable ? M. de Lignolle daigna me seconder. Une fable, comme dit fort bien Mademoiselle. En effet, comment

imaginer que la Marquise ait osé... — Il n'y a rien que de vrai dans ce que j'avance, reprit la Baronne. Qu'une fille toute neuve, une vierge pure, sans malice, sans passions & sans reproche, trouve fort scandaleux l'événement que j'annonce, & que dans l'innocence de son cœur, elle refuse d'y croire; cela me paroît fort naturel. Je ne puis même, en passant, m'empêcher de blâmer la Comtesse, qui a déjà quelque usage du monde, d'avoir été tout-à-l'heure tentée de questionner, sur certaine matière, une personne aussi inexpérimentée que l'est sa Demoiselle de compagnie. Mais que M. de Lignolle, homme d'esprit, homme de tête, M. de Lignolle, qui a l'expérience du monde, de la Cour & des femmes sur-tout, que M. de Lignolle, observateur profond, excellent juge, M. de Lignolle enfin, appelle

fable un fait peu commun sans doute , mais qui n'est pas sans exemple , & paroitra même vraisemblable à quiconque connoît les mœurs de ce siècle de corruption : voilà ce que je ne conçois pas. — Encore , répondit le Comte , faudroit-il que j'eusse particulièrement étudié le caractère de Mde. de B***. Je ne la connois que pour avoir entendu quelquefois parler d'elle. — Et moi malheureusement pour l'avoir souvent rencontrée dans mon chemin. Je pourrois lui contester les dons naturels & les dons acquis ; mais la plupart des jeunes gens de la Cour disent qu'elle est belle , & ils le savent bien ; mais les vieux courtisans assurent qu'elle est plus qu'eux tous adroite , insinuante , artificieuse & dissimulée : il faut les croire. Ceux-ci lui accordent beaucoup d'esprit , ceux-là lui reconnoissent de grands talens , tous

généralement conviennent qu'elle est née pour l'intrigue. Les uns s'étonnent que l'ambition puisse régner avec tant d'empire dans un cœur qu'ils croient fait pour des passions plus douces ; les autres , la voyant sans cesse occupée de plus grands intérêts , ne conçoivent pas par quel miracle , il lui reste un moment pour l'amour. Ce que chacun ne peut se lasser d'admirer en elle , c'est un continuel mélange de l'audace qui distingue les forts , & de l'astuce qui semble n'appartenir qu'aux foibles. Quelquefois elle étonne ses ennemis & ses rivales , par les coups hardis qu'elle frappe ; souvent elle les fatigue de sa tranquille patience & de sa persévérance éternelle. Tantôt c'est le tigre irrité qui s'élançe sur le chasseur , & le terrasse ; & tantôt le chat fournois qu'on voit des heures entières tapi près de la retraite de la proie qu'il attend.

Tenez ,

Tenez, je ne veux pour preuve de sa rare capacité que la manière dont elle s'est relevée plus puissante, après sa terrible chute. Quand son affaire avec le Chevalier de Faublas fit tant de bruit, nous la crûmes perdue; elle seule eut le courage de ne pas désespérer de sa fortune. Vous dire comment elle persuada à son mari coëffé, battu & mécontent, qu'il n'étoit pas un sot, je ne le ferois : ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui nous voyons qu'ils vivent très-bien ensemble. Au reste, c'est là le moindre des succès qu'elle s'étoit promis : dès qu'elle eut enchainé le bon époux, elle songea à délivrer l'ami charmant. Pour cela, que fait-elle ? M. de *** qui avoit beaucoup de partisans, parce qu'il jouissoit d'un léger mérite & d'une fortune considérable, M. de ***, depuis long tems étoit vainement amou-

reux d'elle , & vainement vifoit au miniftère. La Marquife entre dans le parti nombreux qui le porte aux premières places ; après quatre mois d'efforts , elle culbute le miniftre , effraye un des concurrens , trompe l'autre , & l'heureux compétiteur qu'elle fert fe voit enfin nanti du fameux portefeuille. Alors la bienfaitrice ne dédaigne pas de devenir fon amante... Vous paroiffez étonnée , Mademoifelle de Brumont ? ... Hélas ! oui , la belle victime s'est immolée.... Elle a généreufement consommé le grand facrifice. Ainfi Mme. de B*** retrouve fon premier crédit qu'elle augmente encore. Ainfi , le Chevalier de Faublas eft rendu à la fociété , pour y faire , fi nous n'y prenons garde , quelque nouvelle incartade.

Enfin , Mme. de Fonrofe fe tut , & puisqu'elle ne vouloit que m'embarras-

fer , elle eut lieu de s'applaudir de la nouvelle fatale , fatale ! car je m'en affligeai beaucoup. En ne m'examinant qu'un peu , je ne trouvois gueres probable que l'adorateur de Sophie & l'amant de la Comtesse , fût encore amoureux de Mme. de B* * *. Cependant j'entendois s'élever du fond de mon cœur une voix secrete qui me crioit que la Marquise auroit dû me laisser en prison. Oui , dans mon déplaisir extrême , j'osois accuser mon amie d'avoir trop fait pour moi. Ils auroient donc raison , les consolans moralistes qui tous les jours impriment que l'homme est naturellement ingrat ?

Mme. de Lignolle , mécontente de mon chagrin , qu'il n'étoit pas mal aisé d'appercevoir , fit tout haut cette remarque : vous avez l'air bien sérieux , Mademoiselle , — Vraiment oui , dit le Comte. Je ne répondis rien à la

Comtesse , parce que la Baronne , habile à deviner , & prompte à prévenir les imprudences de son amie , déjà s'étoit emparée d'elle , & tout bas lui disoit sans doute ce qu'elle croyoit propre à la retenir & à la calmer ; mais je saisis ce moment pour m'approcher de M. de Lignolle & lui confier un grand secret. Monsieur , si j'ai bonne mémoire , vous m'avez autrefois témoigné le desir qu'il ne fût jamais question d'amourette & de galanterie devant votre jeune épouse. — Il me répondit : cela est vrai , mais il est question de ce libertin , je prends de l'humeur , je me laisse entraîner & j'oublie mes résolutions. Au reste , je vous remercie de l'avis que vous voulez bien me donner , j'en vais profiter , nous allons nous entretenir d'autre chose. Il me tint cruellement parole ; je fus , toute la soirée , obligé de deviner

des charades , d'entendre de longues dissertations sur les affaires de l'ame.

A dix heures la Baronne se retira pour aller souper avec celui qu'elle appelloit mon grand parent. A minuit M. de Lignolle souhaita à la Comtesse une bonne nuit , & un bon sommeil à Mademoiselle de Brumont. De ces deux souhaits si contraires , un seul pouvoit être exaucé : la Comtesse eut une bonne nuit , justement parce que Mlle. de Brumont dort peu.

Ne vous en étonnez pas , vous qui vous souvenez qu'hier au soir & ce matin Justine m'a passablement occupé. Songez à ma détention trop longue , songez que l'économique régime du célibat rigoureusement gardé pendant cent vingt mortels jours , a dû convenablement me préparer aux excès dissipieux de plusieurs nuits heureuses.

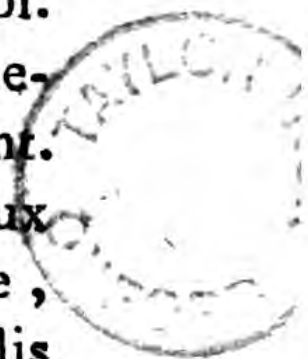
Et vous aussi , malheureux amans ,

qui, pour avoir rencontré la fatiété dans les bras de l'amour, ne concevez plus un bonheur trop au-dessus de vos forces, recevez avec mes preuves un avis salutaire, & prenez courage : faites-vous mettre à la Bastille, restez - y quatre mois seulement, & quand vous en sortirez, vous verrez de quoi vous serez capable. Avec quel empressement vous volerez aux genoux de vos maîtresses ! Ha ! que de fois vous leur direz : je vous aime, si elles vous le disent une fois ! Ha ! que vous les retrouverez jolies, si vous les retrouvez fidelles !

La mienne l'étoit, & jura de l'être toujours. De mon côté je la rassurai si bien, que le lendemain matin son cœur ne conservoit aucun soupçon jaloux. Nous fîmes ensemble un déjeuner charmant, car nous ne fûmes pas gênés par la présence d'un tiers. M. de Li-

gnolle , en partant pour Versailles , où il alloit passer plusieurs jours , m'avoit recommandé de tenir fidelle compagnie à sa femme , & d'avoir bien soin d'elle.

Ce fut elle qui prit soin de moi. Ses petites mains arrangerent mes cheveux , ses petites mains m'habillerent. Il est vrai que je n'en fus ni mieux coëffé ni mieux vêtu. Il est vrai que , plein de reconnoissance , je lui rendis maladroitement si l'on veut , mais pourtant fort bien , à ce qu'elle disoit , tous les services que j'avois reçus d'elle. La matinée toute entiere , comme un instant s'écoula dans ces occupations si douces. Nombrez , s'il se peut , les distractions qui prolongerent nos travaux , & les folies qui les interrompirent. Mme. de Lignolle , naturellement si vive , est devenue plus étourdie de moitié ; Faublas que vous connoissez , seroit-il plus raisonnable qu'elle ? Fi-



gurez-vous notre enfantine joie, nos comiques tendresses, nos bruyans transports. Imaginez jusqu'à quel point nos caprices peuvent être amufans, & nos espiégleries piquantes. Devinez le babil de nos querelles, & le silence de nos combats. Représentez-vous ce que nos bouderies ont de plus intéressant, & nos raccommodemens de plus voluptueux : fille de compagnie peu respectueuse, je viens de faire à ma maîtresse une malice presque impertinente ; & pour m'attirer plus sûrement le châtiement que je mérite, j'ai l'air de vouloir m'y dérober. La Comtesse qui me voit fuir, vole sur mes pas, & sur mes pas se précipite dans la sombre alcove où je parois chercher à me cacher. Un cri qu'elle pousse, annonce que je suis découverte & saisie ; mais le vainqueur, tout-à-coup vaincu, reconnoît trop tard le piège qu'on lui

tendoit, il tombe & demande grace, je reste inexorable, & je donne un baiser. O! vous, qui que vous foyez, que ces jeux effarouchent, si dans vos sévérités vous voulez du moins vous montrer équitables, ne nous jugez point selon les rigoureuses loix qui gouvernent les hommes : je n'ai pas dix-huit ans encore, la Comtesse en compte à peine seize; nous sommes deux enfans.

Mme. de Lignolle n'avoit pas fait défendre sa porte pour tout le monde. Nous reçûmes, dans l'après-dîné, la visite de Mme. de Fonrose qui m'apporta des nouvelles de mon pere, & celle de la Marquise d'Armincourt, à qui sa niece avoit mandé le retour de Mlle. de Brumont. La bonne tante, enchantée de me revoir, me prodigua les complimens. Pénétrée pour moi de la plus profonde estime, elle n'avoit

point oublié que je réunissois , à l'avantage assez commun de tout connoître , le rare talent de tout expliquer , & que dans une circonstance embarrassante , je l'avois puissamment aidée à donner à son *Eléonore* (1) des instructions de première nécessité. La vieille Marquise m'aimoit tant , & me faisoit tant de caresses , que je ne pouvois , sans manquer à la reconnoissance , trouver sa visite trop longue. Sur quoi j'observerai que la *Baronne* , qui apparemment me jugeoit ingrat , s'efforça par toutes sortes de moyens d'emmener la bonne tante souper chez elle. Quand elle vit qu'il étoit impossible de l'y décider , elle prit elle-même le parti de rester avec nous. A minuit nos deux convives se retirèrent ; la même jolie femme-de-

(1) Rappelez-vous que c'étoit le nom de baptême de la *Comtesse* ; nous en aurons besoin.

chambre qui m'avoit habillée s'empressa de détruire son ouvrage, & l'amie de la Comtesse redevint son amant.

Je dis l'amie de la Comtesse & je dis bien. On favoit chez elle que je n'étois plus la Demoiselle de compagnie. Au reste, je crois que dans l'occasion, tout bon Gentilhomme pourroit, sans déroger, se mettre en condition comme j'y eusse été. Vraiment! le matin présider à la toilette de Madame, causer l'après-dîner dans son boudoir, & le soir entrer dans son lit; je ne vois rien-là qu'un jeune homme bien né doive trouver pénible, & ne puisse faire honorablement. Quant à moi, je fais bien que je remplissois les différens devoirs de ma place avec grand plaisir, & sans craindre de compromettre ma noblesse. De toutes manières je me trouvois chez Mme. de Lignolle aussi bien que chez moi.

Aussi-bien que chez moi !... de tems en tems , mais pas toujours. Non , mon pere , non. Quoique deux journées seulement se fussent écoulées depuis notre séparation , je sentoie le besoin de vous revoir. O ma Sophie ! je brûlois du désir d'aller chez Justine savoir si Mde. de B*** n'avoit rien appris de ton sort , & l'idée de tes infortunes empoisonnoit mon coupable bonheur.

Ce fut pour l'amour de ma femme , que j'eus avec ma maîtresse un démêlé sérieux , dès que le jour parut. Je crois que tu pleures , s'écria la Comtesse étonnée , qu'as-tu donc ? Lui avouer que je donnois ces larmes à l'absence de Sophie , c'eût été vraiment une cruauté ; j'aimai mieux me permettre un officieux mensonge : je m'afflige , parce qu'il faut , mon Eléonore , que je vous quitte pour quelques heures.

res. — Me quitter ? Pourquoi faire ?
— Une visite . . . — à qui ? — Pas à mon
pere , car il me retiendrait , & je veux
revenir ; mais à ma sœur. — A ta sœur ,
mon bon ami , rien ne presse. — Je ne
puis m'en dispenser aujourd'hui. — Tu
ne le peux ? — Non. — Absolument ,
— absolument. — Hé-bien , j'irai avec
toi. — Quelle idée , nous montrer
ensemble dans les rues de Paris ?
On n'a qu'à me reconnoître. — nous
baifferons les stores. — Oui , ne faut-il
pas toujours descendre de voiture , &
y remonter. Et puis est-il possible
que je te mene à ce couvent. A quoi
cela ressembleroit - il ? — Je t'atten-
drai à la porte. — Hé , non , non.
— Vous ne voulez pas. — Je le vou-
drois de tout mon cœur ; mais . . .
— Vous me trompez. — Ma jolie pe-
tite amie , peux-tu le croire ? — Je
le crois : vous méditez une infidélité.

— Eléonore..., — ce n'est pas chez votre sœur que vous allez, mais chez cette indigne Marquise, ou peut-être chez cette petite sotte de Montdesir. — Ma chère Eléonore!... — Mais si vous avez des rendez-vous, vous les manquerez; car je vous défends de fortir. — Vous me le défendez. — Oui, je vous le défends. — Madame, prenez ce ton avec M. de Lignolle, tant qu'il voudra bien le permettre; quant à moi, je vous déclare que je ne le souffrirai pas, & que je veux fortir tout-à-l'heure. — Et moi, Monsieur, je vous déclare que vous ne fortirez pas — Je ne fortirai pas? — Non. — Ha, nous allons voir.

Je fis un mouvement pour me précipiter hors du lit: de la main droite, elle me retint par les cheveux; & de la gauche, elle tira le cordon de sa sonnette avec tant de violence, qu'elle

le cassa. Ses femmes effrayées accoururent à sa porte. Elle leur cria : Qu'on dise au Suisse qu'il tienne l'hôtel exactement fermé , & qu'il ne laisse sortir aucune des femmes de ma maison.

Cette maniere de garder un amant me parut si neuve , que je fus obligé d'en rire ; ma gaieté plut à la Comtesse qui se mit à rire aussi. Quelques minutes se passèrent dans le délire de cette joie , nous nous levâmes ensuite ; & quand je fus habillée , la querelle recommença.

Eléonore , je m'en vais. Je te donne ma parole d'honneur qu'avant deux heures , je serai de retour. — Mademoiselle de Brumont , je te donne ma parole d'honneur que mon Suisse ne te laissera pas sortir. — Quoi ! sérieusement , Madame ? — Très-sérieusement , Monsieur. — Comtesse , je n'essayerai point de forcer le passage ; parce qu'a-

jouter à votre imprudence une imprudence encore , ce seroit visiblement vous compromettre : mais souvenez-vous de la violence que vous me faites , songez que vous n'aurez pas toujours le pouvoir de retenir votre amant chez vous malgré lui , & qu'une fois libre , il pourra tarder long-tems à venir reprendre un joug que vous lui aurez rendu pesant. — Ha ! l'indigne ! il menace de m'abandonner ! ... Faublas , quand tu ne reviendras pas , je t'irai chercher . . . j'irai chez toutes tes maîtresses les unes après les autres ; chez cette M^{de}. Montdesir , pour la souffletter ; chez la Marquise pour te redemander à son mari ; jusques chez ta femme , s'il le faut , pour lui déclarer que je suis ta femme aussi . . . Oui , ta femme. Ce M. de Lignolle ne s'est marié qu'avec mon bien. C'est toi qui m'a vraiment épousée ; c'est toi seul , mon ami , tu le fais bien . . . Pourquoi

veux-tu fortir, & m'aller faire une infidélité? Pendant que tu étois à la Bastille, je n'avois de rendez-vous avec personne, moi. Je ne favois que t'appeler, m'impatienter & gémir.... Est-ce Mde. de B***. qui t'attend? Avoue-le, je te le pardonne, si tu n'y vas pas.... Quel avantage a-t-elle donc sur moi, cette Mde. de B***, que tu me préfères? Est-elle belle, je suis jolie. A-t-elle des talens? Tu ne connois pas tous les miens, je chante bien, je danse mieux, & je vais tout-à-l'heure si tu le veux, te jouer sur mon piano toutes les sonates d'Hédelman & de Clementi. A-t-elle de l'esprit? Je n'en manque pas. Vous aime-t-elle beaucoup? Je vous aime davantage, & je suis plus jeune, plus fraîche, plus aimable. Je te le dis, moi, je le dis... Tu ris, Faublas? Hé bien! oui, ne fors pas, & nous allons rire, causer,

jouer ensemble, courir l'un après l'autre, nous caresser, nous battre, nous amuser comme hier. Hier, le tems a passé si vite ! Reste avec moi, mon bon ami, je te promets que cette journée-ci ne nous paroîtra pas moins courte que celle d'hier. — Tout cela, Madame, est inutile. Vous me retenez de force, mais prenez garde que votre prisonnier ne vous échappe ; car, en quittant sa chaîne, il la brisera. — Vous osez répéter encore.... Mettez mon courage à cette horrible épreuve, & vous verrez, ... perfide ! Je vais par-tout à votre poursuite, je vous surprends chez une rivale, je la tue, je vous tue, je me tue, & jusques dans mes derniers momens du moins, je vous prouve que je vous adore, ingrat que vous êtes ; ... Grands dieux ; où suis-je ? Je ne me connois plus Faublas, mon ami, ne sois pas fâché, ne fors pas.... Tu

ne dis mot , tu me repouffes. . . . Ha !
je t'en prie , pardonne-moi. Tiens , re-
garde , je pleure , je fuis à genoux.

Je fus attendri , je la relevai , je la
confolai , nous entrâmes en pourpar-
ler , nous capitulâmes. J'obtins qu'on
iroit tout-à-l'heure lever chez son
Suiſſe la défenſe qui me tenoit aux
arrêts chez elle ; mais elle obtint que
je ne fortirois pas.

Fin du Tome VIII.

The first part of the document
 discusses the general principles
 of the system. It is divided into
 several sections, each dealing
 with a different aspect of the
 overall framework. The second
 part of the document provides
 a detailed description of the
 various components and their
 interactions. This section is
 particularly important as it
 explains the underlying
 mechanisms that govern the
 system's behavior. The final
 part of the document discusses
 the practical implications of
 the system and provides
 some examples of its use.

The following table shows the
 results of the experiments
 conducted over a period of
 six months. The data
 indicates that the system
 performs well under a
 variety of conditions, and
 that its performance is
 consistent over time.

In conclusion, the system
 described in this document
 is a highly effective and
 reliable solution for the
 problems it was designed to
 address. It is hoped that
 this document will provide
 a useful reference for those
 interested in the system.

L A F I N
D E S
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

T O M E S E C O N D ,

Qui fait le neuvieme de l'Histoire
de ses Aventures.

Morel

THE A. S.

1922

WILLIAM A. S. S. S.

WILLIAM A. S. S. S.

WILLIAM A. S. S. S.

WILLIAM A. S. S. S.

WILLIAM A. S. S. S.

L A F I N
D E S
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

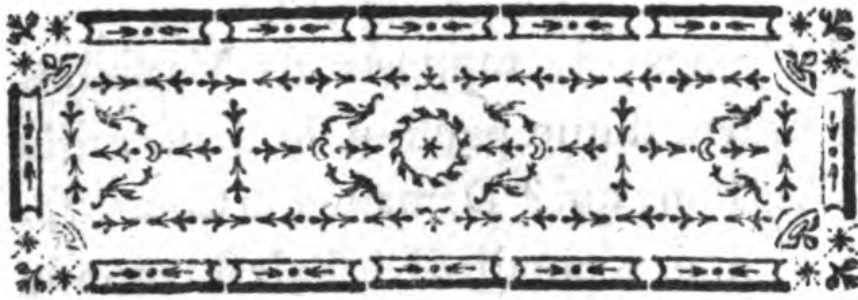
T O M E S E C O N D .



A L O N D R E S ,
ET se trouve à PARIS ,
Chez BAILLY, Libraire , rue S. Honoré ,
vis-à-vis la barriere des Sergents.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. X C.





L A

FIN DES AMOURS

D U

CHEVALIER DE FAUBLAS.

LE lendemain cependant je me sentis plus inquiet ; & , résolu de voir Justine à quelque prix que ce fût, je parlai de ma sœur à la Comtesse. L'interminable dispute alloit s'échauffer, lorsqu'au coup de marteau du maître, les portes de l'hôtel s'ouvrirent avec fracas. M. de Lignolle accourut à l'appartement de sa femme, & du plus loin qu'il nous vit, il s'écria : Félicitez - moi,

Tome IX.

A

Mesdames, je rapporte de Versailles le brevet d'une pension de deux mille écus. Pour qui ? Demanda la Comtesse. Pour moi, répondit-il de l'air du monde le plus satisfait. — Monsieur, j'en suis fort aise, puisque vous en paroissez content ; mais qu'est-ce pour vous qu'une pension de 6000 livres ? — Je n'ai pas pu l'obtenir plus forte. — Vous m'entendez mal, reprit-elle d'un ton froid, qui contraſtoit merveilleusement avec la joie de son mari. Loin de me plaindre que la pension soit trop modique, je m'étonne que vous l'ayez sollicitée, vous, Monsieur, qui possédez plus de douze cents mille livres de biens-fonds, & à qui j'ai apporté près du double en mariage. — Madame, on n'est jamais trop riche. — Hé ! Monsieur, tant d'honnêtes gens ne le font pas assez ! Pourquoi ne pas laisser les graces de la Cour se répandre sur ceux qui en ont

un véritable besoin ? — Il est vrai , dit le Comte , en se frottant les mains , qu'une foule d'amateurs s'étoit mise sur les rangs ; je n'ai pas été seul favorisé. Les brevetés sont : d'Aprémont , que vous connoissez . . . — Une seule de ses terres lui rapporte vingt mille écus ! — Et de Verseuil . . . — Il est Lieutenant d'une province ! — Et d'Hérival , aussi — Son oncle , ancien ministre , l'a chargé de richesses qu'il dissipe , & d'honneurs dont il est indigne. — Et Flainville , encore. — Il a , par l'agiotage , quadruplé l'opulente succession de ses peres ! — Et puis un Monsieur de St. Prée... Mais non , je me trompe , celui-là n'a rien obtenu. — Ha ! le brave homme ! m'écriai-je. Quel dommage ! — Vous le connoissez , me dit la Comtesse ? — Oui, Madame. Un vieux Officier plein de mérite & de courage ! vous ne verriez pas , sans admiration , les

cicatrices dont il est couvert ; & le récit des malheurs qui ont renversé sa fortune , vous intéresseroit vivement. — Il est pauvre , s'écria-t-elle. — Très-pauvre. On s'est montré du moins assez juste pour recevoir l'aîné de ses garçons à l'école militaire , & sa fille cadette à St.-Cyr. — Il a beaucoup d'enfans ? — Trois autres demeurent encore à sa charge , & comme lui languissent oubliés dans un misérable village du Languedoc... — Là ! dites-moi , n'est-ce pas une chose affreuse , que des courtisans qui nagent dans l'opulence , enlèvent à cette famille infortunée son honorable & dernière ressource ? ... Elle se tourna vers son mari : n'en êtes-vous pas honteux ? — Honteux de quoi , répondit le Comte ? Si ce Monsieur est malheureux , qu'il se plaigne ; s'il est oublié , qu'il se montre. Que fait-il dans sa

province ? qu'il vienne à Versailles. Qu'il paroisse à l'œil de bœuf. Est-ce à moi de l'aller chercher ? Il a fait de malheureuses campagnes. Hé bien , dix mille Officiers n'ont-ils pas été blessés comme lui ? N'est-il pas guéri comme eux ? A la Cour , ce ne sont pas des cicatrices qu'il faut montrer. Il ne s'agit que d'avoir des amis , de la patience & de l'importunité. Si rien de tout cela ne manque à ce M. de Saint-Prée , son tour viendra. La Comtesse repartit avec la plus grande vivacité : mais sans vous , peut-être , son tour étoit venu. M. de Lignolle affectant le ton de la supériorité , répliqua : que vous êtes enfant ! Vous n'avez pas la moindre connoissance du monde. Supposons que pour faire place à ce Monsieur , je me fusse bonnement retiré ; d'autres , moins délicats , l'auroient écarté. D'ailleurs , si dans la

vie on étoit arrêté par la foule des petites considérations particulières, on ne songeroit jamais à soi. Madame de Lignolle rougit, pâlit, frappa des pieds : Brumont, vous l'entendez ! voilà de ces raisons qui me mettent hors de moi. Cela me feroit sauter au ciel !..... Monsieur, je ne connois, comme vous le dites bien, ni le monde, ni le cœur humain, ni Dieu merci l'art des beaux raisonnemens ; mais j'écoute ma conscience. Elle me crie qu'aujourd'hui vous avez surpris les Ministres, trompé le Roi, & volé des malheureux. — Madame, l'expression..... — Oui, Monsieur, volé ! Son mari voulut sortir, elle le retint, & d'un ton qui paroïsoit plus calme, elle continua : si vous ne trouvez pas moyen, sous quelques jours, de vous démettre de votre pension en faveur de M. de St. Prée, je vous déclare que je me chargerai du

soin de lui faire passer tous les ans deux mille écus, par une voie indirecte, & par forme de restitution. — Comme il vous plaira, Madame. Vous le pouvez sans vous gêner beaucoup. Ce sera tout au plus le tiers de la somme annuelle que vous vous êtes réservée pour votre entretien. — Ne vous en flattez pas, Monsieur, je ne toucherai point à cette portion de mon revenu. Quoique je ne vous en doive aucun compte, je suis bien aise de vous répéter ce que je vous ai déjà dit cent fois : je ne me consolerois pas de dépenser follement vingt mille francs en bagatelles de toilette, lorsqu'il y a dans vos terres des misérables qui manquent de pain. Je ferai de mes économies un emploi selon mon cœur. Quant à la dette que vous venez de contracter envers M. de St. Prée, vous l'acquitterez avec les biens qui nous sont com-

muns ; si vous m'en laissez le soin , j'engagerai mes diamans ; & quand je les aurai fait mettre au Mont-de-Piété pour vous , nous verrons si vous ne les retirerez pas. — Non , Madame. — Non ? Je pense que vous osez dire non ! Moi , je vous répète que je le veux , & que cela sera. Monsieur le Comte , vivons en paix , croyez-moi , ne me poussez point à bout , j'ai des parens , j'ai des amis , j'ai raison , ma séparation ne seroit pas difficile à obtenir. Vous vous passerez bien de ma personne , je le fais ; mais la perte de mon bien pourroit vous laisser des regrets amers.... Tiens , Brumont , car je ne puis m'en taire , tu vois l'homme du monde le plus insensible & le plus avare. Il faut que tous les jours je me dispute avec lui pour empêcher des lézineries ou des injustices. Depuis six mois que nous sommes ensem-

ble, je n'ai pas eu la satisfaction de le voir une fois, une seule fois, secourir un malheureux ! Son unique bonheur est de thésauriser. Il s'est fait un dieu de son or ! Aujourd'hui qu'il vient d'augmenter ses richesses, il ne vit que de l'espérance de les augmenter demain ! Et demandez-moi pour qui ? Pour des collatéraux, car des pauvres il ne fait pas s'il en existe ; & des enfans, il n'en aura jamais.... à moins qu'une malheureuse charade....

Depuis un quart d'heure la Comtesse étoit fort en colere ; tout-à-coup elle se mit à rire comme une folle. Cependant après un court moment de réflexion elle reprit :

A moins qu'une malheureuse charade... ne lui tienne lieu d'un enfant chéri... Au reste, il a raison de les aimer, car elles ne lui coûtent rien à faire... A propos d'enfans, Mon-

fieur , il me tarde de revoir les miens. L'automne dernier je défilois aller faire un tour dans le Gâtinois, vous m'avez retenu par des visites de mariage, & j'ai su que depuis vous avez fait à ma terre un voyage que vous vouliez que j'ignorasse. Maintenant que je vous connois, cette mystérieuse visite m'allarme pour mes payfans. Monsieur, je prétends qu'on ne change rien à leur condition; je prétends que les vassaux de la Marquise d'Armincour n'aient pas à se plaindre d'être devenus ceux de la Comtesse de Lignolle. Bonnes gens, ma bonne tante m'éleva parmi vous; elle fit de vos honorables travaux, mes premiers plaisirs, & de vos innocens plaisirs, mes plus charmantes occupations. Elle vous apprit à me chérir, elle m'apprit à vous respecter, elle m'apprit à être heureuse de votre

bonheur, fiere de votre amour, & riche de vos prospérités. Souvent elle me disoit, je m'en souviens avec délices, elle me disoit : *Eléonore*, ne trouves-tu pas bien doux d'avoir, à ton âge, autant d'enfans qu'il y a d'habitans dans ce village? Oui, ce sont mes enfans. Oui, bonnes gens, je veux vous ramener votre mere. Elle ne vous paroîtra pas trop-vieille encore, & j'espere que maintenant, comme lorsqu'elle étoit plus petite, vous la verrez avec attendrissement encourager vos travaux, ordonner vos fêtes, ouvrir vos bals, présider à vos banquets, récompenser vos laborieux garçons, & couronner vos jolies rosieres.

Tout-à-l'heure, la Comtesse rioit ; maintenant je voyois ses yeux se remplir de larmes.

Monfieur, reprit-elle aussi-tôt avec beaucoup d'impétuosité, je pars demain. — Demain ! Madame, c'est trop

tôt , la saison — Pardonnez-moi, Monsieur. Le printems qui s'approche ramene les beaux jours. Il fait un tems superbe. Demain je pars pour ma terre du Gâtinois; j'y reste quelques jours, je reviens ensuite chercher ma tante, dont les affaires seront finies, & je vais avec elle passer quelques semaines en Franche-Comté. J'ai aussi des enfans dans ce pays-là. — Mais, Madame. . . . — Monsieur, demain je pars, c'est une chose décidée. J'emmenerai Mlle. de Brumont. Si vous êtes prêt, vous viendrez avec nous. Avez-vous affaire? Ne vous gênez pas. Je n'ai besoin ni pour mes travaux, ni pour mes plaisirs, d'un homme également incapable de contribuer au bonheur ou de compâtir aux miseres de personne.

A l'instant même, elle ordonna qu'on préparât ses malles & sa voiture de campagne.

campagne. M. de Lignolle s'en alla mécontent & foudris.

Cependant la Comtesse verfoit quelques larmes ; je voyois l'intérêt le plus tendre régner fur fon vifage , où le feu de la colere venoit de s'éteindre : mon cœur fe pénétoit du fentiment délicieux , dont le fien paroiffoit vivement ému. La fenfibilité , fille de la providence & quelquefois du malheur , fœur de la commifération & mere de la bienfaifance , eft , je crois , une de ces vertus qui , pour l'éternelle propagation de notre efpece , nous fut accordée à nous autres hommes , afin que nous puffions être aimés , & à vous nos douces compagnes , pour que vous euffiez à tout âge & en tout tems un sûr moyen de plaire. Au moins j'ai toujours vu qu'il n'y a point de fi vieille figure que ne puiſſe rajeunir fon expreffion touchante ; &

tel est même son admirable pouvoir qu'en embellissant la moins jolie, elle ajoute encore mille agrémens à la plus belle. Jugez donc combien en ce moment, Mme. de Lignolle me parut plus brillante de ses traits piquans & de son extrême jeunesse, & soyez moins étonné d'apprendre qu'une cause en soi digne d'éloges, ait produit par l'occurrence des effets condamnables.

Quelques minutes après son départ, M. de Lignolle revint à l'appartement de Madame. Heureusement j'avois mis les verroux. — Vous vous êtes enfermée, cria-t-il. — Oui, Monsieur, répondit-elle. — Pourquoi donc? — Parce que nous recommençons notre charade. — Est-ce une raison pour que je n'entre pas? — Si c'est une raison? Je le crois bien! Je vous ai déjà dit, Monsieur, que je ne voulois pas être dérangée, quand je compo-

fois. Revenez dans un quart-d'heure, la leçon sera peut-être finie.

Elle ne dura pas si long-tems la leçon ; mais après l'avoir prise & donnée, l'écolière & le disciple eurent une petite explication qu'il ne falloit pas que tout le monde entendit.

Eléonore, ma charmante amie, tout-à-l'heure je t'écoutois avec transport prêcher à ton mari, qui ne les connoît pas, des vertus que j'idolâtre. Tu m'es devenue plus chere, tu me parois plus jolie. — Hé-bien ! me répondit-elle, c'est ce que ma tante m'a toujours dit. Toujours elle m'a répété qu'un air de bonté paroît une figure mieux que tous les chapeaux de Mlle. Bertin. Elle avoit donc raison, puisque mon amant s'en apperçoit. Ho ! que je suis contente, s'écria-t-elle en faisant un saut de joie ! que je suis contente d'être bonne,

puisqu'en effet cela me rend plus aimable à tes yeux ! Tiens, Faublas, je le ferai chaque jour davantage ; tiens, mon ami, j'ai mes défauts comme tout le monde. Je suis vive, impérieuse, colere ; on me croiroit méchante, & dans le fond, il n'y a pas de meilleure femme que moi. Je vauz de l'or. Tous les jours tu me découvriras des qualités nouvelles, je te le dis. Tu verras, tu verras ! ...

Demain, je t'emmené à ma terre, en es-tu bien aise ? — J'en suis enchanté, ma petite amie. — Pourquoi petite ? Pas tant, ce me semble. Ne trouves-tu pas que je suis grandie depuis quatre mois ? — Au moins d'un pouce. — Ha ! je compte grandir encore. Je grandirai, fois-en sûr ! Cela te fera plaisir aussi, n'est-il pas vrai ? — Grand plaisir assurément. Pour revenir à la question que tu me faisois

tout-à-l'heure , je suis enchanté d'aller à la campagne avec toi ; mais si tu veux que je parte demain , il faut souffrir que j'aïlle aujourd'hui chez Adelaïde , & que j'y aille seul.

Ici recommença notre dispute , qui cette fois se termina tout à mon avantage. J'eus même le bonheur de faire comprendre à la Comtesse qu'il ne falloit pas qu'elle me donnât son carrosse. On fit avancer un honnête fiacre à qui j'indiquai d'abord le couvent d'Adelaïde ; mais à quelques pas de l'hôtel , je priai mon phaéton de me conduire incognito chez Justine.

La paresseuse étoit encore au lit , où M. de Valbrun causoit avec elle. Tous deux pourtant , dès qu'on eut annoncé Mlle. de Brumont , lui crièrent d'entrer. Je fus reçu comme un ami commun. Je ne fais pas si le Vicomte tout-à-fait exempt de jalousie , trouvoit

à me voir chez sa maîtresse , autant de plaisir qu'il mit d'affectation à me l'affurer ; mais je fais bien que Madame de Montdesir faisoit des efforts malheureux , pour que M. de Valbrun ne vit pas qu'elle lui préféroit M. de Faublas. La pauvre enfant , encore un peu neuve dans son métier , remplissoit difficilement sa pénible tâche. J'avoue que ce ne fut point pour l'aider à sortir d'embarras , que je lui parlai de mes affaires. Elle parut fâchée de m'apprendre qu'elle n'avoit aucune nouvelle à me donner de la part de la Marquise , & elle se chargea volontiers de la faire avertir que je partoisois avec Madame de Lignolle , pour le château de * * *. Le Vicomte me promit , de son côté , qu'il ne diroit point à la Baronne en quel endroit il m'avoit rencontré.

Du Palais Royal, j'allai rue Croix-

des-Petits-Champs, au couvent de ma sœur. Paroître devant elle dans mon nouveau travestissement, c'eût été beaucoup affliger ma chere Adelaïde, & commettre une imprudence inutile. Je me contentai de griffonner dans ma voiture, & de faire remettre à la tourriere un petit billet, par lequel j'apprenois à Mlle. de Faublas que son frere alloit passer quelques jours à la campagne.

En effet, le lendemain, de bonne heure, nous partîmes Madame de Lignolle & moi. Le Comte, retenu pour quelques affaires, nous faisoit espérer qu'il lui seroit impossible d'aller nous rejoindre avant huit jours. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la folle joie que ressentit ma jeune maîtresse, lorsqu'elle se vit en route avec moi. Je ne vous dirai pas non plus jusqu'à quel point ce voyage m'amusoit; mais

vous savez. qu'on ne s'ennuie pas de courir la poste avec une femme qu'on aime. Il étoit près de cinq heures, lorsque nous arrivâmes à son château, distant de Paris de plus de vingt lieues. Nous n'avions pas diné, je sentoisi un vif desir de me mettre à table ; mais la Comtesse s'occupâ d'abord d'un autre soin qu'elle jugeoit plus essentiel. Nous commençâmes par aller visiter l'appartement qu'on lui avoit préparé ; elle fit dresser un second lit à côté du sien. Il étoit désormais décidé que Mlle. de Brumont coucheroit par-tout où coucheroit Madame de Lignolle. Cependant la nouvelle de notre arrivée s'étant répandue dans les villages, dont la Comtesse étoit Seigneur, il y eut le soir même grand concours au château. Madame de Lignolle ne reçut point la triste & cérémonieuse visite d'un campagnard gentillâtre, fier de

son antique inutilité, ni de quelques bourgeois enrichis, plus vains encore de leurs privilèges nouveaux; sa nombreuse cour se composa toute entière de ces hommes presque par-tout dédaignés & par-tout respectables, à qui la plupart de nos gens, prétendus *comme il faut*, ont persuadé que le premier des arts étoit un vil métier. Moins crédule & plus fortuné, chacun des honnêtes laboureurs que je voyois, paroïssoit avoir la conscience de ses talens en particulier, & en général le noble orgueil de son état. Tous montroient devant Madame de Lignolle une modeste assurance; tous étoient redevenus des hommes, depuis qu'une femme les avoit protégés; tous, en se félicitant du retour de la Comtesse, s'affligeoient de ne pas revoir la Marquise, & demandoient au Ciel qu'il lui plût de rendre à la niece les bien-

faits dont la tante les avoit comblés. Pressés autour de ma charmante maîtresse, les femmes l'accabloient de remerciemens & d'éloges, les filles la couvroient de fleurs, les enfans se disputoient sa robe pour la baiser. Digne de l'amour qu'elle inspiroit, Madame de Lignolle avoit retenu tous les noms; elle adressoit au vieux Thibaut un remerciement affectueux, à la bonne Nicole une obligeante question, un compliment flatteur à la jeune Adele, une douce caresse au petit Lucas. Elle s'enquéroit, avec intérêt, de la situation des affaires communes; en vérité, vous eussiez dit une tendre mere tout-à-l'heure revenue au sein de son heureuse famille.

Eléonore, lui dis-je, ma chere Eléonore, vous méritez d'être l'objet de l'allégresse générale, car vous paroissez la sentir vivement.— Très-vi-

vement, mon ami, je t'affure. Je suis touché jusqu'aux larmes. Jamais, cet hiver, la plus intéressante tragédie ne m'a si fort émue. Dis-moi donc pourquoi tant de gens opulens, qui dans leurs terres ne font de bien à personne, courent à Paris s'attendrir au théâtre sur des maux factices? — Ils ne s'y attendrissent pas, mon amie; dans nos salles, ce n'est que le *tiers-état* qui pleure. Les gens prétendus *comme il faut* ne savent pas même quand l'acteur est là; ils vont à la comédie pour se lorgner dans les loges, & se saluer dans les corridors. Vous concevez qu'ils ne s'amuse pas; mais ils s'étourdissent pendant quelques heures, sur l'ennui qui les dévore. — Tu as raison, j'ai cru moi-même m'en appercevoir quelquefois; aussi j'ai pris mon parti. Je passerai la plus grande partie de l'année dans mes terres, &

je veux employer en bonnes œuvres l'argent que me coûteroit une loge à chacun des trois spectacles. — Ah ! mon amie, que les journées alors te paroîtront courtes ; ah ! si tu vas toujours au-devant des malheureux, tu n'auras pas un moment à perdre. Du côté des plaisirs, tu y gagneras beaucoup encore, je crois ; les scènes intéressantes viendront te chercher. Et comment ne ferois-tu pas continuellement amusée & attendrie, quand tu auras sans cesse des pleurs à essuyer, ou des transports de joie à contenir ? ... — Eh bien ! s'écria-t-elle, me voilà décidée, je resterai dans mes terres, pourvu que tu ne me quittes pas, Faublas, pourvu que tu me sois fidele — Comment ne le ferois-je pas, ma charmante amie ? Où trouverois-je, avec plus de vertus, tant

Je ne pus en dire davantage. O ma
Sophie !

Sophie ! un souvenir m'empêcha d'achever.

Tu m'aimeras donc toujours, reprit tout bas Mme. de Lignolle ? — Toujours. — Tu ne t'occuperas jamais que de moi. — Que de toi ?... Mais voyez donc, Madame la Comtesse, comme ces payannes sont jolies ; — & comme ces jeunes gens ont bonne mine, me répondit-elle. Vraiment je suis tentée de croire qu'il se fait ici beaucoup d'enfans, & de beaux enfans, parce que les peres sont contens de leur fort. — N'en doutez pas, mon amie. Le commerce, si fatal à l'espece humaine, par les dangereux travaux qu'il occasionne, par les voyages de long cours qu'il commande, par les guerres fréquentes qu'il nécessite, le commerce enleve tous les jours des bras à l'agriculture. Un fléau destructeur qu'il amene avec lui, le luxe vient encore dans nos

campagnes décimer les plus beaux hommes, qu'il précipite à jamais dans le vaste abyme des capitales où s'engloutissent les générations. Que reste-t-il pour cultiver nos champs déserts? Quelques tristes esclaves condamnés à l'oppression des heureux de la terre, qui, par la plus inique des répartitions, ayant gardé pour eux l'oïveté avec la considération, les exemptions avec les richesses, laissent à leurs vassaux la misère & le mépris, le travail & les impôts. Si la misère avilit l'ame, les chagrins altèrent le corps. Les chagrins rongeurs gravent sur les visages où ils s'attachent d'ineffaçables marques, plus hideuses que les rides de la vieillesse, & que les difformités de la laideur; des marques de réprobation, qu'un pere malheureux transmet à sa postérité, comme lui vouée à toutes les ignominies. C'est ainsi que l'individu s'abâtardit en

même-tems que l'espece diminue. Partout où vous verrez le payfan peu nombreux & bien laid , prononcez hardiment qu'il est bien misérable.

Tandis que je m'attendrissois avec la Comtesse , dans cet entretien qui m'inspiroit pour elle beaucoup d'estime & beaucoup de respect , plus de cent couverts avoient été mis sur une immense table circulairement dressée dans un fallon de verdure aussi-tôt illuminé. Les violons aussi venoient d'arriver : une impatience jeunesse autour de nous rangée attendoit le signal. Mine de Lignolle prit la main d'un joli garçon , je fis de même , & le bal commença.

L'heure du souper vint trop tôt pour les danseuses & pour leurs amans ; mais au grand contentement des mamans & des peres qui sont toujours , en pareil cas , plus pressés de se mettre

à table que les enfans. Mme. de Lignolle voulut que je l'aidasse à faire les honneurs du festin ; nous nous retirâmes , lorsqu'après que tous les convives ayant porté plusieurs santé à leur hôtesse & à sa tante chérie , les vieillards entonnerent des chansons à Bacchus , & les jeunes gens des hymnes à l'amour.

Je vous dirai confidemment, qu'un peu fatigué de l'exercice des nuits précédentes , je ne goûtai , durant tout le cours de celle - ci , d'autre plaisir que celui de dormir tranquille auprès d'Eléonore étonnée ; M. de Lignolle à ma place n'eût fait ni plus ni moins : aussi , loin de m'en glorifier , je m'en accuse. Mais rassurez - vous pour la Comtesse & pour moi ; l'amour toujours juste avoit décidé que , dans la matinée du lendemain , ma jeune maîtresse obtiendrait un dédommagement.

Il n'étoit pas midi ; depuis plusieurs heures l'alerte Comtesse me faisoit courir dans son parc : un jardin anglois nous invitoit à goûter quelque repos à l'ombre de ses bocages tortueux. Un frais zéphir balançoit mollement le feuillage du cédre & du faule, de l'é-rable & du mélèze, du platane & de l'acacia. Sur leurs branches mariées & confondues, mille oiseaux chantoient le printems & ses plaisirs ; un ruisseau tout-à-l'heure rapide & maintenant ralenti dans son cours, careffoit de son onde argentée les fleurs qui bordoient ses rives. Au fond d'un bosquet sombre que formoient le lilas & le rosier, le chevrefeuille & l'aubépine ensemble entrelacés, étoit une grotte mystérieuse, dernier asyle de l'amour.

Joyeux je m'avance, & quel est mon étonnement quand je lis à son entrée cette inscription : *grotte des charades.*

Grotte des charades ! m'écriai-je. Grotte des charades, répéta la Comtesse ; il ne faut pas demander, ajouta-t-elle en riant de toutes ses forces, si M. le Comte est venu s'exercer ici l'automne dernier ; puis d'un ton majestueux elle reprit : *grotte des charades !* Faublas, oseras-tu y entrer ? Et son œil plein de feu m'invitoit à réparer les torts de la nuit dernière. J'eus l'audace de pénétrer avec elle dans ce lieu de délices ; un lit de mousse sembloit y avoir été préparé des mains de Vénus ; il reçut deux amans..... Pendant quelques minutes nous n'entendîmes plus ni les oiseaux, ni le zéphir, ni l'onde..... L'heureuse grotte venoit de mériter son nom que peut-être nous allions lui confirmer encore, lorsque l'approche d'un profane nous força de suspendre nos transports.

C'étoit encore M. de Lignolle qui

nous surprenoit par sa brusque arrivée : ha ! ha ! dit-il , c'est que vous étiez en train de travailler ici ? — Oui , Monsieur , ne me l'avez-vous pas permis de travailler ? — Sans doute. — En ce cas , le lieu doit vous être égal. — Parfaitement égal... Mais , Madame , vous avez l'air embarrassée : est-ce que je serois venu mal-à-propos ? — Mal-à-propos... Non... Non , pas tout-à-fait... Nous nous occupions de vous. — Quoi ! en composant une charade ? — Nous n'en faisons jamais que vous n'y foyez pour quelque chose. — Comment cela ? — Le comment , je ne peux vous le dire. Au reste , foyez tranquille , il ne s'agit que d'une bagatelle... qui devroit vous concerner un peu , mais qui dans le fait ne vous concerne pas du tout. — Par ma foi , Madame , ceci est trop obscur , je n'y comprends plus rien. C'est ce qu'il

faut, Monsieur ; mais vous faurez peut-être cela quelque jour... Laissons les charades.... Monsieur, vous êtes arrivé bien vite ? Vous avez bien promptement terminé vos affaires ? — Madame, je ne les ai pas faites. Je compte m'en aller après demain. Je suis venu parce que j'étois pressé.... de vous voir d'abord.... & puis de revoir cette terre qui depuis nombre d'années est assez mal gouvernée. — Assez mal ! jamais vous ne la gouvernerez mieux. — Je ne prétends pas qu'elle le soit autrement. — Il y aura pourtant quelques petites réformes à faire. — Aucune, je vous déclare d'avance que je ne le souffrirai pas.... Monsieur, ajouta-t-elle en sortant de la grotte, vous avez peut-être une charade à composer ? Nous vous laissons. — Madame, mais que je ne vous chasse pas. Et la vôtre ?

La nôtre est faite ; nous allions peut-être en commencer une seconde ; mais vous arrivez comme un jaloux. — Madame , je vous en prie , c'est à moi de me retirer si la place vous fait plaisir. — Non , non , restez , répondit-elle en riant , ce fera pour un autre moment. Nous n'y perdrons rien , soyez tranquille.

L'après-dînée Mme. de Lignolle me proposa de venir voir ses vassaux , nous entrâmes dans le premier village , chez un fermier de la Comtesse , elle lui dit : Bastien , tu n'es pas venu souper avec moi , je viens te demander à goûter. Pourquoi ne t'ai-je pas vu hier avec tes camarades ? Est-ce que tu ne m'aimes plus ? L'honnête homme baissa les yeux d'un air embarrassé. Sa femme moins timide répondit : not'homme a dit comme ça qu'il ne vouloit pas se faire l'honneur de donner à not dame le

plaisir de l'aller voir , parce qu'il ne se soucioit pas un brin de lui fendre le cœur de sa peine ; & il assure qu'il est sûr qu'elle ne la fait pas. — C'est justement parce que je ne la fais pas qu'il faut vite me la dire. Voyons , Bastien , conte - moi là ta peine : nous sommes de vieux amis , mon enfant , viens t'asseoir là , & parle.

Le bon fermier se fit un peu presser & s'expliqua : j'ai renouvelé mon bail , votre intendant m'a augmenté. — Augmenté , de combien ? — De cent pistoles. — Bastien , dis la vérité : qu'est - ce que tu gagnes avec moi ? — Deux mille francs. — Tu n'as donc plus que cent pistoles de bénéfice ? — Pas d'avantage. — Et tu es père de cinq enfans , je crois ? — Depuis que nous n'avons vu Madame , dieu m'a fait la grace de m'en donner un de plus. — Belle grace pour un pauvre

diable qui ne gagneroit que mille francs. Elle se tourna vers moi , le pere , la mere , six enfans. Et pour nourrir , loger , habiller tout cela , cent malheureuses pistoles , je fais qu'à la rigueur ce n'est pas dans ce pays-ci la chose impossible ; mais ne jamais recevoir un ami , n'avoir jamais la poule au pot , s'interdire sans cesse la plus petite dépense qui ne soit pas exactement nécessaire ; & enfin , après des années de travail & de parcimonie , rien pour établir les garçons , rien pour doter les filles. Non , bonnes gens non , cela ne fera pas . . . Tiens , Brunmont , fais-moi le plaisir de dire à la Fleur qu'il aille tout-à-l'heure avvertir mon homme d'affaires que je l'attends ici.

Quand je rentrai , la Comtesse disoit : Sois tranquille , Bastien , prends courage , & va me chercher de la crème ;

car Mlle. de Brumont l'aime beaucoup & moi aussi.

Il en apporta deux pleins saladiers. Je crois que la Comtesse se fût donné une indigestion, si l'espièglerie n'eût chez elle combattu la friandise. Elle ne pouvoit se résoudre à avaler de suite trois cueillerées du doux liquide; il falloit qu'à chaque instant elle en barbouillât la figure de sa bonne amie, qui au reste le lui rendoit bien. Nous nous amusions de nos enfantillages, au point d'en rire comme deux écervelées, quand l'homme d'affaires arriva.

Aussi-tôt le visage de la Comtesse redevint sérieux. Je voudrois bien savoir, Monsieur, pourquoi, sans me consulter, vous avez augmenté le bail de cet honnête homme, en le renouvelant? — Madame, je connoissois les intentions de M. le Comte... — J'entends.

tends. Mais vous n'avez pas songé que ce moyen de lui faire votre cour étoit celui de me déplaire souverainement. Ecoutez, je ne prétends pas discuter cette affaire avec M. de Lignolle; vous avez fait la faute, c'est à vous de la réparer. Si demain avant midi vous ne m'apportez un nouveau bail qui remette les choses sur leur ancien pied, vous ne coucherez pas le soir au château. — Madame... — Point de réplique; allez.

Le mari, la femme & l'ainée des filles se jetterent aux genoux de la Comtesse, & baignerent ses mains de leurs pleurs: jugez de mon émotion, quand je vis Mme. de Lignolle verser aussi de délicieuses larmes sur les mains qui serroient les siennes. Emporté par le premier mouvement de mon enthousiasme, je me précipitai dans ses bras, je la pressai sur mon sein, je lui donnai

plusieurs baisers, je m'écriai : Adorable enfant, que tu vas me devenir chère ! Mes bons amis, dit-elle aux fermiers, c'en est trop, relevez-vous relevez-vous donc. Si la reconnoissance est une dette, Brumont vient de l'acquitter pour vous. Toutes les richesses de la terre ne sauroient payer le plaisir que je ressens.

Ils se leverent, nous partîmes : ce qui restoit encore de la crème, fut oublié.

Dût le passage trop rapide d'une scène très-intéressante à une scène très-gaie vous étonner beaucoup & même vous fâcher un petit moment, il faut que je vous raconte le comique incident de la nuit suivante ; car je n'y puis tenir.

La Comtesse n'ignoroit pas que M. de Lignolle venoit de prendre pour lui l'appartement voisin du nôtre ; mais

l'étourdie n'avoit pas remarqué qu'une simple cloison séparoit son lit, du lit où son mari ne dormoit pas encore. Or, devinez aux questions qu'il fit à sa femme ; devinez, dis-je, la cause du bruit qu'il avoit entendu : vous êtes incommodée, Madame. — Qui me parle ? — Moi. — Que me demandez-vous ? — Si vous êtes incommodée ? — Incommodée !... Point-du-tout. — Tout - à - l'heure je vous entendois vous plaindre. — Me plaindre, moi !... Je ne me plaignois, pas, Monsieur, je vous assure ; vous avez rêvé cela. — J'ai bien entendu ; mais vous-même, vous rêviez, peut-être.... Au reste, j'ai tort de m'alarmer, si vous aviez besoin de quelque chose, vos femmes ne sont pas loin. — Et Mlle. de Brumont est là, tout près de moi, Monsieur. — Oh ! Mlle. de Brumont s'entendrait elle à donner des soins à une femme

qui? ... — Mieux que toutes les femmes du monde... — Avez-vous eu occasion d'en essayer, Madame? — Plusieurs fois, Monsieur. — Déjà! — Oui, & je vous certifie que mes femmes & vous-même, Monsieur, vous aussi, vous m'eussiez laissée mourir, faute de pouvoir me donner les secours qu'elle a eu le talent de me prodiguer! — En ce cas, je puis dormir tranquille. — Oui, dormez, dormez. — Je vous souhaite une bonne nuit, Madame. — Grand merci. Elle ne commence pas trop mal. — Bonne nuit, Mademoiselle de Brumont. — Monsieur, j'y tâche.

Ceci du moins fut pour la vive Comtesse un avertissement de gémir plus bas, s'il lui arrivoit de gémir encore; & sur-tout de ne me pas donner d'autre nom que mon nom de fille, soit qu'il lui plût de recevoir quelques nouveaux secours, soit qu'elle crût

n'avoir plus que des remerciemens à me faire.

Le jour étoit grand, lorsque nous nous réveillâmes. Mme. de Lignolle me proposa de monter en voiture, & d'aller rejoindre son mari, dès le matin parti pour la chasse. J'acceptai. Nous partîmes. A-peu-près à une demi-lieue du château, nous mîmes pied à terre, parce que la Comtesse voulut gravir une colline avec moi. Déjà nous touchions à son sommet, & les gens de Mme. de Lignolle étoient assez loin derrière nous, quand nous fûmes surpris de voir un cavalier, qui d'abord venoit au galop arrêter son cheval, dès qu'il nous eût atteints, & nous examiner curieusement. Que veut cet homme, demanda la Comtesse? — J'apporte une lettre à Mlle. de Brumont. — Donne. — je dois la remettre à Mlle. de Brumont elle-même. — C'est

moi. — Il lui répondit : Non, ce n'est pas vous. C'est *lui*, ajouta-t-il en me montrant. — Comment ! *lui* ! — Oui, *lui*. Il me jeta le billet, & repartit aussi vite qu'il étoit venu.

Je décachetai, je lus. Qu'est-ce donc, Faublas, s'écria-t-elle ? Tu pâlis. — Rien, rien, mon amie. — Montre-moi ce billet. — Je ne puis. — Non ? Avant que j'eusse deviné son dessein, elle m'arracha le maudit papier & le mit dans sa poche.

Nous redescendîmes la colline, nous reprîmes le chemin du château ; & malgré mes vives instances, je ne pus obtenir que la lettre me fût rendue. Rentrée dans son appartement, la Comtesse s'y enferma avec moi ; puis s'étant à l'improviste jettée dans un cabinet de toilette (1) ; dont la porte

(1) Faites attention à ce cabinet de toilette.

se ferma sur elle , rien ne l'empêcha de lire l'épître fatale. C'étoit un cartel ainsi conçu :

« Tu fus long-tems Mlle. Duportail ,
» tu es maintenant Mlle. de Brumont ;
» j'ai toujours vu dans ta physionomie ,
» que tu ferois toute ta vie métier de
» tromper des maris , & de séduire des
» femmes. Il ne tiendrait qu'à moi d'inté-
» resser un second dans ma querelle , en
» divulguant ton secret ; mais tu croirois
» que j'ai peur. Si tu n'es pas en effet
» devenu femme , tu te rendras dans trois
» jours , le 10 du présent mois de Mars ,
» dans la forêt de Compiègne , au milieu
» du second chemin de traverse à gauche.
» J'y serai depuis cinq jusqu'à sept heu-
» res du soir , sans amis , sans domes-

nous y reviendrons quelque jour ; nous y
reviendrons plus d'une fois.

Note de l'Editeur.

*» tiques , & je ne n'aurai d'autre arme
» que mon épée ».*

*Signé le Marquis de B***.*

Il n'y avoit pas deux minutes que Mme. de Lignolle avoit disparu , quand elle revint se précipiter dans mes bras. Il y faut aller , mon ami , me dit-elle ; il y faut aller. Je ne suis pas femme à te rien conseiller contre l'honneur. Nous allons dîner & partir , n'est-il pas vrai ? — Oui , mon amie. — Le 10 ! C'est aujourd'hui le neuf , tu as près de quarante lieues à faire ; il n'y pas un moment à perdre. Dis ? — Oui , mon amie. — Eh bien ! nous arriverons cette nuit à Paris. Tu seras demain sur les cinq heures du soir à Compiègne , & avant la fin du jour , tu tueras le Marquis.... Hein ? — Oui , mon amie. — Mais ne t'avise pas de le manquer ; tue-le au moins , cela

est très-essentiel ; tue-le , il a notre secret... Tu conçois le danger ? Tu conçois ? — Oui , mon amie. — Cependant c'est une chose bien cruelle que d'ôter la vie à quelqu'un... ; que d'avoir la mort d'un homme à se reprocher !... Non , Faublas ; non , ne le tue pas ; blesse-le seulement , & tu lui feras donner sa parole d'honneur , qu'il ne dira rien... Entends-tu ? — Oui , mon amie. — Et tu reviendras tout de suite m'assurer que c'est une affaire finie... Je t'attendrai à Paris... Tu reviendras tout de suite , n'est-il pas vrai ? — Oui , mon amie. — Ou bien j'irai avec toi , cela n'est pas impossible. Qu'en penses-tu ? — Oui , mon amie. — Hé ! mais il dit toujours oui ! il me répond sans m'entendre.

Je l'entendois , mais je ne la comprenois pas. Effrayé des malheurs qui

me menaçoient , je songeois avec désespoir qu'un duel alloit une seconde fois me priver de ma patrie , m'enlever mes amis , à la Marquise , à ma sœur , à mon pere.... Hélas ! à ma Sophie.... & vous le dirai-je ? à cette petite Mme. de Lignolle que je trouvois chaque jour plus aimable & plus intéressante.

Faublas , continua-t-elle , dis-moi donc ce qui t'inquiète , est-ce parce qu'il faut me quitter pendant quelques jours que tu t'affliges ? Mon ami , comme toi , j'en suis désolée ; mais cette absence ne fera pas longue. Je te reverrai après demain matin , n'est-ce pas ? ... Parle donc ? — Oui , mon amie. — Ce oui , vous le prononcez encore du même ton , Monsieur ! Vous ne m'écoutez pas !... Faublas , tu n'écoutes pas ton Eléonore ? — Oui , mon amie. — Bon Dieu ! dans quel

accablement je le vois. Qui peut donc à ce point?... Hé! mais.... En effet!.. s'il arrivoit un malheur! si c'étoit au contraire M. de B*** qui le;... mais non, cela ne se peut pas. Mon amant est le plus adroit & le plus brave des hommes.... Faublas! tu le tueras, je te le dis, tu le tueras!... Réponds-moi donc? — Oui, mon amie. — Encore ce oui!... qui m'impatiente!.. qui me désespère... Monsieur! Monsieur! — Ha!... finissez, Eléonore, vous me faites mal! — Parlez-moi donc; parlez-moi... Dis, mon ami, dis ce qui t'inquiète! — Ce qui m'inquiète? Tu le demandes!.... Eléonore, un duel! — Il a raison! grands Dieux!.... quitter la France.... Mon ami, ne la quitte pas, viens chez moi, tu feras mieux chez moi que dans l'étranger.... Et si on alloit l'arrêter, l'emprisonner encore, nous séparer à ja-

mais ! Ha ! Faublas, je t'en prie, ne souffre pas qu'on t'arrête, ne te laisse pas conduire en prison ; n'attends pas ceux qui voudroient courir après toi. Reviens vite à Paris. Réfugie-toi chez ton ami Et s'ils osent te poursuivre jusques dans ma maison . . . S'ils l'osent ! laisse-moi faire , ils auront à faire à moi & à toi, mon ami : Faublas, je te défendrai ; tu me défendras, nous ferons deux.

Mme. de Lignolle me donna , dans son extrême agitation , mille autres conseils à-peu-près semblables , dont il étoit difficile que je profitasse. On vint enfin l'interrompre : je n'y suis pas , cria-t-elle. Madame , lui répondit-on , c'est M. le Curé. — Monsieur le Curé. Ne le renvoyez pas ; qu'il entre. Elle courut ouvrir la porte : digne homme , vous venez bien à propos , j'allois envoyer vous prier de passer ici. Je ne
vous

vous demande pas ce que vous avez fait des fonds qu'à son dernier voyage ma tante vous a laissés ; je n'ignore pas que votre sagesse égale votre intégrité. D'ailleurs j'ai vu , depuis deux jours seulement que je suis ici, j'ai vu l'aisance dans toutes les habitations, & la reconnoissance sur tous les visages : mon cœur est content... Ah ! pourtant, je ne vous dissimulerai pas que j'ai deux chagrins : vous savez que Mme. la Marquise n'a jamais souffert qu'il se trouvât dans son domaine un seul homme obligé d'aller en journée pour vivre. J'apprends que le pauvre Antoine est dans ce cas. On assure que c'est un brave garçon, qu'il n'a jamais mérité les malheurs qui viennent de le réduire à la triste condition de manouvrier ? — On dit vrai , Madame la Comtesse. — Hé bien , achetons - lui quelques arpens de terre. Que l'hon-

nête homme ait , comme tous mes vassaux, son petit champ à cultiver. Ce qui me fait encore de la peine , c'est qu'hier en me promenant j'ai remarqué dans la rue basse, que la quatrième chaumière à main droite, tomboit en ruine. Elle appartient, si j'ai bonne mémoire, à Duval le vigneron. — Vous n'oubliez rien. — Voyez! le bon vieillard n'a peut-être pas de quoi la faire rétablir. C'est l'antique domicile de ses peres : il y a vécu content, je veux qu'il y meure tranquille : nous dépenserons quelques louis pour cela. Quant à cette route de traverse qui conduit à la ville prochaine, & dont ma tante a fait paver le commencement, je n'ai pu l'aller voir ; mais je ne crois pas qu'elle soit fort avancée ? — Non, Madame. — Hélas ! tant pis. Ces pauvres enfans, obligés de voiturer leurs denrées au marché, quelque tems qu'il

fasse , perdent quelquefois des chevaux dans ce détestable chemin , & ont eux-mêmes de la boue jusqu'à mi-jambe. Cela ruine leurs bourses & leurs fantés.... douze cents francs suffiroient-ils pour achever cette route ? — Je le crois , Madame la Comtesse. — Alons , finissons-la cette année.

Elle prit une plume , elle écrivit un moment , puis elle revint au respectable ecclésiastique. Tenez , Monsieur le Curé , voilà un bon de quatre mille francs sur mon homme d'affaires. Vous voudrez bien d'abord prélever là-dessus les sommes dont nous venons d'arrêter l'emploi ; & le reste vous le distribuerez , suivant les circonstances , aux plus nécessiteux. Je ne m'excuse point de vous laisser tant d'embarras , je fais que mes enfans sont aussi les vôtres : croyez que j'aurois eu bien du plaisir à partager les soins que vous

prenez d'eux ; mais une affaire indispensable me rappelle à Paris. — Serait-ce une affaire malheureuse ? s'écria le digne homme. Vous avez les yeux rouges, votre figure est altérée.... O mon Dieu, soyez juste ! n'envoyez à cette généreuse femme que des prospérités. Le renversement de sa fortune replongeroit cent familles dans l'indigence. O mon Dieu, pour qui garderiez-vous les richesses, si vous les ôtiez à ceux qui en font le meilleur usage ! Et qui donc, sur la terre, pourroit prétendre au bonheur, si tant de vertus ne l'obtenoient pas !

Quelques heures après le départ du bon prêtre, M. de Lignolle revint de la chasse. Il commença la longue histoire de tous les beaux coups qu'il avoit faits, quand Madame lui annonça que nous allions tout-à-l'heure diner & partir. Le Comte reçut cette

nouvelle avec étonnement, mais avec plaisir : Il nous dit que quoiqu'il se fût proposé de ne retourner à Paris que le lendemain, il avanceroit très-volontiers son départ d'un jour, pour avoir le plaisir de revenir avec nous. La Comtesse, qui eût mieux aimé ne voyager qu'avec moi, fit quelques tentatives pour que son mari se montrât moins poli. Malheureusement il avoit déjà calculé que ce retour commun épargneroit quelques frais de route ; & Madame apparemment ne crut point que ce fût le cas de frapper un coup d'autorité.

Il est vrai qu'une occasion plus utile de dire : *je le veux*, ne tarda pas à se présenter. Nous sortions de table, lorsque l'homme d'affaire vint, devant sa maîtresse, prier le Comte de signer le nouveau bail de Bastien. Monsieur refusa d'abord, Madame aussi-tôt se

fâcha. La contestation fut courte, mais vive, & M. de Lignolle, en pouffant de profonds soupirs, signa.

Enfin nous nous mîmes en route. L'air profondément rêveur de Mme. de Lignolle me disoit assez qu'elle s'occupoit des malheurs qui menaçoient nos amours, & cependant je crois que j'étois encore plus inquiet, plus triste qu'elle. Ce combat, réprouvé par de justes loix, commandé par le tyrannique honneur, ce duel fatal où je courois me tourmentoit horriblement. Je ne fais quel pressentiment doux & cruel m'avertissoit aussi que je touchois au moment de ma vie le plus intéressant; que quelques minutes alloient amener pour moi la situation la plus embarrassante où puisse jamais se trouver un homme trop sensible, en même tems combattu par les événemens & par ses passions.

Nous avons fait deux lieues. De loin je découvrois la Ville de *Nemours*, & près de nous le clocher de *Fromonville*. Alors Mme. de Lignolle se sentit incommodée. L'indisposition dont elle se plaignoit me fit en même tems frémir d'inquiétude & de plaisir : c'étoit un grand mal de cœur. Quelle joie & quelle douleur pour moi ! mon *Eléonore* étoit mere !.... Elle l'étoit sans doute ! mais j'allois la quitter, j'allois me battre ! & dans trois jours peut-être je me voyois forcé d'abandonner tout - à-la-fois ! tout ! maîtresse, enfant, patrie ! Et mon pere ? Et ma *Sophie* ? ... *Sophie* que je n'adorois plus seule, mais que j'adorois toujours !

Ainsi mon esprit recueilloit mille pensées diverses, ainsi mon ame éprouvoit mille sentimens contraires : & ce

n'étoit qu'un foible prélude des terribles agitations que mon amante alloit partager avec moi.

Son mari le premier lui conseilla, & moi-même je la pressai de laisser un moment sa berline, & de prendre un peu d'exercice. Elle connoissoit le pays, & nous dit qu'en effet elle se sentoit la force & l'envie de gagner, en se promenant, le pont de *Moncour*, où elle ordonna à son cocher d'aller nous attendre. Elle ne voulut pas souffrir que ses femmes qui suivoient dans une calèche, missent pied à terre pour l'accompagner. Nous quittâmes la grande route, nous descendîmes à travers le village de *Fromonville*, jusqu'à l'écluse de ce nom. La Comtesse venoit de refuser le bras de M. de Lignolle, & s'appuyoit sur le mien. Nous marchions lentement sur la verte pelouze qui couvre en cet endroit les bords du

canal (1). Toujours indisposée , ma chere Eléonore penchoit de tems en tems sa tête , qui venoit reposer sur mon épaule , & de tems en tems laissoit échapper , avec un soupir tendre , une douce plainte. Son regard languissant , mais satisfait , sembloit , en m'annonçant qu'elle connoissoit la cause de son mal , & qu'elle la chérissoit , sembloit , dis-je , solliciter mon amour plutôt que ma pitié. Et moi , je l'avoue , moins effrayé pour le moment des dangers de son état , que ravi du bonheur d'être pere , je contemplois avec plus de plaisir que de crainte , l'altération de ce joli visage , devenu plus

(1) Le canal de Briare qui commence à la ville de ce nom , & traversant 22 lieues de pays , vient finir à St. Mametz. Le pont de Moncour est jetté sur le canal même à 6 milles de son embouchure. On voit le village de Fromonville , un quart de lieue plus loin.

joli par sa pâleur intéressante. Tous deux entièrement occupés l'un de l'autre, nous ne pouvions rien voir du charmant paysage que M. de Lignolle admiroit.

Tout-à-coup, un cri douloureux, un seul cri parti d'une maison bourgeoise que je n'avois pas même aperçue, frappe mon oreille, & vient jusqu'à mon cœur... Dieux!... quelle voix!... soudain je m'élançai. J'aperçois, à travers des barreaux qui me retiennent, j'aperçois à l'autre extrémité d'un grand jardin, sous une allée couverte, une jeune personne apparemment évanouie, que deux femmes emportent dans un pavillon assez éloigné, dont la porte aussitôt retombe sur elles. Je n'ai pu distinguer les traits de l'infortunée, mais j'ai vu ses longs cheveux bruns, qui tomboient jusqu'à terre! j'ai vu cette taille enchanteuse

qui ne peut appartenir qu'à elle ! ce cri de douleur sur-tout , j'ai cru le reconnoître. Oui , j'ai cru pour la seconde fois entendre ce gémissement du désespoir , ce lamentable accent qu'elle ne put retenir , lorsqu'au couvent du fauxbourg Saint - Germain , de barbares satellites m'empêcherent de mourir dans ses bras. Cramponné sur la grille bien fermée, que j'ébranle , que je voudrois renverser , je ne cesse de crier : Elle se trouve mal , elle se trouve mal ! & j'entends à peine Madame de Lignolle , qui me supplie de faire attention qu'elle se trouve mal aussi.

Une payfanne vient à passer , qui voyant mon inquiétude , me dit : C'est qu'elle est malade. — Qui ? — Ste demoiselle. — Son nom ? — Je vous l'dirions ben , manfelle ; mais je ne l'savons pas. — Ces femmes , qui font-

elles ? — Ha ! oui , devine. Jugez donc , mamfelle , qu'alles ne parlons pas comme nous autes , ces femmes. — Comment ? — Comment ? Dame , je ne l'favons pas , comment ? Pis que note Curé , qui favons le latin tout comme son livre de messe , n'y comprend'itou , ni pus , ni moins que ma poche : ça vous dégoïse un baragoin que l'diable j'n'y entendroit goutte. — Y a-t-il des hommes dans la maison ? — Par-ci , par-là , mamfelle. Quelquefois j'en voyons un qui a l'air du pere à tous. — Il est vieux ? — Pas vieux , si vous voulez. Mais , dame ? c'est mûr. — Parle - t - il françois ? — celui - là ? Ho ! c'est ben pis. Il ne parlons pas du tout. C'est , sous vote respect , un ours , mamfelle. Quand j'approchons de sa *taniere* , il avons l'air de vouloir nous avaler : & pis y a un domestique aussi , qui n'étions pas
jeune

jeune itou , & qui jargonnonns l'iroquois comme les autes. — Depuis quand tout ce monde-là demeure-t-il ici ? — Dame ! y a ben queuque part comme ça trois ou quatre....

Madame de Lignolle , hors d'elle-même , ne la laissa point achever : taisez-vous , bavarde , passez votre chemin ; ... & vous , Mademoiselle , comptez-vous rester là jusqu'au soir ? ... Jusqu'à ce que nous nous soyons perdus. Le Comte , qui très-heureusement ne comprend pas le véritable sens de ces paroles équivoques : *Jusqu'à ce que nous nous soyons perdus* , lui dit en vain , pour la rassurer , qu'il seroit impossible que nous nous perdissions , même pendant la nuit , par un chemin frayé. Il le lui dit en vain ; elle s'inquiète , elle se lamente , elle s'écrie : Mon ami , ne m'entendez-vous pas ? ... Cruel , pourriez - vous ainsi

m'abandonner ? Dans l'état où je suis, fera-ce la pitié des passans qu'il faudra que j'implore ?

Je regardai Madame de Lignolle, & je frémis. Ce n'étoit plus cette intéressante figure, où le vif plaisir combattoit la foible douleur ; chacun de ses traits sembloit renversé. La brûlante colere brilloit dans ses yeux ; la pâle terreur décoloroit son front ; ses genoux chancelans ne la portoient qu'à peine ; elle frémissoit de tous ses membres.

Ce qu'elle vient de me dire, & l'état où je la vois, rappellent enfin ma raison égarée. Je suis à l'instant frappé de la foule des dangers qui nous environnent dans ce lieu redoutable où je m'obstine à rester. Si mon oreille ne m'a pas trompé, si l'émotion de mon cœur ne m'abuse pas, c'est ma Sophie que tout-à-l'heure j'ai entendu

gémir, c'est elle que je viens de voir mourante. Sans doute elle n'a poussé ce cri du désespoir qu'en reconnoissant, sous des habits perfides, son infidèle époux. Puisque ma femme est dans cette maison, Duportail l'habite avec elle. L'amant déguisé de Madame de Lignolle n'échappera point au premier regard de celui qui vit si souvent les métamorphoses de l'amant de Madame de B***; & mon inflexible beau-pere, s'il m'apperçoit, dès demain va changer de retraite, & m'enlever encore mon épouse adorée... Adorée! quoique trahie. M. de Lignolle enfin, qui déjà me demande quel intérêt je prends à ces femmes, qui parle de s'informer quels sont ces étrangers, d'entrer dans cette maison; M. de Lignolle peut, au premier mot d'une explication facile autant que funeste, découvrir le dou-

ble mystère de mon sexe & de mon nom.

La foule de ces considérations terribles vient à la fois m'épouvanter ; & dans mon subit effroi , je fais , pour m'élançer loin de la grille , un aussi brusque mouvement que celui par lequel je me suis , il n'y a qu'un moment , précipité dessus.

Je presse dans mon bras gauche le bras droit de la Comtesse : de la main droite , je saisis la main gauche de son curieux mari ; & sans examiner si l'un veut me suivre , & si l'autre en a la force , je les entraîne tous deux d'une haleine à plus de deux cens pas de la périlleuse maison. Là je m'arrête. Incertain , je me retourne , & mon triste regard se rapporte aux lieux que je suis ... Hélas ! une forêt de peupliers , peut-être favorable , me cache les murs où je laisse au désespoir ce que j'ai

de plus cher au monde ! Mon cœur alors se ferre, je n'ai plus besoin de cacher mes larmes ; car je ne peux plus en verser.

Cependant la Comtesse, qui prétend qu'une marche rapide lui fait du bien, me presse de l'aider à reprendre sa course. Il me faut en même tems soutenir ma malheureuse amie, à chaque instant prête à tomber, diffimuler mon trouble extrême, & répondre, d'une manière satisfaisante, à M. de Lignolle qui se traîne sur nos pas, en me questionnant.

Nous arrivons à Moncour. La Comtesse excédée de fatigue se jette dans son carosse, & n'ouvre la bouche que pour recommander à son cocher de faire la plus grande diligence jusqu'à Fontainebleau, où nous devons prendre des chevaux de poste. M. de Lignolle essouffé, haletant, pour mieux

goûter le repos garde quelque tems le silence : Je puis enfin librement sonder les plaies de mon cœur , & me livrer à mes réflexions déchirantes.

Faublas , où t'emporte cette voiture rapide ? Cruel , où vas-tu si vite ? Qui laisses-tu derriere toi ?... Depuis quatre mois , séparée de celui qu'elle idolâtre , elle l'appelloit tous les jours en pleurant ; mais du moins les tourmens de l'absence pouvoient être adoucis par cette consolante idée , qu'un fidele époux en gémissoit comme elle. Maintenant beaucoup plus malheureuse , elle est obligée de se dire que l'ingrat la délaisse & la fuit. Ce matin , sans doute , elle chérissoit l'auteur de ses maux ; ce soir , elle doit le haïr.... O Sophie ! Sophie ! quand tu liras dans mon cœur , tu ne pourras que me plaindre , me pardonner & m'adorer encore.... Il est vrai que ta rivale est

auprès de moi ; mais vois la douleur que lui cause l'amour que je t'ai promis, l'amour que je te porte. Elle est auprès de moi ; mais, dans quel état, grands dieux ! Tout-à-l'heure elle fondoit en larmes ! tout-à-l'heure, de peur d'éclater en reproches, elle se faisoit cette horrible violence de ne pas m'adresser un mot, un seul mot de plainte... Ses paupieres enflammées se sont appesanties, un cruel affou-pissement l'accable, l'immobilité de la mort l'a frappée !... ma chere Eléonore, que je te plains !... que je t'aime !... Qu'ai-je dit ? Oh ! Sophie, rassurez-vous. Quand le moment sera venu, vous verrez si je balance entre ma femme & ma maîtresse... Eléonore, tu ne pourrois me faire un crime de te quitter pour elle. Plus belle que toi, ma Sophie n'est pas moins jolie. Elle a tes vertus, elle a mes ser-

mens.... Éléonore, ne crains pas cependant que ton cruel ami puisse t'abandonner tout-à-fait. Ton amant seroit-il assez dénaturé pour oublier qu'il t'a fait mere? Non, mon amie, non. Quelquefois je viendrai secrètement pleurer avec toi tes malheurs. Nous ne passerons plus des jours entiers sous le même toit; mais.... Quels projets! Oh! qui prendra pitié de ma situation?... Qui fixera mes irrésolutions, sans cesse renaissantes? Oh! qui empêchera que ma fatale sensibilité ne fasse le perpétuel malheur de deux objets presque également adorables?... Mais où m'égarai-je encore? Malheureux! il ne s'agit pas de me partager entr'elles. Je dois les perdre toutes deux. Je ne fais que passer à Paris. Jamais peut-être je ne reverrai Fromonville. L'honneur m'appelle à Compiègne, à Compiègne, où je cours

chercher.... non pas la mort.... Je verrois, sans terreur, le Comte & le Marquis contre moi réunis pour leur semblable querelle.... non pas la mort, mais l'exil en ce moment plus affreux qu'elle... Exécrable pouvoir de l'opinion! c'est pour immoler un ennemi justement irrité, que je quitte en même tems deux femmes chéries; c'est l'inflexible honneur qui me commande cet odieux sacrifice. La vue des supplices tout prêts n'auroit pu m'y déterminer! un barbare préjugé m'y force!

Mademoiselle, s'écria tout d'un coup M. de Lignolle, voyons si vous devinerez celle-ci. Je répondis tout bas; Que le ciel extermine la race entière des charades! & tout haut: Vous prenez mal votre tems, Monsieur, je suis d'une bêtise amère. Voilà les femmes, répliqua le Comte, je les reconnois. Elles font poltrones comme des

lievres. A la moindre égratignure, elles croient voir la mort. Tenez, la Comtesse est plus tourmentée de la peur de son mal, que de son mal même. Car ce n'est pas une maladie qu'elle a, ce n'est au fond qu'une indisposition; effet assez ordinaire de la campagne, du printems, & que fait-on? d'un exercice un peu forcé.... C'est qu'aussi, Mademoiselle, vous allez avec elle un train.... Ma foi! vous lui ferez mal, je vous en avertis.... Peut-être pourtant n'est-ce chez la Comtesse qu'un excès de fanté? Une apoplexie d'humeurs.... d'humeurs propices.... bénignes... de bonne humeur.... Enfin, cela devient clair. Vous voyez bien que l'état de ma femme n'est pas alarmant. Cependant elle s'afflige. Pourquoi? Parce que c'est son ame qui s'affecte; & son ame s'affecte, parce que les ames des femmes sont comme

ça. Or, qui dit femme, dit fille : & comme vous aimez la Comtesse, du moins je le crois, & sans vanité, je m'y connois, comme vous l'aimez, vous vous chagrinez de son chagrin, au point d'en devenir bête... à ce que vous dites; mais j'imagine bien qu'il ne faut pas prendre la chose au pied de la lettre. Toujours est-il vrai que vous ne pouvez pas deviner ma charade, parce que votre ame aussi s'affecte; & c'est ainsi que les plus grandes opérations de l'esprit dépendent des plus petites affections de l'ame. — Cela peut être, Monsieur; mais je vous supplie de me laisser à mes rêveries.

Plus d'une fois, je lui répétai la même priere, avant que nous fussions à Paris, où nous n'arrivâmes qu'à trois heures du matin. La Comtesse ayant à peine permis à son mari d'entrer dans son appartement, se hâta de renvoyer

aussi ses femmes, & restée seule avec moi, vint tomber dans mes bras. Faublas, ne mentez pas. N'est-ce pas elle que vous avez retrouvée ? — Oui, mon amie, c'est elle. — Que je suis malheureuse ! répondez : Se pourroit-il que vous eussiez le dessein de m'abandonner ? — T'abandonner, mon Eléonore. Hé ! le moyen de le pouvoir ! le moyen d'être aimé de toi sans t'adorer, sans brûler du desir de te revoir ! — N'est-il pas vrai ? Faublas. C'est précisément ce que je me dis, quand je pense à toi ; & j'y pense sans cesse.... Ainsi, mon bon ami, tu comptes revenir de Compiègne ici, sans t'arrêter nulle part, sans aller ailleurs. — Sans aller ailleurs ! & ma femme ? — Hé-bien ! votre femme ? — Ma femme qui depuis si long tems !... — Il veut l'aller rejoindre ! — Ma femme.... — Qu'elle est heureuse d'être

d'être sa femme ! d'avoir des droits légitimes , parce qu'elle a dit oui dans une Eglise ! Car voilà toute la différence. Comme elle, vous m'avez trompée , vous m'avez séduite ; j'en suis contente , & je vous idolâtre comme elle.... Et ce mal de cœur , croyez-vous que ce ne soit rien ? C'est un enfant , un enfant que vous m'avez fait, Monsieur.... Je ne m'en plains pas ! je ne dis pas que j'en suis fâchée ! au contraire.... ma grossesse va me compromettre , m'exposer , me perdre peut-être ; je le fais. Mais qu'ils m'enlevent mon rang & mes richesses ; j'y consens de tout mon cœur , pourvu qu'ils me laissent avec ma liberté mon amant.. . Oui , toute réflexion faite , je suis enchantée d'être mere : c'est un avantage que j'ai sur ta Sophie d'abord , & puis tu dois me mieux aimer , car je te chéris davantage. Cependant ,

ingrat que vous êtes ! vous osez penser à me quitter dans l'état où je suis ! — Mais, mon amie, songez donc que j'ignore moi-même ce que je vais devenir : ce soir, sans doute, il ne sera pas question de revenir à Paris ; mais de quitter la France — Vous essayez en vain de me donner le change : c'est à Fromonville que vous espérez trouver un asyle ! . . . Monsieur, je vous déclare que si vous y allez, vous m'y traînerez à votre suite. Je vous déclare que je pars avec vous pour Compiègne, que je vous suis par-tout, que je m'attache à vous pas comme votre ombre. Perfide ! vous n'aurez, je vous le jure, d'autre moyen de vous débarrasser de moi, que de m'immoler à côté de votre ennemi. — De grace, calmez-vous, écoutez . . . — Je n'écoute rien. Vous voulez m'abandonner, je vous con-

ferverai malgré vous ; oui , j'emploierai jusqu'à la violence. Nous allons ensemble à Compiègne , c'est une chose résolue ; & quant à Fromonville , si je ne puis vous empêcher d'y retourner , j'espère que vous ne pourrez pas non plus m'empêcher de vous y suivre. Au reste , vous n'y êtes pas encore ! un bon coup d'épée pourra bien ne pas vous permettre d'y courir si vite , à Fromonville !... grands dieux ! qu'ai-je dit ? Non , Faublas , non. Tiens , j'aime encore mieux que tu ne sois pas tué. Mon ami , défends-toi bien , nous verrons après , qui de Sophie ou de moi l'emportera ; défends-toi de toutes tes forces , ne te laisse pas blesser comme dans ton premier combat. Tue-le plutôt ; oh ! je t'en prie , tue-le... Mon ami , je ferai là , je t'aiderai de mes conseils , je t'encouragerai par mes cris , tu com-

battras sous mes yeux, devant moi, devant la mere de ton enfant, tu seras invincible.... Hein !... réponds-moi, parle-moi donc. — Que voulez-vous que je réponde, quand vous n'écoutez qu'un aveugle emportement, quand vous formez les projets les plus insensés?... Eléonore, ma chere Eléonore, est-il possible, dis-moi, que tu viennes à Compiègne te donner en spectacle?... — Cela est possible, car cela fera. — Mon amie, soyez donc raisonnable. Supposons que tu supportes les fatigues de ce second voyage, & que, par un bonheur inconcevable, personne ne reconnoisse Mme. de Lignolle courant la poste avec le chevalier de Faublas : puis-je, je te le demande à toi-même, puis-je souffrir que tu sois témoin d'une scene sanglante, quand ton état si critique exige tant de ménagemens? — Tant de mé-

nagemens ? sans doute ! c'est pour cela que je dois vous suivre à Compiègne , & que vous ne devez point aller à Fromonville. Que deviendrai-je, quand je vous aurai parti pour joindre votre adverfaire, . . . & peut-être mon ennemie ? A chaque instant du jour , tourmentée des plus affreuses inquiétudes , je verrai mon amant infidele ou mourant. Hé ! de quelque maniere qu'on me le ravisse ; si je le perds , que m'importe la vie ? Faublas , je t'en supplie , prends pitié de moi , de ton enfant , de toi-même ; crains mes fureurs , ne me livre pas à mon désespoir . . . Faublas , je t'en conjure , promets que demain tu ne verras pas Sophie ; promets que ce soir je verrai le Marquis avec toi.

Elle étoit à mes genoux qu'elle embrassoit , qu'elle inondoit de ses larmes. Le plus insensible des hommes

n'eût pu lui résister. Je promis tout ce qu'elle voulut.

Quoique nous dussions partir avec l'aurore, nous ne pûmes nous décider à rester debout jusqu'à son lever. Mme. de Lignolle avoit besoin de consolations autant que de repos. Nous nous couchâmes : je fis heureusement succéder aux pénibles agitations d'une journée très-longue, les agitations douces d'une trop courte nuit ; & la Comtesse, exténuée de tant de fatigues, finit par s'endormir profondément. C'étoit-là ce qu'attendoit son malheureux amant, à qui la tendre pitié venoit d'arracher un mensonge, & que l'impérieuse nécessité forçoit à la perfidie.

Enfin, le jour fatal va luire. A la foible clarté de son premier rayon, je souleve avec précaution le drap qui m'enveloppe ; par des mouvemens égaux

& mesurés, je me glisse jusqu'au bord du lit qui reste muet ; déjà mes pieds touchent le parquet , ou plutôt l'effleurent à peine ; la couverture doucement retombe , & sur cette couche où l'amour heureux soupiroit tout-à-l'heure & maintenant repose encore , l'amour abandonné va bientôt gémir.

Je me suis habillé lentement , parce qu'il a fallu m'habiller sans bruit. Cependant me voilà déjà prêt , je vais partir... Quel frisson mortel me fait !... J'entre dans la chambre à coucher de Mlle. de Brumont , dans cette chambre qui conduit au petit escalier ; j'y entre , & je sens mon cœur défaillir. Irrésolu , je m'arrête ; inquiet , je me retourne , & je m'éloigne , & je reviens , & je veux fuir , & je m'approche... Grands dieux ! me suis-je trompé ? N'a-t-elle pas dit quelques mots ? Ne m'a-t-elle pas nommé ?...

Écoutons ! ... Oui, cette fois, je l'ai bien entendue. C'est Faublas, c'est son ami que d'une voix étouffée douloureusement elle appelle... : Aimable & chère enfant ! ... pauvre petite ! ... un songe l'avertit de mon évasion, un songe affreux l'agite & n'est pas trompeur ! ... Attendri, désolé, je me penche sur elle ; ma bouche lui murmure un adieu ; mes lèvres ont presque pressé les siennes : j'ai laissé tomber une larme sur son sein découvert... Hélas ! & me voici sur l'escalier dérobé.

Mon malheureux sort voulut que je rencontraffe dans la cour M. de Lignolle, qui déjà montoit en carrosse. Ha ! ha ! si matin, me dit-il ? — Oui, Monsieur. ... je. ... fors. ... — Quoi ? Sans la Comtesse ? — Elle est fatiguée, elle dort, elle fait que j'ai affaire pour vingt-quatre heures. — Seule ?

à pied? — Je vais prendre un fiacre. — Non, Mademoiselle, je vous conduirai où vous avez affaire. — Mais, Monsieur, cela va vous déranger, vous êtes pressé. — Qu'importe? — Permettez-moi...? — Je ne le souffrirai pas.

Pendant que je conteste avec M. de Lignolle pour échapper à ses cruelles politesses, la Comtesse peut se réveiller & faire un éclat terrible : cette réflexion me détermine. Je me jette dans la maudite voiture, M. de Lignolle y monte, & me prie de dire à son cocher où je veux qu'on me mène. Ma première pensée fut pour le couvent de ma sœur ; mais tout bien examiné, je crus qu'il valoit mieux me faire conduire chez Mme. de Fonrose.

Nous arrivons à la porte de la Baronne, je descends de voiture ; &

comme j'allois entrer dans l'hôtel, M. de Belcour en fortoit incognito.

Il me reconnoît, il s'écrie : Enfin, vous voilà donc ? Il faut donc que ce soit le hafard.... Tremblant, je l'interromps : Mon pere, ce Monsieur que vous voyez dans son carrosse, j'ai l'honneur de vous le présenter : c'est le Comte de Lignolle, mari de cette jeune Dame chez qui... Le Comte qui nous a entendus descend à la hâte, se jette au col de mon pere, & le félicite d'avoir une fille pleine d'esprit, à qui l'on ne peut donner une charade qu'elle ne devine. Il ajoute : Nous vous la rendons pour vingt-quatre heures ; mais nous espérons que demain vous nous ferez le plaisir de nous la ramener vous-même. M. de Belcour s'en défend ; M. de Lignolle insiste. Il faut, dit-il, que Mlle. de Brumont revienne ; car ma femme est malade...

Le Baron , qui déjà s'impatiente , répond : J'en suis fâché , mais — Mais reprend l'autre , il ne faut pas que cela vous allarme. Ce n'est rien : une indisposition , un mal de cœur ; cela vient , je crois , de ce qu'elle a fait tous ces jours-ci trop d'exercice.. avec Mlle. votre fille , tenez , qui est forte , alerte , vigoureusement constituée La Comtesse n'a pas encore le tempérament si formé. Au reste , comme je vous dis , ce n'est rien. Pourtant cela deviendroit sérieux , si Mlle. de Brumont ne revenoit pas ; parce que ma femme , qui l'aime à la folie , en prendroit du chagrin : son ame s'affecteroit , Monsieur ; & quand l'ame d'une femme s'affecte , votre serviteur , il n'y a plus personne. — Monsieur , je vous répète que je ne puis rien promettre. — Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez

donné votre parole. — Mais , de grâce ! . . . — Ha ! je vous en supplie , M. de Brumont.

Le Baron , emporté par sa vivacité , s'écria : Eh ! Monsieur , laissez-moi en repos. Puis il me jeta un regard terrible , & me dit : n'est-il pas bien affreux que je sois fans cesse compromis ? Je frémis , je me précipitai dans ses bras : Oh ! mon pere , souvenez - vous de la porte-Maillot.

Ces mots lui rendirent assez de sang-froid , pour qu'aussi-tôt il s'empresât de faire beaucoup d'excuses & de remerciemens à M. de Lignolle. Cependant celui-ci demeuroid toujours fort étonné de la colere que le prétendu M. de Brumont venoit de laisser paroître. Pour dissiper tous ses soupçons à cet égard , je me crus obligé de lui faire tout bas , & d'un ton très-myf-térieux ,

térieux, cette infidieuse confiance : Madame de Fonrose vous a dit que certaines affaires de famille forçoient mon pere à vivre inconnu dans ce pays-ci ; & vous voulez qu'il vienne vous voir ! & vous vous avisez de l'appeller tout haut par son nom ? — Ha ! que je suis fâché de mon étourderie, dit aussitôt le Comte au Baron ; & moi, de ma vivacité, répondit celui-ci. — Vous vous moquez, reprit M. de Lignolle, c'est moi qui ai tort. . . . Mais aussi pourquoi refuser de rendre Mademoiselle votre fille à ma femme ? Allons, puisque vous ne pouvez pas la ramener vous-même, promettez du moins de nous la renvoyer. — Je promets, répliqua M. de Belcour, de faire en sorte que vous n'ayez pas à vous repentir des honnêtetés dont vous me comblez. — Voilà qui est dit. Je pars content. . . Mais vous n'avez pas

de voiture. Voulez-vous que je vous reconduise chez vous ? Ce fut moi qui pris la parole : Bien obligé ! il faut que je parle à la Baronne, j'espère que mon père voudra bien rentrer chez elle avec moi ; nous avons quelque chose de particulier à lui dire.

Il partit. Quand sa voiture fut un peu loin , nous nous jettâmes dans un fiacre qui , nous conduisant de l'extrémité du fauxbourg Saint - Germain à la place Vendôme , me laissa tout le tems de retomber dans mes rêveries. Uniquement occupé du désespoir où devoit être ma femme hier délaissée , où seroit bientôt ma maîtresse ce matin trahie , j'avois l'air d'écouter attentivement les sages représentations que M. de Belcour en ce moment perdoit. De vains sons frappaient mon oreille ; je ne fus tiré de ma léthargie

que par ces derniers mots de la longue reprimande : *Le malheur de Sophie , que vous oubliez.* — Non , je ne l'oublie pas , non... Quant à son malheur , il est grand sans doute ; mais il ne durera pas long-tems... Demain , oui , demain... Et vous , mon pere , dès aujourd'hui... Ha ! pardon. Je ne fais ce que je dis... Mon pere , vous descendez ici , vous allez voir Adelaïde ? — Oui , Monsieur. — Moi , je ne me présenterai point au parloir , dans le costume où je suis. Je vais rentrer à l'hôtel changer d'habits , & puis adieu , mon pere. O vous que j'aime autant qu'elle , adieu. — Comment , mon ami ! ne vas-tu pas venir me rejoindre ? — Vous rejoindre ?... Ha ! oui , vous rejoindre ! . . . Mon pere , embrassez - moi douc , pardonnez - moi tous les chagrins que je vous donne. — De tout mon cœur , mon ami ;

mais je t'en prie . . . — En vérité ! je desirerois devenir sage , mais je suis entraîné . . . Vous voulez bien embrasser ma sœur pour moi , n'est-il pas vrai ? — Tout-à-l'heure tu feras ta commission toi-même. — Oui , mon pere... à demain. — Que me dit-il ? Deviens-tu fou ? — Il est vrai que je parle sans réflexion . . . Adieu , je suis fâché de vous quitter , adieu ! . . . dans une heure vous aurez de mes nouvelles.

J'arrivai à l'hôtel , Jasmin faisoit sentinelle à la porte ; le faquin sourit de me voir Demoiselle , & me dit que Madame de Montdesir a déjà envoyé deux fois ce matin , pour s'informer si j'étois revenu de la campagne , & pour recommander qu'on me priât , dès que j'arriverois , de courir chez elle. — Bon ! cela s'arrange avec mes projets. Vite , Jasmin , un coup de peigne. —

En homme! Mademoiselle. — Oui.

Ce ne fut pas long.

Jasmin! une plume, de l'encre, du papier. Promptement!... Bien! pendant que j'écris, dépêche-toi d'ap-
prêter tout ce qu'il me faut pour
m'habiller de la tête aux pieds.—En
homme! Mademoiselle. — Eh! sans
doute. Ensuite tu prépareras mon che-
val de selle & le tien. — J'accompa-
gnerai Monsieur? — Oui. — Tant
mieux. Je m'en vais me divertir. Nous
allons sûrement faire quelque farce. —
Jasmin, tu me donneras mon épée.
— Ha! tant pis. Tant pis, si c'est
pour nous battre; car, nous tuerons
quelqu'un. Ce pauvre petit Marquis,
je crois toujours le voir... là... pan...
tomber par terre.... Aussi c'est bien
sa faute, car nous le ménagions; ça
faisoit trembler!... Puisque celui-là
n'est pas mort, il falloit qu'il eût

l'ame chevillée dans le ventre. — Jafmin , que diable ! Allez donc ! nous n'avons pas un moment à perdre.... & sur-tout ne t'avise pas de jaser. — J'aimerois mieux être pendu , Monsieur , que de vous trahir.

Cependant j'écrivois à mon pere. Je lui donnois sur la retraite de Sophie , tous les renseignemens nécessaires ; & ma lettre finissoit ainsi :

„ Partez , mon pere ; ha ! je vous
„ en supplie , partez à l'instant pour
„ Fromonville. Que Duportail ne vous
„ échappe pas encore une fois. Quels
„ que soient ses motifs , voyez mon
„ beau-pere , parlez-lui , fléchissez-le ;
„ qu'il nous rende son adorable fille ,
„ emmenez ma chere Adelaïde avec
„ vous ; de grace , emmenez-la. Les
„ deux bonnes amies feront si conten-
„ tes de se revoir ! que la présence
„ d'Adelaïde annonce à Sophie le sa-

” tour de Faublas ! que les tendres
” careffes de la fœur la préparent
” aux transports du frere, du frere
” qu’elle adore, & dont elle est ido-
” lâtrée. On ne fauroit trop ménager
” l’extrême fenfibilité de Sophie. Mon
” pere, daignez ne rien épargner pour
” qu’elle apprenne, fans danger, la
” nouvelle de notre réunion prochaine.
” Elle est maintenant au defefpoir ; fa
” joie la tueroit ! Mon pere, je re-
” mets en vos mains mes plus chers
” intérêts : je vous recommande ce
” qu’il y a de plus respectable, de
” plus beau, de meilleur dans le
” monde ; je vous recommande ma
” bien-aimée.

” Que ne puis-je auffi tout-à-l’heure
” voler à Fromonville ? Hélas ! je vais
” ailleurs. Ai-je befoin de vous dire
” qu’une affaire indifpenfable m’en
” fait la loi ? Cependant, ne vous

„ allarmez pas. Demain , avant midi ,
„ je serai près de mon pere & près
„ de ma femme ; je le jure , par elle
„ & par vous “.

Je m'habillai , je cachetai ma lettre ; un homme sûr fut chargé de la porter au couvent d'Adelaïde , & de la remettre à M. de Belcour. Jasmin reçut l'ordre d'aller m'attendre à la porte Saint-Martin , & je courus chez Mme. de Montdesir.

J'y trouvai , non pas Mme. de B*** , mais le Vicomte de Florville. Enfin , dit-il , le voilà : je m'excusai de l'avoir fait attendre , & je remerciai la Marquise de m'avoir envoyé chercher au moment même où je m'inquiétois de savoir comment je me procurerois le bonheur de l'entretenir seulement pendant quelques minutes. J'ajoutai que je rapportois de la campagne une grande nouvelle. — Quoi donc ? —

J'ai vu Sophie. — Elle pâlit ; elle s'écria : Il n'est pas possible.

En deux mots ; je lui appris quelle retraite Duportail s'étoit choisie , & comment un heureux hasard me l'avoit fait découvrir. La Marquise m'écoutoit d'un air interdit ; je la suppliai de vouloir bien envoyer tout-à-l'heure à Fromonville des gens chargés de veiller sur Duportail , & de le suivre partout : car je tremblois que mon beau-pere n'eût encore l'intention , & ne trouvât le moyen d'échapper à M. de Belcour. Comment , me demanda-t-elle d'une voix altérée , n'y allez-vous pas vous-même ? — Je ne le puis une affaire importante m'appelle ailleurs. — Elle reprit d'un air plus calme & d'un ton plus ferme : Quoi ! Mme. de Lignolle a-t-elle déjà tant d'empire ? — Ce n'est pas Mme. de Lignolle , qui m'arrache à Sophie. Un devoir indispen-

ble.... — Achevez.... Ne puis-je savoir ? — croyez , ma chere maman , que je ne me console pas d'avoir un secret pour vous. — Chevalier , c'est assez me dire qu'il y auroit de l'indiscrétion de ma part à pousser les questions plus loin. Je veux bien penser que je n'ai point à me plaindre de tant de réserve. Je vais donner les ordres les plus pressans , pour que Duportail soit gardé à vue dès ce soir , & ne puisse faire un pas dont je ne sois instruite sur-le-champ , moi ,.... ou la petite Montdesir en mon absence , ajouta-t-elle , avec un profond soupir. — En votre absence , maman ! vous quittez Paris ? — Tout-à-l'heure , mon ami. — Quel malheur pour moi ! que je suis fâché de vous perdre , dans ce moment surtout où vos conseils & vos secours m'eussent été si nécessaires. Où donc allez-vous ? — A Versailles , d'abord.

— A Versailles , avec cet habit ! . . . Maman , c'est , ce me semble , le frac anglois du charmant Vicomte qui m'a donné son nom ; ce frac que vous embellissiez le jour que nous fûmes ensemble à Saint-Cloud ? — Cela se peut , dit-elle en affectant de n'en être pas sûre. Oui . . . je crois qu'oui. — Et de Versailles , vous partez pour ? . . — Chevalier , je me vois , à regret , forcée de répéter vos propres expressions : *Croyez que je ne me console pas d'être obligée d'avoir un secret pour vous.* — Mais encore , ce voyage doit-il être bien long ? — Bien long ? . . . Peut-être , mon ami , peut-être , dit-elle d'une voix tremblante , & c'est pour cela qu'avant de l'entreprendre , j'ai vivement souhaité de vous faire mes adieux. — Vos adieux ! Maman , ma chère maman , vous m'inquiétez , vous paroissez triste . . . de grace , confiez-moi . .

— Elle m'interrompt : Respectez mon secret ; je n'ai point tâché de surprendre le vôtre. Je ne veux pas même le deviner ; je ne le veux pas. Allez, Faublas, allez & revenez content, s'il est possible.... Je ne puis m'expliquer, je ne puis dire quel événement se prépare.... Quelles craintes m'agitent.... quels vœux j'ose former ! ... Mais, mon ami, mon aimable ami, qu'il seroit cruel de ne se plus voir ! — Grands dieux, vous gémissiez ! vous avez les larmes aux yeux ! — Adieu, Faublas. Trop cher enfant, adieu. Je ne vous quitte qu'avec douleur ; souvenez - vous - en , si quelque grand malheur arrive. N'oubliez pas que la Marquise de B***. vous perdit par une trahison , & devint elle-même la victime d'un lâche qui se disoit votre ami. N'oubliez pas surtout qu'elle ne cessa de vous conserver l'am.... l'amitié la plus tendre.

La

La plus tendre , répéta-t-elle , en me ferrant la main.

Elle me donna un baifer , & m'échappa.

Je demeurai confondu de ce que je venois d'entendre ; & dans le premier moment de ma furprife , je répétai quelques-unes des expreffions qui venoient d'échapper à Mme. de B***.

*Allez & revenez content.... Je ne puis dire quels vœux j'ose former.... Qu'il seroit cruel de ne se plus voir ! Il n'est plus douteux que Mme. de B***. fait que je vais me battre , & connoît mon ennemi.... Quels vœux j'ose former ! Ces vœux ; elle ne pourroit , fans crime , les exprimer clairement. Mais peut-être suis-je excufable , moi , de chercher à pénétrer le secret de fon cœur , sa pensée la plus cachée....*

*Qu'il seroit cruel de ne se plus voir ! Vous me reverrez , Mme. de B*** ,*

vous me reverrez ; n'en doutez pas. Je sortirai vainqueur d'un combat dont vous êtes le prix (1).

Imprudent Marquis, quelle audace est la vôtre d'appeller l'aublas au champ de l'honneur ! Quelle témérité d'attaquer des jours si bien défendus ! Les destinées de trois femmes charmantes tiennent à mes destinées.

Justine qui survint, avoit peut-être aussi l'intention de me donner, à sa manière, quelque *encouragement* ; mais il étoit déjà si tard, que je n'aurois pu l'entendre, quand même j'en aurois eu la fantaisie.

A la porte Saint-Martin, je trouvai mon domestique qui me suivit jusqu'au Bourget ; là, je lui ordonnai de ramener mon cheval à Paris, & je pris la poste.

(1) Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est le prix. *Corneille, le Cid.*

Avant cinq heures du soir, je me trouvai dans la forêt de Compiègne au lieu désigné. Je m'y promenois depuis quelques minutes, lorsque deux hommes tout-à-coup m'aborderent & me mirent le pistolet sur la gorge. Ils me demandèrent si j'étois gentilhomme. Je ne balançai point à répondre *oui*. En ce cas, me dirent-ils, veuillez, Monsieur, mettre ce masque sur votre visage, & demeurer témoin d'un combat que vont se livrer tout-à-l'heure ici deux personnes de grande qualité. Donnez votre parole de ne pas vous permettre un seul geste, un seul mot pendant l'action; & quel que soit l'événement, d'en garder un profond secret. — Je ne me vante pas, Monsieur, d'être un homme de grande qualité; mais il est vrai que je possède, avec quelques richesses, un ancien nom. J'ai moi-même rendez-vous ici pour me

battre. Peut-être vous trompez-vous, peut-être serai-je l'un des deux acteurs de la scène malheureuse, dont vous exigez que je reste spectateur tranquille. — Monsieur, nous saurons bientôt si cela doit être : en attendant, mettez ce masque, & donnez votre parole d'honneur.

On conçoit que je fis & que je promis tout ce qu'ils voulurent.

Près d'une heure s'étoit passé depuis que je me trouvois dans cette situation qui commençoit à me paroître inquiétante, quand je crus entendre quelque bruit vers l'extrémité de l'allée qui aboutissoit à la grande route. Un moment après, je vis entrer du même côté, dans le chemin de traverse où j'étois, une chaise de poste, environnée de plusieurs hommes armés & masqués. Il me parut que cette troupe, que je crus d'abord toute composée d'affas-

fins, venoit de s'affurer du laquais & du postillon, & forçoit le maître à mettre pied à terre. Tremblant qu'il ne fût massacré devant moi, je voulus, dans le premier mouvement d'un zèle téméraire, m'élancer à son secours : les deux hommes qui veilloient sur moi se contenterent de me retenir en me disant : voici le moment critique, songez à ce que vous avez promis.

Cependant l'inconnu, toujours entouré, s'avançoit vers nous d'un pas ferme & d'un air délibéré. Plus il approchoit, plus je croyois reconnoître les traits d'un jeune homme que je n'avois pas vu depuis long-tems. Lorsqu'il fut à très-peu de distance, l'un de mes gardiens alla droit à lui, le pria de s'arrêter & lui dit : un homme d'honneur se plaint que vous lui avez fait une mortelle injure, & prétend tout-à-l'heure en obtenir la réparation. S'il

tombe sous vos coups , il promet qu'aucun détail de ce combat ne fera jamais fu de personne ; s'il ne meurt pas de ses blessures , il s'engage à revenir dans le même lieu , aussi-tôt qu'il sera guéri , pour y soutenir encore sa querelle qui ne peut être complètement vidée que par la mort de l'un des deux champions. Prenez les mêmes engagements , Monsieur le Comte , & jurez , sur votre honneur , de les remplir. Quoi ! répondit le jeune homme , Milord Barrington se fâche de ce que j'ai quitté l'Angleterre , sans faire mes adieux à son auguste épouse ! Il faut convenir que ces maris font par-tout un singulier peuple ! Cet époux d'outre-mer sur-tout me paroît d'une bonne force : vouloit-il que je brûlasse d'une éternelle flamme pour sa languoureuse moitié ? D'ailleurs , s'il me gardoit rancune , que ne me l'a-t-il dit dans son pays ?

que ne s'est-il ensuite rendu à Bruxelles, où je me suis arrêté long-tems, parce qu'on m'a dit qu'il me cherchoit ? Pourquoi venir, après six semaines, avec cet épouvantable attirail, m'attaquer dans ma patrie, au moment où j'y rentre.... Ha ! ça mais, j'espère que ce n'est pas à coups de poings que nous nous battons ?

A sa voix, comme à sa figure, à la gaieté de ses discours, comme à son sourire moqueur, il ne me fut plus permis de méconnoître Rosambert. Alors seulement je commençai à soupçonner l'étrange vérité : O ! Mme de B***, ce fut pour vous que mon cœur tressaillit ! mais je me gardai bien de montrer par quelques gestes, ou d'exprimer par quelques mots ma surprise extrême & ma terreur profonde : j'étois lié par mes sermens.

Déjà pourtant on présente à Ro-

Rosambert un cheval qu'on l'invitoit à monter, & un pistolet qu'on le prioit de charger lui-même. Le Comte, aussitôt à cheval, tout en chargeant son arme, dit à ceux qui l'environnoient : Oui ! vous avez raison, voici le combat si cher à Messieurs d'Albion..... Au pistolet près, je dois de grands remerciemens au magnifique Lord ; il me rajeunit de plus de mille ans. En vérité, Messieurs de la Table ronde ! l'héroïque parade que le prud'homme nous fait jouer ici, ressemble tout-à-fait à une aventure du Roi Artus. Comme les Preux de son tems, vous arrêtez les passans sur les grands chemins, pour les forcer gracieusement à rompre des lances avec vous. En jettant les yeux sur moi, Rosambert continua : ce cavalier, si joliment tourné, qui fait bande à part, qui ne dit mot, qui ne se mêle en rien de vos forfanteries, est-ce un gentil

Damoiseau qu'il faut que je délivre ? ou quelque grande Princesse en homme travestie ? Je l'aimerois mieux , moi ! & le géant que je dois pourfendre , le fameux géant , où donc est-il ? L'étranger qui avoit jusqu'alors porté la parole , dit à Rosambert : Monsieur le Comte , jurez de remplir les conditions prescrites. — Foi de Gentilhomme ! Messieurs , s'écria-t-il.

L'un de mes gardiens donna le signal par un coup de feu. Nous vîmes aussitôt un cavalier accourir à toutes brides , de l'autre extrémité de l'allée. Rosambert l'attendit sans s'ébranler ; mais soit qu'il présুমât beaucoup de lui-même , soit qu'il ne conservât pas tout le sang-froid nécessaire en ces occasions , il fit feu de trop loin sur son ennemi qu'il manqua. L'autre , au contraire , montrant & plus d'adresse & plus d'intrépidité , tira presque aussi-

tôt , mais enfin tira le dernier. La balle siffla aux oreilles de Rosambert , emporta une boucle de ses cheveux & frappa son chapeau de manière qu'elle le fit sauter. Le Comte , en le reprenant , s'écria : ceci devient sérieux , c'est à ma cervelle qu'il en veut le beau masque !

Son adversaire , en effet , s'étoit comme moi couvert le visage d'un mince carton ; mais je ne pus m'empêcher de frémir en reconnoissant le frac anglois sous lequel , ce matin même , la Marquise avoit paru devant moi , chez Justine !

Le Vicomte de Florville , car je ne doutois plus que ce ne fût lui , venoit de retourner son cheval & regagnoit au galop le bout de l'allée , d'où tout-à-l'heure il étoit venu. Rosambert qui le suivoit des yeux , reprit : voilà bien le frac national de Milord ; mais de par

St. George, ce n'est pas là son épaisse encolure. Messieurs, ajouta-t-il d'un ton où perçoient le dépit & l'audace, je n'aurois point osé faire à la Nation Angloise cette injure de croire que ses braves fussent dans l'usage de se battre par mascarade & par procuration. Au reste, je vais tâcher, m'eût-on prudemment détaché le plus habile Arquebuzier des trois Royaumes, je vais tâcher de faire en sorte qu'un étranger, fût-il le diable, n'ait pas à se glorifier d'avoir remporté sur un François une victoire sans danger... O toi! qui ne manques jamais une hirondelle au vol, mon cher Faublas, où es-tu? que n'ai-je pour le châtement d'un traître & pour l'honneur de la France; que n'ai-je en ce moment ton coup-d'œil si prompt & ta main toujours sûre!

Le Comte ayant rechargé son arme, un nouveau signal fut donné. *Rolam-*

bert , cette fois ne demeura pas immobile ; il poussa vigoureusement son cheval , & les deux adverfaires s'étant rencontrés à-peu-près au milieu de la lice , se tirèrent à la diftance de cinq ou fix pas. Le Comte ne perça que le collet de l'habit de fon ennemi , qui plus heureux , lui fracaffa l'épaule droite & le jetta par terre.

Le vainqueur auffi-tôt fe démafquant, fit voir au vaincu ftupéfait le vilage de Madame de B* * *. Tiens , lâche , dit la Marquife , regarde , reconnois moi , meurs de honte. C'eft une femme qui t'immole ! Tu n'as eu du courage & de l'adrefle que pour l'infulter !

Rofambert parut un moment accablé de la douleur de fa bleffure & de l'ignominie de fa défaite ; un moment il fixa fur la Marquife des yeux égarés. Mais bientôt reprenant fon caractère , il lui adrefla , d'une voix éteinte , ces mots entrecoupés :

entrecoupés : Quoi ! belle Dame . . . c'est vous . . . que j'ai . . . le bonheur de revoir ! . . . Que les tems . . . sont . . . changés , cependant ! . . . notre dernière . . . entre . . . vue . . . m'amu . . . sa davantage . . . & vous . . . aussi friponne . . . quoique . . . vous en puissiez . . . dire. Ingrate ! est-ce ici , est-ce ainsi . . . que vous deviez mettre . . . hors de combat . . . un bon jeune homme , jadis venu . . . tout exprès de Paris à Lu . . . à Luxembourg . . . pour vous procurer . . . un . . . doux . . . passe-tems ! Rosambert , lui repliqua la Marquise , tu voudrais en vain dissimuler ta rage & tes douleurs. Le ciel est juste ; je puis m'applaudir d'une double vengeance : ton châtement qui déjà commence , n'est pas prêt à s'achever. Souviens-toi de nos conditions ; souviens-toi que mon ennemi doit garder mon secret partout & me ramener ici ma victime.

Le Comte soulevant sa tête avec

effort, la tourna de mon côté : ce jeune homme, dit-il, c'est sûrement le Chevalier ? Faublas !... Fau...blas ! J'ôtai mon masque, je fus à lui. Embrasons-nous d'abord, continua-t-il. Elle m'a... vaincu, mon ami... n'en foyez point étonné... ; ce n'est pas la première fois qu'elle... m'abat. Et vous, pendant que j'invoquois... bonnement votre nom, vous étiez-là, qui... faisiez des vœux... contre moi ;... mais je vous le pardonne.. Elle est si.. aimable ! venez... me voir... à Paris, si je n'y arrive pas... justement pour... m'y faire... enterrer.

La Marquise alors me prit à l'écart & me dit : Chevalier, pardonnez-moi le mystère que je vous ai fait du péril où j'allois m'exposer, & la ruse dont je me suis servie pour vous en rendre le témoin. Mon amant, hélas !... avait vu l'outrage ; mon ami devoit être

présent à la réparation. Faublas, je le fais bien, me gardoit encore tant d'attachement, qu'il se fût volontiers chargé d'épouser ma querelle; mais il ne m'eût peut-être point assez estimée pour me juger digne de la soutenir moi-même. Cependant, ajouta-t-elle avec une joie mêlée de fierté, je viens de prouver qu'il y a six mois je ne prenois point un engagement au-dessus de mes forces, lorsque réduite à l'affreuse nécessité de vivre seulement pour ma vengeance, je jurois de vous étonner en l'accomplissant. Maintenant, Faublas, tout ce qu'il y avoit d'équivoque ou d'obscur pour vous dans mes discours de ce matin, s'explique de soi-même : vous sentez de quelle crainte je ne pouvois me défendre, quand les larmes aux yeux je demandois à mon ami s'il ne seroit pas cruel de ne se voir plus. Vous concevez de quelle espece d'in-

quiétude j'ai dû sentir l'atteinte, quand l'amant de Sophie m'annonça qu'il venoit de la retrouver. Ha! croyez-moi, j'ai d'abord compris que Duportail avoit pu vous reconnoître sur la route de Montcour, & je serois vraiment défolée que ce voyage de Compiègne eût laissé le tems à votre beau-pere de vous enlever encore votre épouse. Faublas, si ce malheur étoit arrivé, n'ayez pas l'injustice d'en accuser votre amie. Dites - vous, pour ma justification, qu'au moment où je vous fis remettre sous le nom de M. de B***, ce prétendu cartel, rien ne pouvoit me donner à deviner qu'en revenant avec Mme. de Lignolle, vous retrouveriez Sophie. Dites-vous qu'il n'étoit plus, ce matin, nécessaire de vous renvoyer à Fromonville, puisqu'il ne vous eût jamais été possible, quelque diligence que vous eussiez faite, d'y arriver avant les

émiffaires fideles , qu'auffi-tôt j'y ai dépêchés avec l'ordre exprès de veiller fur les démarches de Duportail, s'il habitoit encore fa retraite, ou de le pourfuivre s'il l'avoit déjà quittée. Maintenant que rien ne vous retient plus, allez &.....

Mme. de B*** fut interrompue par des cris perçans qui sembloient partir de la chaise de poste de Rosambert, restée dans le chemin de traverse, du côté, mais à quelque distance de la grande route. Nous courûmes tous au bruit; il ne resta près du blessé que le Chirurgien qui bandoit sa plaie. En approchant, nous vîmes derriere la voiture du Comte un cabriolet, dans lequel se débattoit une femme, retenue par les mêmes hommes qui s'étoient assurés du laquais & du postillon de Rosambert. Grands Dieux ! s'écrioit-elle, des gens masqués ! C'en est donc fait !

Ils n'auroient pu le vaincre ; ils l'ont affaîné ! ... Ha ! dit-elle , en pouffant un cri de joie , le voilà ! le voilà ? Puis d'un ton douloureux : perfide , il est donc vrai que vous avez eu l'inhumanité de profiter de mon sommeil ?....

La Marquise me demanda tout bas , si ce n'étoit pas la petite Comtesse ? Je répondis : oui , & je m'élançai dans les bras de ma maîtresse.

Est-ce fini , me demanda-t-elle. J'ai entendu tirer plusieurs coups ? Quels sont ces gens qui m'ont arrêtée ? C'étoit à l'épée que vous deviez vous battre ! Je suis tremblante... , saisie d'effroi. Ton ennemi , où est-il ? es-tu vainqueur ? Il ne devoit amener personne ? pourquoi tout ce monde ? ces armes ? ces masques ?... Mon ami , que je suis contente de te voir !... que j'ai peur !... cruel ! que je vous en veux de m'avoir lâchement abandonnée !

Ainsi, Mme. de Lignolle annonçoit, par le désordre de ses questions, le désordre de ses idées ; il me fera plus difficile de peindre celui de sa personne : dans son regard, tout-à-l'heure attendri, maintenant terne & bientôt étincelant, vous eussiez vu tour-à-tour & presque en même-tems les douces erreurs de l'espérance, les mortelles rêveries de la crainte, l'ivresse de l'amour heureux, les fureurs de l'amour trahi. Vous eussiez vu sur son visage dont l'étonnante mobilité m'effrayoit, toutes les passions impétueuses se livrer de rapides combats. Chaque muscle sembloit tourmenté d'un mouvement convulsif, l'expression de chaque sentiment passoit comme un éclair.

Le croirois-tu, s'écria-t-elle, j'ai pu dormir quand tu n'étois plus là ! j'ai pu dormir jusqu'à midi ! mais de quel sommeil, grands Dieux ! quels horri-

bles songes le troubloient ! tu m'échappois à chaque instant ; & je ne voyois plus auprès de moi que des objets affreux : le Marquis , la Marquise , ta femme ! ... ta femme ! c'est moi qui suis ta femme ! n'est-il pas vrai , mon ami ? ... ne l'oubliez jamais , Monsieur ! & le Marquis , l'as-tu tué ? — Non , mon amie. — Allons , dit Mme. de B*** , que ce entretien sans doute inquiétoit , allons , Florville ! à cheval , à cheval ! vous n'avez pas de tems à perdre. — Qu'appellez-vous , du tems à perdre ? s'écria la Comtesse , en lançant un regard terrible au Vicomte de Florville , est-ce qu'il perd son tems , quand il est avec moi ! Quel est cet impertinent jeune-homme ? me demandat-elle. — Un parent de M. de B***. — Tiens , mon ami , tous ces gens-là me font peur. ... Oh ! que je souffre depuis hier ! Trembler sans cesse pour

moi : pour lui ! quel supplice ! Perpétuellement m'occuper de cette rivale qui veut me l'enlever ! de cet ennemi qui menace ses jours ! tu l'as blessé ? — Non , mon amie. — Vous ne l'avez pas blessé , Monsieur ? ... Regardez ; je le lui avois tant recommandé ! ... Mais , comment ? ... Il n'est donc pas encore arrivé , le Marquis ? — Florville ! reprit Mme. de B*** , les heures s'envoient , la nuit s'approche. — Eh ! de quoi se mêle donc cet étranger ? répliqua la Comtesse... Faublas , ne l'écoute pas , reste là... Que je souffre depuis hier ! que l'amour devient fatal , dès qu'il cesse d'être heureux ! que ses tourmens paroissent insupportables , quand ils ne sont pas partagés ! — Que dis-tu , mon Eléonore , mon cœur est navré de tes peines. — Oui ? Eh bien ! si cela est , me voilà consolée. Je suis contente , allons-nous-en. Je répétais avec elle : allons-nous-en.

Chevalier, s'écria la Marquise, oubliez-vous qu'un devoir pressant vous appelle? — Hélas! — Ce n'est point à Paris que vous êtes attendu.

Je me dégageai des bras de la Comtesse; & du brancard de son cabriolet je sautai sur le cheval que me présentait la Marquise. Il va se battre, dit Mme. de Lignolle. Je veux le suivre! Je veux être présente à ce combat! Le Vicomte, prompt à la rassurer, lui répondit : calmez-vous, il n'y a pas de danger pour lui; ce combat est fini. Fini! répéta-t-elle douloureusement, fini!... c'est donc à Fromonville?... l'ingrat m'abandonne encore! le barbare me sacrifie!

Elle voulut s'élaner après moi. Les gens du Vicomte la retinrent. Elle poussa des cris d'inquiétude & de fureur; elle tomba sans connoissance au fond de son cabriolet.

Ah ! qui n'eût plaint cette enfant trop sensible ? qui ne se fût ému de ses douleurs ? qui n'eût frémi de son danger ? La Marquise ne fit aucun effort pour m'empêcher de descendre de cheval & de remonter dans la voiture de la Comtesse : je fus même extrêmement touché de voir Mme. de B*** prodiguer ses soins à Mine. de Lignolle. D'une main elle soutenoit la tête de mon amante ; de l'autre, elle lui vidoit ses flacons sur le visage ; elle essuyoit avec un mouchoir la sueur froide qui couloit sur son front : pauvre enfant ! disoit-elle , regardez comme il se sont éteints, ces yeux qui brilloient tout-à-l'heure du plus vif éclat ! Quelle pâleur couvre ses joues que j'ai vu colorées d'un rose si tendre ! pauvre enfant ! — Mon Dieu ! vous m'alarmez, mon amie ! croyez-vous qu'il y ait du danger ? — Du danger ? ... peut-être. La Comtesse

est d'un caractère violent & paroît vous aimer déjà beaucoup.—Oh ! oui, beaucoup. D'ailleurs, elle a depuis hier des indispositions légères, mais fréquentes, des maux de cœur...— Elle feroit déjà enceinte ! ah ! tant mieux ! s'écria Mme. de B***, dans l'effusion d'une vive joie ; puis tout-à-coup elle réprima ce premier mouvement, & d'un ton de commisération, elle reprit : tant mieux... pour vous ;... non pour elle !... Pour elle, c'est un événement fâcheux qui l'expose de bien des manières...— Qui l'expose !... Et moi, que je suis à plaindre aussi ! Dans quel embarras je me trouve ! L'une est ici qui se meurt de la seule crainte que je ne la quitte ! L'autre est là-bas qui se désespère de ce que je l'ai quittée. Dites-moi donc comment je vais faire ? Apprenez-moi quel parti ?... — Tout-à-l'heure, interrompit-elle, je vous engageois à partir ;
j'avoue

j'avoue que maintenant à votre place, je me trouverois moi-même fort empêchée. Sans doute il faut consulter votre cœur, mais vous devez aussi prendre conseil des circonstances. — Consulter mon cœur ? je n'y trouve que des irrésolutions, des combats ! prendre conseil des circonstances ? ne sont-elles pas de l'une & de l'autre part, également inquiétantes, pressantes, impérieuses ? O mon amie ! je vous en conjure, prenez pitié de ma situation vraiment cruelle ; finissez mes perplexités, conseillez-moi. — Que pourrai-je vous dire ? s'il ne s'agit que des loix que le devoir vous impose ; elles ne sont point équivoques... Il est vrai pourtant qu'il paroît cruel d'abandonner la Comtesse dans l'état où la voilà... Elle est très-vive... Vous la croyez enceinte... & la pauvre petite vous aime... comme il faut vous aimer ; beaucoup trop !... Partir dans

ce moment-ci, c'est certainement la livrer à des agitations qui peuvent lui coûter la vie... Il semble plus probable que Sophie, d'un caractère beaucoup plus doux,.... Sophie, accoutumée depuis long-tems à l'absence, ... à l'abandon peut-être, ... supportera moins impatiemment... Cependant, ce n'est pas une chose que je veuille garantir. Il est tout-à-fait possible que votre épouse ne vous voyant pas revenir, & se croyant pour toujours délaissée, en soit au désespoir.

Au désespoir ! Oui, répéta d'une voix foible Mme. de Lignolle qui reprenoit enfin l'usage de ses sens ; au désespoir ! elle me reconnut, elle me dit : C'est vous, Faublas, vous ne m'avez pas quittée ? vous avez bien fait, restez-là ; je le veux, restez-là. Elle dit à la Marquise : Et toi, farouche étranger, laisse-nous. Cruel ! mes

maux te trouvent insensible ! tu n'as donc jamais eu besoin de la pitié de personne ? Toi ! tu n'as donc jamais aimé ? — Si vous saviez à qui vous faites ces reproches , répondit le Vicomte , en lui prenant la main ; si vous saviez que Mme. de Lignolle , quoique bien malheureuse , est moins à plaindre que l'infortunée qui lui parle. Et moi aussi , j'ai brûlé de cet amour qui vous consume ! Et moi aussi , j'ai connu ses passageres délices & ses inconsolables regrets. Comtesse , infortunée Comtesse , vous avez encore beaucoup à souffrir , si vous devez souffrir autant que moi !

Ici , mes yeux rencontrèrent ceux de la Marquise ; ils étoient humides les siens , & leur regard fit palpiter mon cœur !

Seroit-il vrai , continua-t-elle , avec plus de véhémence ; seroit-il vrai qu'une

divinité maligne préfidât aux humaines destinées, & prît un horrible plaisir à faire de ses dons précieux la plus inégale distribution? Seroit-il vrai que par le raffinement d'un calcul barbare, elle ne se montrât si prodigue envers un très-petit nombre d'êtres privilégiés, que pour tourmenter plus sûrement la foule immense des autres individus maltraités de son avarice? Quoi! jeune homme trop favorisé, les grâces qui attirent, l'esprit qui séduit, les talens qu'on envie, la beauté qu'on admire, la sensibilité qui plaît aux yeux & charme l'ame; toutes ces qualités, & mille autres dont l'assemblage n'a peut-être jamais brillé qu'en toi, quoi donc! un impitoyable Dieu ne te les auroit données que pour le désespoir de tes rivaux & le supplice de tes amantes? Et la constance, cette vertu qui seule manque à toutes tes vertus; la constance,

il ne te l'auroit refusée ce dieu jaloux, qu'afin qu'il n'y eût sur la terre, pour aucune femme, l'espoir d'une grande félicité fans un grand mélange de peines, & dans aucun homme un modele absolu de perfection. Quoi ! ceux de ton sexe, qui ne te connoissant pas encore, oseront te disputer le prix de la valeur ou de la tendresse, tous ceux que la nature aura le plus favorablement distingués, doivent-ils nécessairement paroître n'avoir encouru que sa disgrâce, quand le moment sera venu de te les comparer ? Quoi ! toutes les mortelles qui t'auront vu, feront-elles invinciblement contraintes au plus prompt amour ; hélas ! & forcées au plus long repentir ? O destinée !

La Comtesse avoit écouté la Marquise avec une attention mêlée d'étonnement. Qui que vous soyez, lui dit-elle, il

vous est bien connu. Vous parlez de lui, comme j'en pourrais parler moi-même. Me voilà un peu réconciliée avec vous ; mais permettez que nous nous quittions. Allons-nous-en , Faublas , allons-nous-en... Hé bien ! vous ne dites mot ! vous ne voulez pas ?

Toujours combattu de plusieurs craintes & de plusieurs desirs , je jettai sur la Marquise un regard qui lui annonçoit mes irrésolutions & le besoin que j'avois d'être déterminé par ses avis. Le Vicomte me comprit & s'expliqua : vraiment ! je ne balancerois plus. J'irois à Fromonville..... — A Fromonville ! interrompit la Comtesse. — Demain , reprit l'autre ; & ce soir , je rentrerois dans Paris avec Mme. de Lignolle. — Voilà ce qu'on appelle un bon conseil ! s'écria la Comtesse ; j'en approuve fort la dernière partie ; & toi , Faublas ? — Moi aussi , mon Eléonore.

Dans le transport de la joie, Mme. de Lignolle embrassa Mme. de B***, & je l'avoue, ce ne fut pas sans un vif plaisir, que pendant quelques minutes, je sentis unies & pressées dans mes heureuses mains, les mains de ces deux charmantes femmes.

Monfieur, reprit la Comteffe en s'adressant au Vicomte : nous allons vous dire adieu ; mais permettez auparavant une question que je vais vous faire , parce que je suis jalouse. Je le suis, je n'en fais pas mystere. Tout-à-l'heure, vous pleuriez presque : vous êtes malheureux en amour, & c'est la faute du Chevalier. Rendez-moi le service de m'apprendre près de qui le Chevalier vous a supplanté ? Monfieur, poursuivis Mme. de Lignolle, qui ne pouvoit deviner la véritable cause de l'embarras que la Marquise laissoit paroître, vous pardonneriez à son amie d'imaginer

qu'en effet il méritoit la préférence ; mais au moins, je crois, & je ne cherche pas à vous faire un compliment ; je crois que vous étiez fait pour qu'on balançât quelque tems entre vous & lui. . . . Monsieur, reprit-elle encore, je vous supplie d'achever la confidence que je ne vous demandois pas ; ne craignez rien pour votre secret, vous avez le mien. Madame, répondit le Vicomte, enfin déterminé sur la réponse qu'il devoit faire à l'embarrassante question ; dans un moment de trouble, on se plaint de mille choses. . . . — Ah ! je vous en prie, dites-moi quelle maîtresse Faublas vous a. . . . — Madame, je suis, comme Monsieur vous le disoit tout-à-l'heure, parent de M. de B***. J'adorois sa femme. . . . — Sa femme ! ne m'en parlez pas ; je la déteste ! — Vous êtes donc un ingrat, car elle vous aime. — Qui vous l'a dit ?

— Elle-même. — Elle me connoît ? — Elle a eu le plaisir de vous voir & de vous parler. — Où cela ? — Voilà ce que je ne puis vous dire. — Hé bien ! oui , elle a tort de m'aimer ; car je vous le répète , je la déteste. — Peut-on vous en demander la raison ? — La raison ?... c'est une femme dangereuse... — Ses ennemis l'affurent. — Intrigante... — Les courtifans le publient. . . — Pas assez jolie pour faire tant de bruit. — Les femmes le disent. — Galante d'ailleurs. — Elle ne manque ni d'attraits , ni d'esprit. Comment ne lui prêteroit-on pas quelques aventures ? — Quelques ! Elle en a eu mille ! — Désignet-on quelqu'un ? — Je le crois ! moi qui ne vais pas souvent dans le monde ; je lui en connois trois. — Voulez-vous nommer ? — Le Comte de Rosambert. — Il est bien fat ; & elle l'a toujours nié. — La bonne raison ! ... Faublas. —

Oh ! celui-là , je ne conteste pas ! Le troisieme ? — M. de ***. — M. de *** ! répéta la Marquise , que je vis dans le même moment , plusieurs fois rougir & pâlir. — Oui , M. de *** , le nouveau Ministre , à qui elle s'est donnée pour obtenir la liberté du Chevalier. . . . Ce que je vous dis-là vous fait de la peine ? — M. de *** , répéta la Marquise , avec moins de trouble & un étonnement plus marqué. — Cela vous fait de la peine. Je vois que vous êtes encore bien épris. — M. de *** ! voici une accusation bien nouvelle. — C'est que l'intrigue n'est pas ancienne. — Mais au moins , a-t-on quelques preuves ? — Comment voulez-vous qu'on en ait ? Ils n'ont pas appelé de témoins. — Cependant , Madame , vous osez affirmer cela ? — Monsieur , parce que tout le monde l'affure. — Tout le monde ? Chevalier , vous le saviez donc ? —

Vicomte... , on me l'a dit, mais je ne le crois pas. — Cela ne fait rien, me répliqua-t-il d'un air mécontent, vous deviez m'en avertir. — Oui, dit la Comtesse, c'est rendre service à un galant homme, que de l'éclairer sur la conduite d'une coquette qui le trompe. Monsieur, je vous plains sincèrement d'être tombé dans les filets de celle-là ; vous paroissez mériter de rencontrer mieux... Mais venons à ce qui me touche. Le Chevalier ne vous donne plus d'inquiétude ? — Pardonnez-moi, Madame. — Voyez-vous, Monsieur ! s'écria la Comtesse en me regardant... Il y va donc souvent chez la Marquise ? demanda-t-elle au Vicomte. — Quelquefois. — Voyez-vous, Monsieur, vous y allez quelquefois !... Il est donc amoureux d'elle encore ? — Encore un peu, je crois. — Voyez-vous, Monsieur, vous en êtes amoureux ! — Ce-

pendant, reprit la Marquise, il ne faut pas tout-à-fait s'en rapporter à moi. J'y suis intéressée; je vois peut-être mal. — Oh! vous voyez bien, Monsieur, vous voyez trop bien.... T'aublas, laissez-moi faire, je saurai vous empêcher d'aller chez cette coquette, & de l'aimer! ... Nous vous quittons, poursuivit-elle en s'adressant à Mme. de B***. Après la scène dont vous venez d'être témoin, je ne vous demande pas le secret & j'y compte; car tout en vous, Monsieur, prévient favorablement.... S'il y avoit une troisième place dans mon cabriolet, je me ferois un vrai plaisir de vous l'offrir.... Je vous avoue que je serai charmée de cultiver votre connoissance. Venez me voir à Paris. Le Chevalier m'obligera, s'il veut bien vous amener.... Ou faites mieux, venez seul; vous n'avez besoin d'être présenté par personne. Venez, & je vous promets,

li

si cela vous fait décidément trop de peine, je vous promets de ne jamais vous dire de mal de la Marquise, quoique ce soit une méchante femme.

Nous partîmes. Je donnai quelques louis au postillon qui nous conduisit à la Croix-Saint-Ouen, où la Comtesse l'avoit pris, & qui promit de ne rien dire de tout ce qu'il avoit vu. Mme. de Lignolle aussi crut devoir acheter la discrétion de son laquais *la Fleur*, qu'elle s'étoit vu forcée de faire le compagnon de son voyage, & par conséquent le confident de nos amours.

Ma jeune amie cependant m'accabloit de caresses que je lui rendois, de reproches que je ne méritois plus & de questions auxquelles il m'étoit impossible de répondre. Envain je lui représentois qu'il devoit lui suffire que son amant ne fût ni mort, ni blessé, ni forcé de la quitter en quittant son

pays : elle n'étoit pas contente du secret auquel m'obligeoit cette parole d'honneur que je ne devois pas donner , disoit - elle.

La conversation tomba naturellement sur le Vicomte de Florville. Il est fort aimable , ce jeune-homme , s'écria la Comtesse qui paroissoit observer curieusement l'impression que ses discours faisoient sur moi. — Fort aimable. — Il a des graces ! — beaucoup. — De la tournure ! — Vraiment ! — Une très-jolie figure. — Très-jolie. — Une voix douce comme toi. — Oui. — La sienne est un peu trop claire cependant ; il y manque quelque chose. — C'est un enfant. — Sans doute ; que peut-il avoir ? seize ans ? — Tout au plus. — N'importe , reprit-elle avec affectation , il est charmant ! — Charmant. — Il paroît plein d'esprit & de sensibilité. — Comme tu dis , mon amie.

Ainsi, je ne parlois que par monosyllabes, de peur de trop parler, & j'affectois beaucoup d'indifférence, afin d'éloigner toute espece de soupçon.

Voulez-vous bien me répondre autrement? s'écria Mme. de Lignolle. — Qu'y a-t-il donc? — Il y a que votre sang-froid me désespere! — Mon sang-froid.... — Oui, j'ai l'air d'avoir remarqué ce jeune homme; j'en dis beaucoup de bien! Tout cela ne vous émeut seulement pas! — Je ne vois pas ce qui pourroit me fâcher... — C'est de quoi je me plains. Vous ne témoignez point la moindre inquiétude! — C'est qu'en vérité, mon amie, je n'en puis prendre aucune, lui repliquai-je en riant. — Pourquoi cela, Monsieur? pourquoi n'auriez-vous pas un peu de jalousie? J'en ai bien, moi! — Eléonore, je te répète que le Vicomte ne peut m'alarmer. — Ne riez pas, Monsieur,

je n'aime pas qu'on rie quand je parle raison. Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi le Vicomte.... — Pourquoi!... Parce que c'est... un enfant. — Et vous? ne diroit-on pas que vous êtes vieux? — Et puis, ma sécurité se fonde sur l'estime que tu m'inspires. — L'estime! l'estime!... Pas tant d'estime, Monsieur, & plus d'amour. Je l'ai souvent entendu dire dans le tems que je n'y comprenois rien; & maintenant que je m'y connois, je sens que cela est trop vrai; on n'est bien amoureux que lorsque l'on est bien jaloux. Devenez jaloux, si vous voulez me plaire. — Soyez donc contente, Madame, je vous avoue que je n'étois pas tranquille pendant que vous examiniez le Vicomte avec une attention.... — Voilà, interrompit-elle en m'embrassant, voilà ce que j'appelle parler! Voilà ce qu'il falloit dire tout de suite... Cependant,

Faublas, ne t'alarme pas ! Va , je n'admire le Vicomte que pour t'admirer davantage ! je me disois : il est bien , ce jeune homme ! fort bien ! Mais mon amant est mieux ! beaucoup mieux ! Mon amant n'a pas une figure moins charmante ! & sa taille est plus belle ! On remarque dans son air , dans son maintien , dans toute sa personne , je ne fais quoi de plus imposant , de plus fier , qui étonne sans effrayer.... Cela ne m'effraye pas , moi ! cela me fait plaisir.... de l'esprit , de la sensibilité ! Pourroit-il en avoir autant que toi , le Vicomte ? autant que toi , qui toute la journée me fais rire , & de tems en tems me fais pleurer ! ... C'est alors que je suis bien contente , car tu ne te moques pas comme les autres hommes qui rient de nos larmes : au contraire , mon ami , tu me consoles en te chagrinant avec moi ; tu fais pleurer , toi , tu fais pleu-

rer! ... Va, sois parfaitement tranquille. Je te reconnois aussi supérieur à ce joli garçon que lui-même me paroît l'être à tous ceux que j'ai vus... Dis-moi, ton pere l'aime-t-il le Vicomte? — Beaucoup! — Eh bien: il devroit marier ta sœur avec ce jeune homme là. Cela feroit un charmant couple. — Voilà une idée qui paroît toute simple, & que pourtant je n'aurois pas eue! — Vraiment, je vois à cela quelque obstacle: le Vicomte est engoué de cette Marquise. C'est bien dommage.. Tiens, fais-tu pourquoi je l'ai engagé à venir chez moi? je vais te le dire; car le moyen de te rien cacher! Il est jaloux de toi, puisqu'il est amoureux de Mme. de B***. Il me dira si tu vas chez elle. — Fort bien trouvé! — Certainement! je ne suis point la dupe de votre fausse gaieté; ce n'est pas de bon cœur que vous riez. J'ai toujours eu le projet de

vous empêcher d'aller chez cette méchante femme , & le hasard vient de m'en offrir un moyen que je ne me consolerois pas d'avoir négligé.

Cependant nous avançons du côté de Paris , il est vrai , ma Sophie ! mais console-toi , c'étoit aussi du côté de Fromonville. Sophie ! j'allois encore chercher dans la maison de ta rivale , une de ces nuits que je trouvois si courtes ; mais pardonne ! Va , je songeois moins aux plaisirs de la nuit prochaine qu'aux délices du jour qui devoit lui succéder , de ce jour où dans les bras de ma femme je pourrois goûter enfin le suprême bonheur , depuis si longtemps désiré. Réjouis-toi , ma Sophie : il est vrai que dans ce moment même , je reçois un baiser de Mme. de Lignolle ; il est vrai que cette douce faveur est la récompense d'un soupir qu'Eléonore vient de surprendre ; mais , ô ! ma So-

phie ! réjouis-toi : ce soupir si tendre ,
il ne m'étoit pas échappé pour elle !

Nous quittâmes la poste au Bourget ,
à ce même village où j'avois renvoyé
Jasmin : les chevaux de la Comtesse y
étoient restés dans une Auberge ; nous
les reprîmes ; ils nous eurent bientôt
ramenés dans Paris. On conçoit que
Faublas , maintenant vêtu comme il lui
convenoit de l'être toujours , ne pou-
voit , sans avoir auparavant changé
d'habits , aller chez Mme. de Lignolle ,
représenter Mlle. de Brumont : ce fut
donc chez Mme. de Fonrose que nous
prîmes le parti de descendre.

Cruels enfans , dit la Baronne , d'où
venez-vous donc ? Nous mourons de
faim , répondit la Comtesse. Faites-nous
donner à souper.

Pendant que nous commencions à
dépécer la poularde qu'on venoit d'ap-
porter , Mme. de Fonrose disoit à Mme.

de Lignolle : je me suis rendue chez vous à l'heure du dîner. On m'a beaucoup inquiétée en m'apprenant que désespérée de la fuite de Mlle. de Brumont, vous veniez de fortir pour l'aller chercher. Il y avoit déjà quelques heures, poursuivit-elle, en s'adressant à moi, que M. de Belcourt, accompagné de Mlle. de Faublas, étoit venu me faire une courte visite. Tous deux partoient pour Fromonville, persuadés que vous étiez allé vous battre. Ils n'imaginoient pas qu'un intérêt moins cher que celui de l'honneur, pût vous empêcher de courir avec eux vous jeter aux pieds de votre épouse. Tous deux tremblent pour vous ; tous deux, je ne puis vous le dissimuler, seront en proie aux plus mortelles inquiétudes, si vous ne les avez pas rejoints avant le milieu du jour qui va bientôt paroître.

Déjà la Comtesse ne songeoit plus à

son repas , à peine commencé. Elle interrompit la Baronne pour lui déclarer qu'elle ne souffriroit pas que je la quittasse , & elle ajouta qu'il lui paroïssoit très-étonnant que Mme. de Fonrose , qui se prétendoit son amie , se permit de donner en sa présence même de tels conseils à son amant. La Baronne ne fut point embarrassée de se justifier : si vous adorez le fils , dit-elle , j'aime le pere ; M. de Belcourt ne me pardonneroit pas d'avoir contribué , dans une circonstance aussi grave , à tenir son fils éloigné de lui. D'ailleurs , ma chere enfant , qu'exigez-vous du Chevalier ? qu'il viole inutilement toutes les bienséances. Je suis loin de lui conseiller une infamie ; je ne lui dis pas de vous abandonner ; mais d'aller trouver Sophie , de la ramener , & de faire ensuite comme les gens du monde , comme les meilleurs maris , qui savent

concilier l'amour qu'ils ont pour leurs maîtresses & les bons procédés qu'ils doivent à leurs femmes. Se conduire autrement, ce feroit vous perdre. Je vous demande, par exemple, si le Chevalier peut continuer à demeurer chez sa maîtresse, lorsque sa femme n'est plus absente? s'il doit ainsi publiquement afficher le désespoir de l'une & les bontés de l'autre? En supposant que vous fussiez assez aveuglée par votre passion, pour attendre de lui cette extravagance, & qu'il fût assez foible pour ne vous la point refuser; je demande si tout le monde ne sauroit pas bientôt que Monsieur de Faublas s'est fait Demoiselle chez vous, parce qu'il s'ennuyoit d'être homme chez lui? Je ne parle pas de M. de Lignolle: espérons que le dieu protecteur des amans fera pour ce mari-là, ce qu'il fait communément pour les autres: espérons

que ce digne époux sera le dernier de Paris qui apprendra que vous l'en avez rendu la fable ; mais sa famille verra-t-elle tranquillement l'ineffaçable ridicule dont chaque jour le couvrira ?

Sa famille ! que m'importe sa famille ? répondit la Comtesse qui n'avoit opposé jusqu'alors aux prudens avis de la Baronne , que des cris , des pleurs , & mille exclamations déraisonnables. — Que vous importe ? répliqua Mine. de Fonrose. Eh ! mais , comptez-vous retenir le Chevalier , malgré les gémissemens de sa veuve qui ne manquera pas de le réclamer en criant au scandale ; malgré l'intarissable bavardage de votre sempiternelle tante qui viendra chaque matin vous radoter ses gothiques principes ; malgré le fameux Capitaine Lignolle , capable de laisser ses Flibustiers pour accourir en poste vous épouvanter de sa large moustache & de sa longue

épée ;

épée ; malgré le public auffi , le public jaloux , inconféquent , indiscret , qui va fans cefle ébruitant les folies qu'il devroit taire , & reffuscitant les fcandales qu'il faudroit enfevelir ; le public qui ne refpectant perfonne , & ne fe refpectant pas lui-même , ridiculife les maris qu'il plaint , protege les femmes qu'il blâme , & condamne févérement les fautes dont pourtant il amufe journallement & nourrit fa malignité ; enfin , malgré le Baron qui... — Malgré tout l'univers , Madame. — Quelle réponfe ! Avez-vous perdu l'efprit ? ou croyez-vous que j'exagere ? M. de Belcour , dont j'allois vous parler , vous ne le connoiffez pas ! Il eft homme , fi vous le poussez un peu , à venir reprendre fon fils jufques dans votre chambre-à-coucher ! — Et moi , fi l'on ne craint pas non plus de me porter aux dernières extrémités . . . — Que ferez-

vous ? — Je me tuerai. — La belle ressource ! Je vous plains... je vous plains, puisque vous ne sentez pas qu'il vaut mieux faire un moment le sacrifice d'un bien précieux, pour le retrouver ensuite & le posséder sans obstacle, que de s'exposer, en le gardant quelques jours de trop, à mourir du regret de sa perte.

Madame de Fonrose parloit encore & parloit vainement, quand nous entendîmes un carrosse entrer dans sa cour. Ce ne pouvoit être que celui de M. de Lignolle. J'eus le tems d'embrasser mon amie, de saisir un membre de la volaille & de me sauver dans le cabinet de toilette de la Baronne.

Un moment après, j'entendis le Comte souhaiter le bon soir à ces Dames. Etonné de ce que sa femme qui mangeoit rarement en ville, n'étoit pas de retour à trois heures du matin, il avoit deviné qu'elle soupoit chez la

Baronne , & qu'elle s'y trouvoit indisposée. Il lui demanda si elle avoit pu rejoindre Mlle. de Brumont dans la journée. Oui , Monsieur , répondit la Comtesse , & j'espere qu'elle reviendra chez moi... — Elle y reviendra certainement ! interrompit-il , parce que je l'ai fait promettre à M. son pere. En attendant , Comtesse , songez qu'il est tard , acceptez une place dans ma voiture , & venez... — Bien obligé , répliqua-t-elle séchement , je ne compte pas rentrer avant le jour.

J'aurois pu facilement écouter la fin de cette conversation qui me touchoit d'assez près... Sophie , des intérêts plus chers occupent déjà ma pensée. Un moment , la séduction toute-puissante de l'objet présent cesse d'agir immédiatement sur moi ; & ce moment décisif peut fixer en ta faveur la victoire trop long-tems incertaine. Ta rivale

n'est plus à mes côtés , pour me faire oublier tes tourmens par ses peines & ton amour par ses tendresses. Sa voix seulement frappe mon oreille & ne va pas jusqu'à mon cœur , plein de ton souvenir ! Sophie , je viens de te revoir évanouie , mourante ! J'ai contemplé tes charmes & me suis pénétré de ton désespoir ! J'ai frémi des maux que tu souffres ; l'idée du bonheur qui nous attend m'a fait tressaillir.

Quiconque me lit avec quelque attention , doit se souvenir qu'il y a peu de tēms une jolie femme-de-chambre m'a coëffé précisément dans ce cabinet où je me retrouve. Il doit se souvenir que pressé , ce jour-là , du desir de revoir la Comtesse & d'échapper au Baron , je me suis fait conduire , par un escalier secret , dans la cour de Mme. de Fonrose. Maintenant , au contraire , pour rejoindre mon pere & fuir ma

maîtresse, je cherche à tâtons le même chemin, dans cette partie de la maison dont je connois un peu les êtres. Me voilà sur l'escalier dérobé, puis dans la cour & bientôt dans la rue.

Plein d'une tendre sollicitude, M. de Belcourt avoit deviné ce que tout autre qu'un pere n'eût pu prévoir. Comme il n'étoit pas impossible, avoit-il dit en partant, que des raisons particulières me forçassent à repasser par la capitale, le Suisse devoit veiller toute la nuit pour m'attendre, & mon domestique me tenir une chaise de poste toute prête. On aimoit trop le Baron & son fils, pour oublier les ordres de l'un & les intérêts de l'autre. En arrivant à l'hôtel, je n'eus qu'à monter en voiture, & mon fidele Jasmin voulut absolument courir devant moi. Aussi je trouvois à chaque poste des chevaux tout préparés ; les postillons, grace à mes

prodigalités, ne se plaignirent pas d'avoir été réveillés trop tôt ; ils m'appelloient Monseigneur , & nous allions comme si nous eussions eu des ailes.

L'aurore vint , qui me promet le plus beau jour. Voilà cette route si péniblement parcourue , la surveillance , dans un sens contraire. Quel heureux changement trente-fix heures ont apporté dans ma situation. Je ne vais point , sous un ciel étranger , regretter ma patrie ; je n'emporte pas le remords d'avoir immolé tel ennemi qui me poursuivoit de sa juste vengeance. C'est à Fromonville que mon pere , tout-à-l'heure rassuré me pressera sur son sein ! C'est-là que tout-à-l'heure ma femme consolée... Nous n'arriverons jamais ! Va donc , postillon ! .. tout-à-l'heure , je la couvrirai de mes baisers , j'embrasserai ses genoux , je solliciterai le prix de ma tendresse extrême... Il est vrai

qu'Adelaïde fera là.... Ne pourrons-nous pas la renvoyer, Adelaïde? Quoi faudroit-il différer jusqu'à la nuit? ... Un siecle d'attente! ... Mais la nuit! la nuit! Jamais je n'en aurai passé de plus délicieuse! ... Que ces rosses me traînent lentement! postillon, va donc!.. & demain! demain, je serai sur cette route encore! Mais j'aurai Sophie près de moi! je ramènerai ma femme à Paris! je l'établirai dans la maison paternelle! dans la *chambre de l'hymen*, à côté de celle *du célibat*, qui sera déserte! à jamais déserte! Je ne sortirai plus de l'appartement de ma femme! j'y passerai mes journées, ma vie! je l'entendrai me faire & me répéter le long récit des maux qui l'ont accablée pendant l'absence! & moi, moi, je lui raconterai cent fois tout ce que j'ai souffert, tous les malheurs qui me sont arrivés.... Tous? non. Je ne lui dirai pas

comment la Marquise est à plaindre, & quelle tendre commifération je lui garde. Sophie, naturellement foupçonneufe, pourroit s'inquiéter ; & je veux non - feulement lui conferver la plus exacte fidélité, mais encore lui épargner les tourmens de la jaloufie.... Je ne lui parlerai pas non plus de la Comteffe.... la Comteffe ! elle est maintenant bien feule ! bien étonnée ! bien - trifte ! elle pleure, elle fe défefpere, elle m'accufe de barbarie!... Vraiment, je devois au moins lui dire quelques mots, la prévenir, la préparer.... Quel train cet homme me mene ! postillon, tu vas comme le vent ! un moment donc, un moment ! Où me conduis - tu fi vite ? — A Villeneuve-St.-George, mon beau Seigneur, répondit-il en retenant fes chevaux, route de Fontainebleau, route de Fromonville. — De Fromonville ! bon !... Eh bien ! quel démon t'arrête ?

— Dame! n'est-ce pas vous? — Regarde que de tems perdu! allons, des coups de fouet! & va plus vite. — Va plus doucement! va plus vite! Accordez-vous. Jusqu'à présent, je n'avois pas quitté le grand galop; je ne puis faire mieux. — Tu as raison, mon ami, tu as raison; mais je t'en prie, va plus vite.

La voiture mille fois maudite roule encore pendant sept mortelles heures. Enfin je vois le pont de Montcour, & sur la route de Fromonville, deux personnes chéries. Bientôt je reçois leurs embrassemens, & je partage leur joie. L'une me demande si je n'ai pas reçu de coups dangereux, l'autre, s'il faut encore sortir de France? Non, ma chere Adelaïde, je ne suis pas blessé! Non, mon pere, nous ne quitterons pas notre patrie..... mais courons, je vous prie.... que je vous dois de re-

mercimens ! vous avez pu la quitter pour aller au-devant de moi..... Venez, volons, présentez-lui son époux, foyez témoin..... Quoi ! mon pere, vous baissez les yeux d'un air consterné ! Quoi, ma sœur, vous pleurez !..... c'en est fait !..... Sophie !..... L'absence !..... L'abandon ! Elle n'a pu résister, elle n'est plus ! — Elle respire, s'écrie le Baron, mais..... elle vous aime, interrompt ma sœur, mais.... — je vous entends ! c'est donc pour la troisième fois que son tyran me la ravit.

Tous deux ne me répondent que par leur silence. Tous deux attentifs à prévenir l'effet d'un premier mouvement, empêchent que mon désespoir ne me coûte la vie. M. de Belcour se saisit de mes pistolets & de mon épée ; Adelaïde avance un bras tremblant pour soutenir son frere qu'elle voit pâlir & chanceler : ma chere amie, tu n'es pas

assez forte ! Faublas vient de tomber presque mourant sur ce même gazon que la surveillance il effleuroit à peine, quand pour suivre une maîtresse, abandonnée maintenant, il fuyoit d'un pas rapide sa femme, aujourd'hui vainement regrettée !

Adelaïde ! ah ! je t'en conjure, prends pitié de ton frere !... Mon pere ! laissez-moi. Laissez-moi mourir !... Elle m'est enlevée ! elle me croit coupable ! Sophie ne fait pas que j'abandonne pour elle. Sophie ne fait pas que je donnerois la moitié de ma vie pour qu'il me fût permis de lui consacrer l'autre moitié.... Elle m'est enlevée ! elle me croit coupable ! laissez-moi, laissez-moi mourir !

Adelaïde cependant me tenoit dans ses bras & me prodiguoit les plus tendres caresses : les larmes que je lui voyois répandre adoucissoient l'amertume de celles que je versois ; & mon

pere calmoit nos douleurs en les partageant : *Enfant trop cher & trop malheureux, disoit-il, les plus ardentes passions ne cesseront-elles point de tourmenter ta jeunesse orageuse ? & l'adversité qui depuis quelque tems s'est chargée du soin de te donner elle-même de cruelles leçons ; l'adversité ne veut-elle plus me laisser désormais que le devoir rigoureux de t'offrir des consolations, ou trop foibles, ou tout-à-fait impuissantes ? ô ! mon fils, je te plains ; mais tu me dois aussi quelque pitié.*

Mon pere, fait-on au moins ce qu'elle est devenue ? fait-on sur quelle route son ravisseur la traîne ?... Vous ne répondez rien !... Il est donc vrai que je l'ai tout-à-fait perdue ; qu'aucun espoir ne me reste... Maintenant, un long intervalle nous sépare ; avant-hier, je l'ai vue là-bas !... là-bas, ma sœur... Tiens, regarde, ma chere Adelaïde, regarde,

regarde , & tes sanglots vont redoubler.... d'ici tu peux la voir , cette grille que j'ébranlai d'une main trop foible , cette grille que j'aurois dû briser.... Ta bonne amie étoit-là ! elle étoit-là , ma bien-aimée ! ... Maintenant , un long intervalle nous sépare ! ... Sophie , Sophie , un dieu persécuteur préside à nos amours. On diroit qu'il te montre quelquefois ton époux , seulement pour te faire plus vivement sentir l'ennui de son absence , on diroit qu'il me permet quelquefois de t'appercevoir , seulement pour réveiller dans mon cœur le désespoir de ta perte : oui , le cruel , de tems en tems ne nous rapproche , qu'afin de se donner l'affreux plaisir de nous séparer aussi-tôt... Je suis à Luxembourg , mon amante m'y suit : peu d'heures après , elle retrouve un pere qui le lendemain l'arrache à son époux ! A travers mille périls , je pénètre jusqu'au

couvent qui la renferme : il ne m'est permis de l'admirer qu'un moment ! Enfin, le hasard me conduit près de sa prison nouvelle ; un cri douloureux m'avertit que ma femme est là, qu'elle me reconnoît ; moi-même je l'entrevois, je l'entrevois mourante, & cependant l'honneur... l'honneur ? du moins, je le croyois. Fatale Marquise, ce n'est pas la première fois que tu fais tous nos malheurs... L'honneur impérieux m'entraîne : & quand je reviens, j'ai tout perdu ! Le ravisseur de Sophie.... Est-il possible qu'un pere soit à ce point dénaturé ? Le barbare ! que reproche-t-il encore à son adorable & malheureuse fille ? De quelle faute m'accuse-t-il, que n'ait réparée mon hymen ? de quel crime que mes revers n'aient expié ? pourquoi veut-il que deux époux amans périssent confusés de leurs vains desirs ? pourquoi veut-il précipiter les

deux enfans dans le même tombeau ?
ô ! mon pere ! mon pere !

Cette fois, dit-il, Duportail ne s'est point éloigné de nous, sans m'instruire de ses motifs & de ses résolutions. Une lettre qu'il a laissée pour moi.... — Une lettre ! Voyons, voyons donc. — Mon ami, commençons par gagner le prochain village.

Nous entrâmes dans une Auberge de Montcour. Le Baron vouloit lire lui-même la lettre de mon beau-pere ; mais obligé de céder à mes instances, il me la confia.

» Puisque votre fils vient de décou-
» vrir encore ma retraite, puisqu'il
» s'obstine à poursuivre par-tout ses
» victimes, il faut, Monsieur le Ba-
» ron, que je vous instruisse enfin de
» tous les malheurs de ma fille ; il faut
» que je vous apprenne des horreurs. «

» Vous savez dans quel piège pres-

” qu’inévitable , Sophie fut attirée ;
” vous n’oublierez jamais en quels
” lieux & comment l’infortuné Lov-
” zinski retrouva sa Dorliska si désirée ,
” sa Dorliska , moins digne de blâme
” que de pitié , même au sein du crime.
” Baron , l’enlèvement de cette enfant
” malheureuse autant que respectable ,
” n’étoit pas le plus grand des forfaits
” de votre indigne fils. “ ...

Le plus grand des forfaits de votre indigne fils ! quelles expressions ! quel horrible mensonge ! vous-même , mon pere , vous-même frémissiez de cette injure ! Monsieur le Baron , je vous proteste qu’elle sera lavée dans le sang du calomniateur mais que dis-je ? il est votre ami , il est le pere de Sophie Rassure-toi , ma sœur ; mon pere , rassurez - vous , excusez le premier transport de la surprise & de la colere . Excusez — Donnez ,

me dit le Baron , donnez , que je finisse cette lecture. — Oh ! non. permettez. je vous en supplie !

..... » Le jour que je lui donnois son
» amante , à l'instant même où tout se
» préparoit pour leur union , j'entends
» dans la principale rue de Luxem-
» bourg , un étranger , demander le
» Chevalier de Faublas ; & malgré son
» travestissement nouveau , je reconnois
» celle qui la première forma votre fils
» dans l'art détestable de corrompre
» des femmes & de tromper des maris.
» Elle accouroit , comme ils en étoient
» sans doute convenus ensemble , re-
» joindre au lieu de son exil le meur-
» trier de son mari »

Grands Dieux ! mon pere , je vous jure qu'il n'en est rien ! j'ignorois que la Marquise dût me suivre à Luxembourg. J'ignorois. — J'aime à le penser , mon ami. Je ne puis vous

croire capable des noirceurs que Duportail a si promptement supposées. Mais il est pere , & pere malheureux : nous devons l'excuser , le plaindre , nous efforcer de le retrouver & de le fléchir. Continuez.

.... » A cette apparition fatale , je pres-
» sens tous les malheurs qui menacent
» ma Dorliska ; je ne vois qu'un moyen
» de l'arracher au pressant danger d'un
» opprobre & d'un abandon publics ;
» & cependant j'arrive au temple , ne
» sachant encore si je dois me hâter de
» prendre un parti qui me semble ex-
» trême. Une audacieuse rivale qui ne
» respecte rien , que rien n'étonne ,
» paroît presque en même tems que
» nous à l'autel de l'hyménée. La sa-
» crilege qu'elle est ! c'est à la face du
» Dieu qui reçoit les sermens des
» époux , qu'elle vient sommer celui-ci
» de violer tous les siens ! »

” Cependant , qu’espéroit - il , votre
” cruel fils , le digne élève d’une fem-
” me sans pudeur , le lâche suborneur
” d’une fille sans défense ? Qu’espéroit-
” il , quand il arrachoit l’une à la res-
” pectable retraite que ses vertus em-
” bellissoient , quand il obtenoit de
” l’autre l’éclatant sacrifice d’un monde
” corrompu dont elle étoit l’idole ? ce
” qu’il espéroit ! se donner en spectacle
” à toute l’Europe ; s’énivrer de la
” gloire de traîner enchaînées au même
” char , une fille séduite , une femme
” adulateur ; associer ses deux maîtres-
” ses à de semblables plaisirs , à une
” ignominie pareille ; promener de con-
” trées en contrées Mademoiselle de
” Pontis , partageant un amant ban-
” nal & le mépris public , avec la
” Marquise de B * * * ! “

Mademoiselle de Pontis partageant le
mépris public avec la Marquise de B * * * !

Ah ! mon pere , quelle imposture ! ah !
 ma sœur , quel blasphême !

..... » Tels étoient ses desseins que j'ai
 » prévenus , que j'ai renversés. Grace à
 » ma vigilance Dorliska fut sauvée , mais
 » les événemens ont d'ailleurs justifié
 » tous mes soupçons. Jamais on n'a su
 » bien précisément ce que la Marquise
 » étoit devenue , pendant les six semaines
 » que votre fils a passées dans les
 » environs de Luxembourg : sans doute
 » ils y vivoient ensemble «

Est-ce vrai cela , me dit Adelaïde. —
 Ma sœur , il est vrai que Mme. de B***
 venoit me voir de tems-en-tems , mais
 je ne favois pas que c'étoit elle qui me
 rendoit visite. — Comment ne le saviez-
 vous pas , mon frere ? — Mon amie...
 Voilà ce que je ne puis t'expliquer ;
 ce seroit trop long. — Je ne suis pas
 contente de cette réponse , repliqua-
 t-elle , je la trouve obscure ; ce qui me

fâche davantage, c'est que M. Duportail ait quelquefois raison, quand il vous fait de tels reproches. Cela prouve que vous avez réellement de grands torts avec ma bonne amie. Je vous impatiente, mon frere ? eh bien, voyons, finissez.

.... » Chacun la vit effrontément re-
» paroître à la Cour, quelques jours
» après le retour de son amant dans la
» Capitale ; & si toutes ses intrigues
» ne purent empêcher que le Chevalier
» ne fût mis en prison, personne du
» moins n'ignore que c'est en se prof-
» tituant, qu'elle vient de l'en faire
» sortir «

En se prostituant !... non, mon pere, non, je ne puis me le persuader. Il me feroit trop douloureux de le croire. — Insensé ! me répondit-il. Que m'importe, je vous prie, la douleur que vous en pourriez ressentir ? lisez, lisez donc.

..... » Quel usage a-t-il fait de sa
» liberté ? Sophie ne revenant pas ,
» il a fallu qu'un autre prit sa place.
» Le Chevalier de Faublas n'est pas
» homme à se contenter d'une seule
» conquête ; deux victimes à la fois ,
» deux victimes au moins lui sont né-
» cessaires. Ce que je ne comprends
» pas , c'est qu'après avoir tout récem-
» ment découvert ma retraite , il ait
» jugé convenable d'y venir montrer
» à Sophie la nouvelle rivale qu'il lui
» préfère.

Que je lui préfère ! tandis que c'est
pour Sophie que j'abandonne la Com-
tesse ! la Comtesse qui maintenant m'ap-
pelle & gémit ! la Comtesse ! ah !
mon pere , si vous saviez combien je
lui suis cher ! comme elle est sensible !
comme elle est aimable ! comme.... —
Le Baron m'interrompt : Monsieur ,
pensez-vous à ce que vous me dites ?

J'ai tort, mon pere, j'ai tort.... mais c'est qu'aussi je me trouve dans la position la plus embarrassante,.... pardon. Cent fois pardon.

..... » Cette inconcevable démar-
» che dont je ne devine point les mo-
» tifs, renferme apparemment quel-
» qu'autre mystere d'iniquité que l'a-
» venir découvrira. Quelle est cette
» jeune personne, près de laquelle j'ai
» reconnu votre fils sous des habits
» trompeurs ? une fille simple que son
» innocence ne pourra sauver, ou une
» femme sans expérience dont il va
» corrompre les vertus naissantes. Quel
» est cet homme d'un âge mûr qui
» les accompagnoit ? un époux mal-
» heureux qu'il couvrira de ridicule
» & d'opprobre, ou un pere confiant
» dont il trahira l'amitié. »

» Baron, vous êtes pere aussi; mais
» vous paroissez ne vouloir jamais vous

„ en souvenir. Je ne garderai point
 „ avec vous de vains ménagemens, je
 „ vous parlerai fans détour : votre in-
 „ dulgence est inexcusable. Mon ami,
 „ craignez d'être bientôt réduit à la
 „ pleurer en larmes de sang. Craignez
 „ que le ciel, enfin lassé, ne punisse
 „ en même tems les désordres du fils
 „ & l'excessive foiblesse du pere. Crai-
 „ gnez qu'un jour, dans sa colere,
 „ il n'envoie un vengeur à ma fille,
 „ & à la vôtre un séducteur.....“

Un vengeur à sa fille !... Duportail,
 je le verrai, ce vengeur que vous m'an-
 noncez ! Duportail, s'il tarde trop à
 venir, Faublas l'ira chercher ! — Cal-
 mez-vous, s'écria le Baron ; tout-à-
 l'heure vous promettiez.... — Quoi !
 Monsieur, non content de me menacer
 indirectement, il ose encore insulter ma
 sœur !... Un séducteur à ma chere Ade-
 laide ! — Voyez, mon ami, combien
 les

les passions peuvent nous rendre inconséquens & cruels : la seule idée qu'Adelaïde puisse être séduite , met son frere en fureur ! Il ne la pardonne point à celui dont la fille , pleine d'amour pour la vertu , fut entraînée cependant aux plus condamnables excès d'un amour criminel ! Faublas , pour un soupçon qu'il trouve injurieux , parle de s'armer contre son beau-pere ; & pourtant , à Luxembourg , Lovzinski ne songea point à venger , sur un étranger ravisseur , les égaremens de sa Dorliska ! — Permettez , mon pere.... que je sache enfin ses résolutions.

« Que mon exemple au moins vous
« soit un avertissement utile ; je con-
« tribuai moi-même aux égaremens du
« Chevalier , & quoique j'en eusse été
« le complice involontaire , je ne tar-
« dai pas à m'en voir puni. Tous les
« maux qui m'accablent me sont venus

„ de cet ingrat jeune homme & de sa
 „ fatale maîtresse dont je vis tranquil-
 „ lement les criminels amours. Bien-
 „ tôt engagé dans une injuste que-
 „ relle, j'eus la douleur d'enfreindre
 „ la plus sage loi d'un Royaume hos-
 „ pitalier qui m'avoit rendu des amis
 „ & presque une patrie : mes mains
 „ souillées du sang de l'innocent firent
 „ triompher la mauvaise cause (1) :
 „ moi même, enfin, j'escortai ma fille
 „ qu'on enlevoit, j'aidai son ravisseur
 „ à la déshonorer.

„ Ah ! combien elle est moins
 „ plaindre que moi, l'épouse adorée,
 „ dont il y a douze ans, je déplorais
 „ la fin tragique ! Tranquille elle re-
 „ pose dans les forêts de la Sula. Une
 „ mort prématurée l'a soustraite aux

(1) Rappelez-vous qu'à la Porte-Maillet,
 où je blessai le Marquis, Duperrail tua son
 adversaire.

» plus cruelles infortunes de sa fille
» & de son ami. «

» Graces cependant te soient ren-
» dues, Providence éternelle, dont il
» faut toujours bénir les décrets : graces
» te soient rendues, Divinité miséri-
» cordieuse, jusques dans tes rigueurs.
» Tu voulus que Lovzinski survécût à
» Lodoiska, pour offrir un jour à sa
» fille abusée, des secours... hélas !
» bien tardifs ! pour empêcher du moins
» sa honte complete, son avilissement
» prochain, pour sauver à Dorliska les
» dernieres humiliations que lui gar-
» doit son séducteur impitoyable. «

» Oui, ma fille déshonorée ne fut
» point avilie. Ma fille peut faire en-
» core la consolation, la joie, l'or-
» gueil de son pere. «... «

Ici mes sanglots m'interrompirent
un moment : oui, m'écriai-je ensuite,
l'orgueil de son pere, & de sa famille

& de son époux ! puis en passant un mot , qu'un pere n'auroit dû jamais écrire , qu'un époux ne devoit pas répéter ; je relus cette phrase qui calmoit un peu mes ressentimens & ma douleur, cette phrase en faveur de laquelle l'amant de Sophie pardonnoit à Duportail, les horreurs imputées au fils du Baron de Faublas. Je relus :

» Oui, ma fille ne fut point avilie.
 ♥ Ma fille peut faire encore la con-
 » solation, la joie, l'orgueil de son
 » pere. Adorable enfant ! Son excuse
 » est dans les vertus qui lui restent,
 » dans les regrets qu'elle donne aux
 » vertus qu'elle n'a plus.....

Les regrets qu'elle donne !.... quoi, Sophie ! se pourroit-il ?..... des regrets ! Hélas, j'aurois cru que l'absence devoit seule les exciter ! voici le coup le plus sensible à mon cœur.

Mes larmes recommencerent à cou-

ler avec plus d'abondance. Adelaïde pleuroit aussi ; mais le Baron paroissant vouloir reprendre l'épître fatale , je me fis violence pour achever sa pénible lecture ; & , comme tout-à-l'heure , en répétant une phrase consolatrice , j'eus soin d'en omettre quelques mots , qui , selon moi , n'auroient pas dû s'y trouver.

.... « Son excuse est dans les ver-
" tus qui lui restent , dans les.... , & ,
" le dirai-je ? dans la foule des avan-
" tages inappréciables dont la nature
" fut prodigue envers son séducteur ;
" envers cet étonnant jeune homme
" que nous eussions tous admiré , s'il
" eût tenté pour le bien la moitié des
" efforts que le mal a dû lui coûter ;
" s'il eût voulu convenablement appli-
" quer à l'exercice de la vertu , les
" rares qualités dont il abusa pour le
" crime. »

« Baron , je vous ai rendu compte

« de mes trop justes motifs ; il ne me
« reste plus qu'à vous apprendre mes
« résolutions irrévocables. »

« De l'impénétrable retraite où je me
« réfugie , j'aurai toujours les yeux
« ouverts sur mon persécuteur.... Ma
« Dorliska m'est infiniment chere ; j'a-
« dore en elle la vivante image d'une
« épouse tous les jours regrettée....
« Jugez si je ne souhaite pas ardem-
« ment son plus grand bonheur....
« Ah! qu'avec transport j'immolerois
« à ses plus chers desirs, le ressenti-
« ment de mes propres injures ! Mais
« celui qui séduisit son amante, n'ob-
« tiendra sa femme qu'après l'avoir
« méritée ; & quiconque abusa la jeu-
« nesse de Sophie , ne trompera pas mon
« expérience. Que le Chevalier n'essaie
« donc point de me donner le change ;
« J'ai trop appris à le connoître , j'ai
« trop appris à redouter son artificieuse

” maîtresse , pour m’arrêter jamais aux
” simples apparences. Envain pren-
” droit-il maintenant la peine d’affi-
” cher les bonnes mœurs : je ne ver-
” rai dans sa conduite que de l’hypo-
” crisie , tant que la Marquise vivra
” dans le monde. Baron , je vous en
” donne ma parole d’honneur ; Fau-
” blas , parût-il entièrement revenu de
” ses égaremens , ne reverra Sophie
” qu’après que le ciel aura , dans sa
” justice , ordonné l’emprisonnement
” ou la mort de Madame de B***.”

“ Mais je m’arrête à des suppositions
” qui me flattent sans m’aveugler. Je
” parle d’un amendement que je n’es-
” pere pas. Sans doute , un Dieu , trop
” équitable pour encourager les grands
” désordres par l’impunité , garde à la
” Marquise une éclatante catastrophe.
” Mais l’exemple de son châtement ,
” vint-il en ce jour même épouvanter

” toutes celles qui lui ressembloit, se-
” roit donné trop tard pour votre fils.
” Votre fils, d’abord corrompu, de-
” vint aussi-tôt corrupteur. Il se per-
” vertira de plus en plus dans la so-
” ciété de ses dignes amis, libertins
” par principes. On le verra méditer
” froidement avec eux ces basses noir-
” ceurs qu’ils ont appellées des *roueries*.
” Au défaut des époux & des peres qui
” savent rarement venger leurs af-
” fronts, l’ennui, les infirmités, les
” chagrins, attaqueroient bientôt son
” adolescence épuisée. Jeune il doit
” vieillir ; il doit, s’il n’attente pas lui-
” même à ses jours, tomber par le fer
” ennemi ; il doit périr avant le tems. ”
” Moi, cependant j’aurai travaillé
” sans relâche à guérir ma fille de sa
” fatale passion. Le même Dieu qui
” poursuit les méchans, veille sur les
” justes. Sophie, lorsque son persécu-

” teur descendra , déchiré de remords ,
” dans la nuit du tombeau ; Sophie ,
” à ses propres yeux , réhabilitée , res-
” suscitera pour une vie nouvelle. Mes
” soins aussi contribueront à fermer
” les plaies de son cœur. Après d’af-
” freux orages , je verrai de beaux
” jours renaître pour elle ; ma Dor-
” liska reportera sur moi toutes ses
” affections moins vives & plus dou-
” ces. Le moment heureux viendra ,
” où sa raison pourra lui confirmer
” ce que déjà lui dit son excellent
” naturel : une fille comme elle n’a
” rien à regretter , quand il lui reste
” un pere tel que moi. ”

” Je suis avec une estime que les
” torts de votre fils n’ont point alté-
” rée , Monsieur le Baron , votre ami ,
” le Comte LOVZINSKI. ”

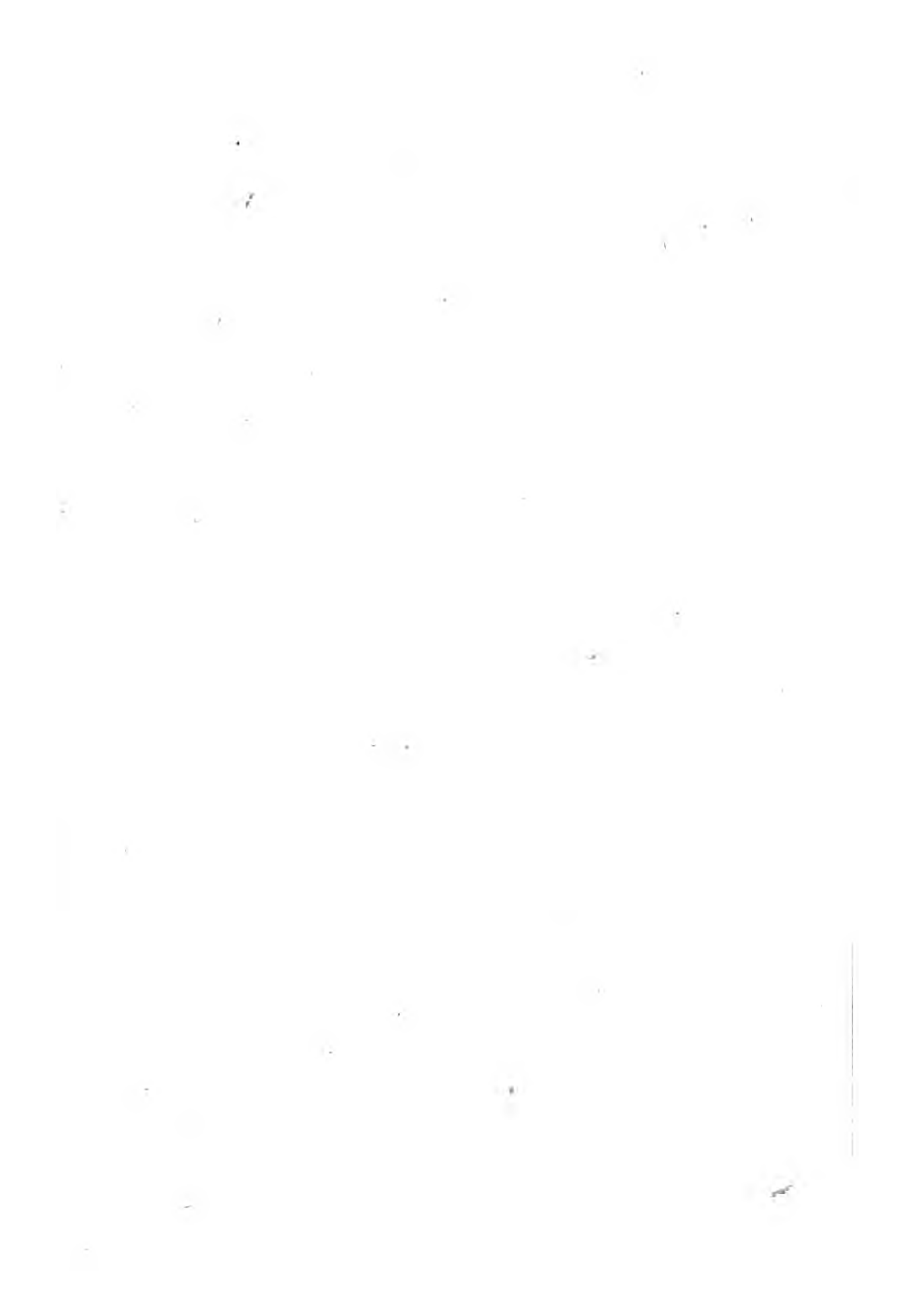
L’étonnement , l’inquiétude , le dés-
espoir même m’avoient soutenu pen-

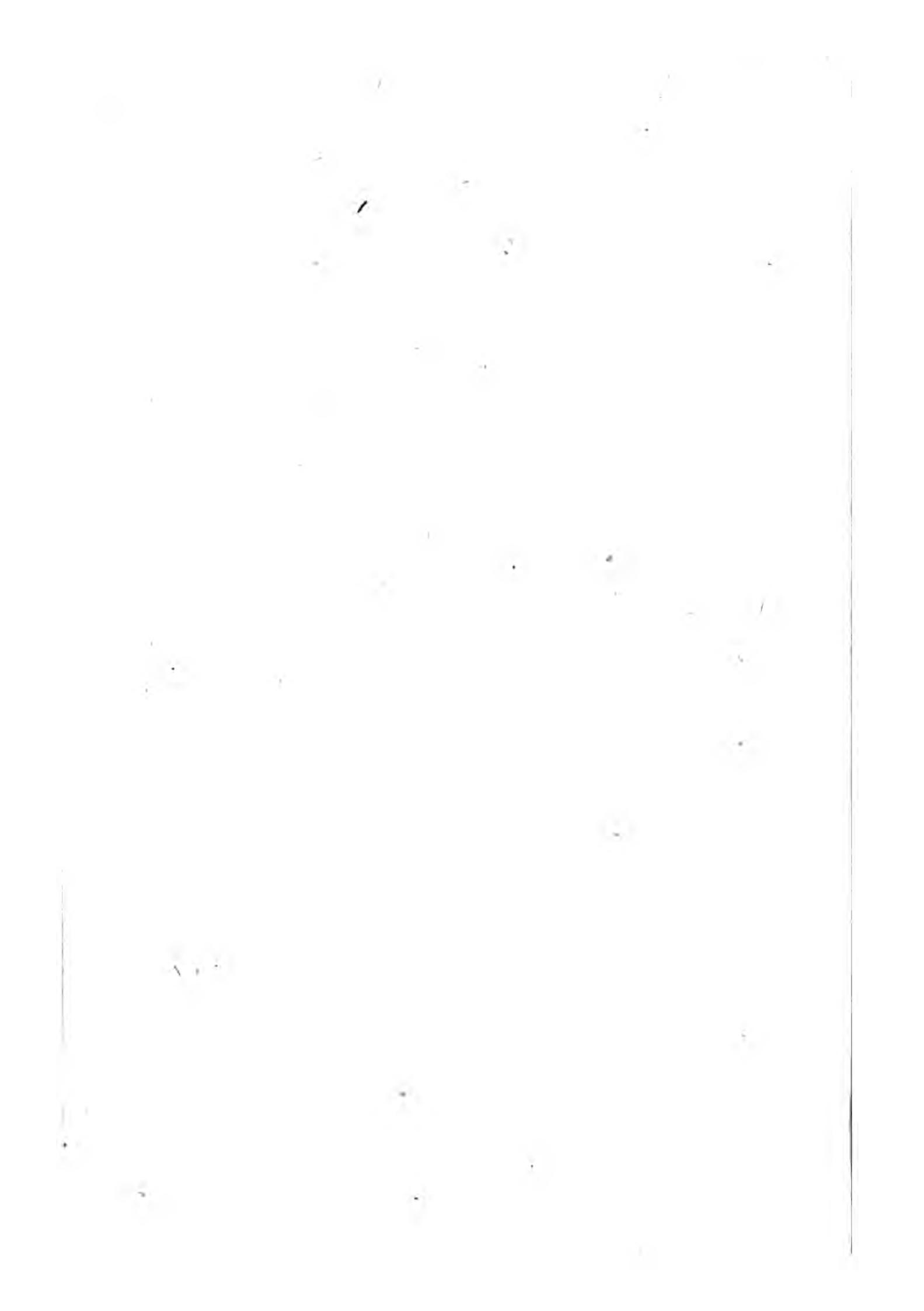
173. *La fin des Amours, &c.*

dant cette longue & cruelle lecture. Après l'avoir achevée, je recueillis toutes mes forces pour demander à M. de Belcour jusqu'où ma femme avoit été suivie; & dès qu'il m'eut appris qu'on avoit perdu ses traces à *La Croisiere* (1), je me trouvai mal.

(1) *La Croisiere* est à quatre lieues au-dessous de *Montargis*.

Fin du Tome neuvieme.





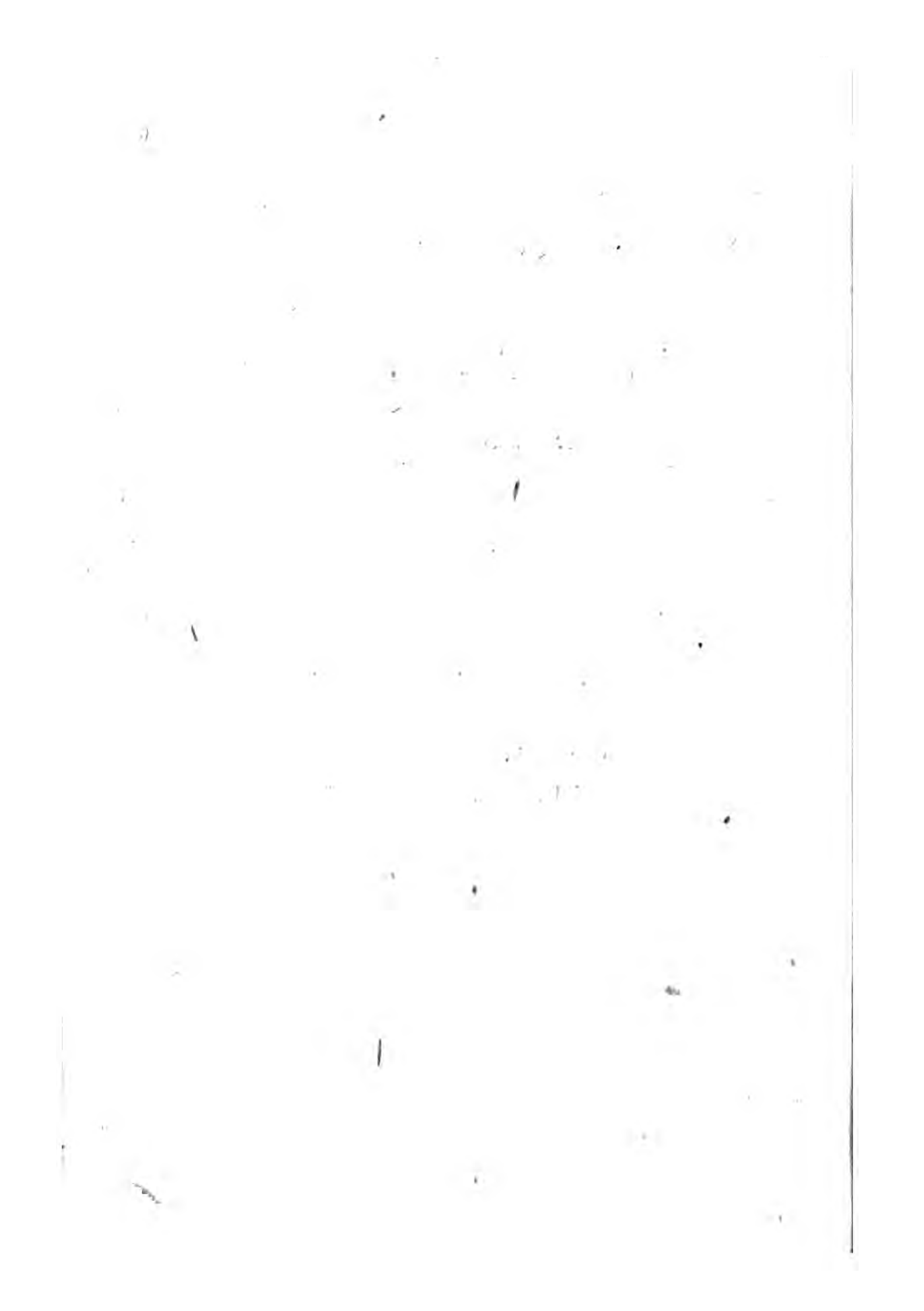
L A F I N
D E S
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

T O M E T R O I S I E M E ,

Qui fait le dixieme de l'Histoire de
ses Aventures.

Mozes





L A F I N
D E S
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

T O M E T R O I S I E M E .



A L O N D R E S ;
ET se trouve à P A R I S ,
Chez BAILLY, Libraire , rue S. Honoré ,
vis-à-vis la barriere des Sergents.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. X C.

1000

2000

1000

1000

1000

1000



1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

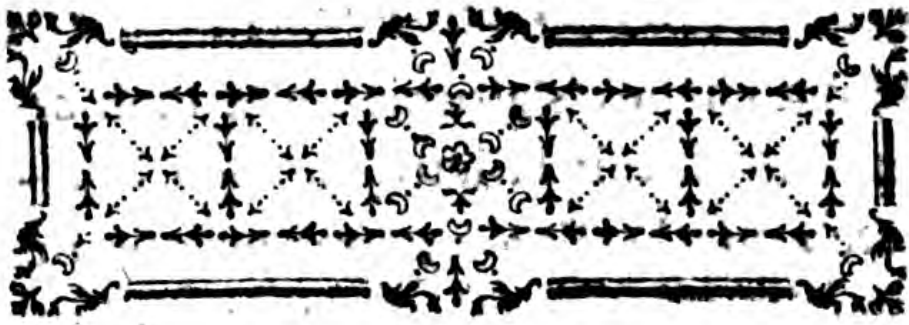
1000

1000

1000

1000

1000



L A

FIN DES AMOURS

D U

CHEVALIER DE FAUBLAS.

CET évanouissement dura peu. Je me ranimai par les soins de ma sœur; je repris courage à la voix de mon pere. Mon pere, me flattant d'une espérance que peut-être il n'avoit pas, me pressoit de commencer moi-même, avec ma sœur & lui, des recherches qui seroient, disoit-il, plus heureuses. Tandis qu'il me parloit, un papier tombé presque sous mes pieds, à côté

de ma chaise, s'attiroit toute mon attention. C'étoit la lettre de mon beau-pere, que le Baron, tout occupé de mon état, avoit oublié de reprendre. Je songeois à m'en emparer sans qu'il en vit rien : j'y réuffis avec assez de bonheur, & je me sentis plus content que si j'eusse acquis le plus rare trésor. Elle étoit affreuse cette lettre ; mais elle étoit injuste : je m'y trouvois bien maltraité ; mais à chaque ligne on me parloit de Sophie. Cet écrit si cruel & si cher, je le repris donc : ah Faublas ! ah malheureux ! où devois-tu le perdre & le retrouver !

- Cependant un accident imprévu menaçoit de nous retenir à *Montcour*. Comme nous venions de monter tous trois en voiture, pour aller du moins jusqu'à ce village de la Croisiere, Adelaïde, trop délicate pour supporter en même tems & les fatigues d'une

longue route , & les chagrins de son frere , & ses propres agitations , ma chere Adelaïde se sentit fort indisposée.

Mon pere , ces clochers que vous voyez d'ici , je les reconnois ; ce sont les clochers de Nemours. Il nous faut tout au plus vingt minutes pour arriver dans cette ville , où nous trouverons tous les secours dont ma sœur peut avoir besoin.

Nous allâmes y descendre dans une auberge : il y avoit à peine un quart-d'heure que nous y donnions nos soins à notre chere Adelaïde qui paroïssoit très-incommodée , lorsqu'un courier vint me demander. Il me remit un billet écrit d'une main inconnue , & conçu dans ces termes.

„ Monsieur le Chevalier est averti
„ de la part du Vicomte de Florville,
„ que M. Duportail qui fut le soir

» d'avant-hier avoit quitté la poste à
» *la Croisiere*, l'a cependant reprise à
» *Montargis*, au milieu de la nuit
» suivante «.

Venez, mon pere, courons! volons...
— Votre sœur, me dit-il, est-elle en
état de nous suivre? & puis-je laisser
dans une auberge, ma fille seule &
malade? — Vous avez raison... que
je suis moi-même fâché de la quit-
ter!... Cependant, mon pere, un
intérêt si pressant m'appelle!... ah!
permettez-moi de partir sur le champ...
que mon domestique seulement m'ac-
compagne... Vous avez mes pistolets
& mon épée? donnez-les à Jasmin,
défendez-lui de me les confier. Vos
ordres seront respectés... Croyez
pourtant que cette précaution est bien
inutile; rendez-moi mes armes, &
soyez tranquille; je ne m'en servirai
ni contre moi, ni contre le pere de

Sophie. Ne craignez rien de ma vivacité, si je le rencontre ; si je ne le rencontre pas, ne craignez rien de mon désespoir . . . L'époux de Sophie ne l'obtiendra de Duportail que par une prompte justification ; par des prières s'il le faut, par des larmes . . . Je renonce à tout autre moyen . . . Votre fils, soit qu'il ne puisse rejoindre son beau-père, soit qu'il le trouve toujours injuste, toujours inflexible ; votre fils, dût-il être à jamais le plus malheureux des amans, vivra du moins pour sa sœur & pour vous. Monsieur le Baron, Faublas le promet à son père. Le Chevalier le jure, foi de Gentilhomme.

M. de Belcourt, combattu de plusieurs inquiétudes, ne put aussi promptement que je l'aurois désiré se résoudre à prendre un parti. Peut-être il étoit effrayé du danger de livrer à lui-même

un jeune homme impétueux que de nouvelles adversités sembloient devoir éprouver encore ; mais sans doute il fut enfin déterminé par la crainte plus grande des excès auxquels pouvoit me porter ma douloureuse impatience , s'il s'obstinoit à me retenir près de lui. Il ne m'accorda néanmoins la permission si vivement sollicitée , qu'après m'avoir fait répéter plusieurs fois , que si j'avois le bonheur de faire quelque découverte , je l'en instruirois aussi-tôt ; qu'au contraire je me hâterois de revenir près de lui , dès qu'il deviendroit probable que de plus longues recherches seroient inutiles ; & qu'enfin , dans tous les cas , je ne laisserois point passer un seul jour sans lui donner de mes nouvelles.

Adieu , ma sœur ; ma chere Adelaïde , adieu. Vas , je suis désolé de te laisser dans l'état où je te vois... Mon

pere, vous aurez la bonté de m'envoyer son bulletin, jour par jour; n'est-il pas vrai?

Lorsqu'ainsi je m'inquiétois de la santé d'Adelaïde, la mienne n'étoit guere meilleure. Deux journées remplies par de pénibles exercices; près de quatre-vingt lieues faites en moins de trente-fix heures; de deux nuits, l'une entièrement perdue dans le travail d'un voyage, l'autre trop bien employée dans les jeux de l'amour; enfin les agitations du cœur plus accablantes cent fois que les fatigues du corps; tout cela devoit avoir épuisé mes forces; aussi je n'en trouvois plus que dans mon courage & dans mes espérances.

Quelque diligence que nous eussions faite, nous n'arrivâmes qu'à sept heures du soir à Montargis, où nous ne trouvâmes pas un cheval dans les écu-

ries de la poste. Le même malheur venoit de m'arriver à *Puy-la-Lauze* ; mais j'avois forcé le postillon de *Fontenay* à pousser plus loin. Ici, malgré mes offres, mes prieres, mes menaces, le paresseux mille fois maudit refusa d'avancer, & l'*Ordonnance* à la main, me fit voir que je ne pouvois en aucun cas, l'obliger à passer deux relais de suite.

Pendant que mon domestique appelloit tout l'enfer à mon secours, je prenois des informations : le Maître de poste me disoit bien qu'en effet un homme d'un âge mûr, une très-jeune fille & deux femmes étrangères étoient venus lui demander des chevaux au milieu de l'avant-dernière nuit ; mais il ajoutoit qu'ils ne s'étoient fait conduire qu'à une demi-lieue de là, dans un chemin de traverse, où ils avoient mis pied à terre. J'interrogeai le postil-

lon qui les avoit menés : cet homme ne pouvant m'apprendre ce qu'ils étoient devenus, offrit du moins de me conduire précisément à l'endroit où il les avoit laissés. Il y falloit aller à pied, je m'y déterminai quoiqu'excédé de fatigue... hélas ! & je pris une inutile peine. Personne n'avoit vu ma Sophie !

Triste, désolé, mais ne pouvant renoncer à mon dernier espoir, je m'efforçai de me persuader que, dans la crainte d'être poursuivi, Duportail, au moyen de quelques relais disposés exprès, avoit pu faire un long détour pour aller reprendre la poste quelques lieues plus loin, sur la même route. J'envoyai donc Jasmin chercher des chevaux à la poste prochaine, & lui recommandai de les amener le plus promptement possible à telle auberge de Montargis, que lui indiqua le postillon qui seul alloit m'y conduire.

Monfieur, me dit la fille de l'hôtellerie, voulez-vous fouper? — J'en aurois grand befoin, je n'en ai pas la moindre envie. Je veux une chambre, ... de la lumière... & qu'on me laiffe tranquille.

Tranquille! quand l'amour élevoit dans mon fein les plus furieufes tempêtes! quand la fièvre me faisoit déjà tranfir & brûler! Tranquille!

Où l'irai-je chercher?... le moment approche qui va détruire ma dernière efpérance... Duportail a trente-fix heures d'avance fur moi; il paroît n'avoir rien négligé pour échapper à mes pourfuites... je ne la retrouverai pas.

Il femble qu'ils fe foient tous réunis pour conjurer ma perte... Cet impertinent Maître de poste, n'avoir pas un cheval dans fes écuries!... & cet insolent valet qui refuse de crever

à mon service quatre détestables rosses que j'offre de lui payer dix fois plus qu'elles ne valent ! Mais Jafinin, Jafinin me désespère plus qu'eux tous ! le maraud ne reviendra point... les heures précieuses s'envolent... Je ne la retrouverai pas.

Les événemens aussi combattent contre moi. Il faut que Madame de B*** se fasse une fâcheuse affaire, justement quand j'ai le plus grand besoin de ses secours tout puissans. Il faut que ma sœur tombe malade, au moment où le Baron demeuroit mon unique appui. C'en est fait : l'étoile favorable qui veilloit sur mes entreprises, m'a retiré son influence. Il est à jamais passé, le tems des succès. La fortune jadis prévenoit mes moindres desirs ; maintenant elle se plaît à contrarier mes plus importans desseins : moi, dont chacun eût envié le sort, il n'y a pas un an ;

je vais devenir incessamment l'objet de la pitié générale.

De la pitié générale ! oui , je suis en effet le plus infortuné des hommes.. je ne la verrai plus... Non content de me l'enlever , il travaille , dit-il , à sa guérison ; & c'est en m'imputant mille atrocités . . . Pourroit-elle un moment penser que j'en fusse capable ? Croiroit-elle ~~me~~ ^{de} devoir ses ressentimens ? . . . ou son mépris pire que sa haine . . . Son mépris ! Le mépris de Sophie ! Cette idée me révolte & m'accable.

Quelqu'un eut-il jamais de plus malheureuses amours ? Il suffit qu'une femme me distingue & m'intéresse , pour qu'aussi-tôt les hommes , le hasard & le sort lui déclarent une guerre cruelle . . . Madame de B*** qu'ils accusent tous , Madame de B*** que poursuit leur implacable inimitié , qu'a-t-elle fait de si reprehensible ? . . . Elle
m'a

m'a trop aimé. Voilà le crime qu'ils ne lui pardonneront pas! & cette femme déjà trop punie, on m'impose la loi de ne la plus voir! on prétend me forcer à la détester! Ce n'est pas assez que j'aie déshonoré sa jeunesse, flétri les beaux jours, peut-être avancé leur terme, on veut que je m'en applaudisse! on veut que je lui souhaite une mort prématurée! Quelle barbarie!... Leur jalouse rage attaquera bientôt aussi la Comtesse, car elle m'adore & je la chéris... La Comtesse! elle est enceinte la Comtesse! O mon enfant!... mon enfant? hélas!... non, jamais. Jamais mon pere ne l'appellera son fils, ma Sophie ne l'élevra point, Adelaïde lui refusera ses caresses, il ne portera pas le nom de Faublas... & sa naissance coûtera peut-être à sa mere l'honneur & la vie!.. Mais celle-ci, dieux cruels, dieux persécuteurs, celle-

ci du moins, respectez-là ! c'est mon amante légitime ! c'est mon épouse idolâtrée ! c'est ma Sophie ! . . . en vain je les impløre. Contr'elle ils arment déjà son propre pere, ils ordonnent le parricide ! . . . Je vois l'absence & la calomnie creuser une tombe ! . . . je vois ma femme y descendre à quinze ans . . . & je reconnois mes destins : la plus chere victime doit être immolée la premiere !

Ainsi l'amour qui m'avoit donné les plaisirs & promis le bonheur, l'amour ne me laissera que des regrets amers, des chagrins inconsolables : & pour comble d'horreur, j'aurai coûté la vie à toutes celles qui m'auront aimé ! . . . Malheureux ! . . . Vengeons leurs premieres douleurs, & prévenons leurs derniers tourmens. Prévenons leur trépas par le mien . . . par un suicide ! . . . Oui, ce sera le crime du sort . . . Im-

molons Faublas , pour sauver ses trois amantes : sauvons-les en séparant leurs destinées de la mienne ! . . . du moins je ne périrai pas tout entier. Elles pourront m'oublier & vivre . . . M'oublier ! jamais. Ni Sophie , ni la Comtesse , ni la Marquise , ni personne ! Il restera de moi , pour tout le monde , le souvenir de mon dévouement . . . Cependant les époux joyeux du deuil de leurs moitiés , vont s'applaudir de ce que je n'ai pas vécu plus d'un jour. Les peres effrayés pour leurs fils , ne manqueront pas d'exagérer les fautes de ma vie & les horreurs de ma mort ; ils se plairont à remarquer sur-tout qu'à peine j'ai paru sur la terre. Mais que m'importent le triomphe & la cruelle joie de ceux-là , les terreurs & la fausse pitié de ceux-ci ? Que m'importe ? . . . ah ! qu'une fois , une fois seulement deux amans , dignes de l'être , deux vrais amans devant ma

tombe un instant arrêtés , se rappellent avec mes courtes erreurs le trépas glorieux qui les aura toutes expiées , qu'ils m'accordent une plainte , qu'ils me donnent une larme , que dans le premier mouvement de leur commisération ils se disent : *ce généreux jeune homme , il mourut pour plusieurs ! N'eût-il pas mérité de pouvoir n'en aimer qu'une & de vivre pour son bonheur ?* Que deux amans le disent , qu'Eléonore & Sophie le répètent , mes mères seront consolées.

Mais mon pere , qui le consolera ?... Mon pere ! pourquoi me laisse-t-il à moi-même dans ces momens affreux ?... pourquoi souffre-t-il qu'on m'arrache Sophie ?... Duportail , tu me la rendras ,... tu me la rendras , ou ton sang ,... insensé ! tu parles de le soumettre & tu ne peux pas même le rejoindre ! & de sa retraite qu'il dit im-

pénétrable, Lovzinski brave tes menaces, impuissantes comme tes recherches!.... C'est à toi de mourir!

Poignants regrets d'un bien perdu sans ressource, cruel desir d'une vengeance impossible; que vous m'êtes insupportables! Comme vous déchirez un cœur fait pour les passions douces!... Vainement je voudrois me dérober à vos fureurs.... Pourfuivi d'affreuses pensées!... environné de spectres horribles!... sont-ce les remords?... Sont-ce les furies?... Quels transports m'agitent?... je me sens des forces extraordinaires! je me sens une rage égale à mes forces!... Cet enfer qu'ils appellent le monde, je puis l'anéantir!... Je puis m'ensevelir sous ses débris! je le puis! je le veux!... malheureux! que vas tu faire?... arrête!... Eléonore, que tu-vas immoler!... & Sophie! Sophie!... ton amante, ton

enfant, ta femme, la Marquise aussi te supplient de les épargner... ton pere & ta sœur embrassent tes genoux.... ma main tremble, mes forces m'abandonnent... Affeyons-nous... Que j'ai chaud ! que j'ai soif ! ah ! mon Dieu !

La voilà cette lettre où mon injuste beau-pere, lui-même, annonce ma tragique fin. Je retombe sur le sinistre passage : *il doit, s'il n'attente pas lui-même à ses jours, tomber par le fer ennemi ; il doit périr avant le tems !* Barbare ! tes prédictions sont des ordres, des ordres que je vais accomplir ! Mais toi-même, tyran farouche, tu ne pourras me refuser quelque pitié quand tu verras qu'avant d'exécuter l'arrêt fatal, je l'ai presque effacé par mes pleurs.

Qu'il est triste, ce calme qui regne autour de moi ! qu'il est effrayant, ce

profond silence !..... Un désespoir concentré !... l'image du trépas... Pourquoi suis-je seul ici ?... où donc est ma sœur ? qui peut retenir mon père ? que fait la Marquise ? mon Eléonore , qu'est-elle devenue ?... comment ne se sont-ils pas réunis pour empêcher qu'il ne me l'arrache encore ? ou pour le forcer à me la rendre... Mais tous , en même tems , me délaissent... toutes les consolations me manquent à la fois... Je n'ai plus de parens , plus d'amantes. Ceux de mes amis qui songent à moi , m'évitent ; ceux qui ne me fuient pas , m'oublient. Me voilà seul , absolument seul dans l'univers !... Hé bien , la mort me reste. La mort est moins affreuse que l'état où je suis.

O mon père , j'oubliois ainsi mes promesses ; un des pistolets que vous m'aviez rendus , venoit d'être posé sur une même table , à côté de la lettre de

Duportail. Je trouvois je ne fais quel affreux plaisir à contempler, l'un auprès de l'autre, l'arrêt & l'instrument de ma mort. Plongé dans le dernier accablement du désespoir, je n'éprouvois plus ni combats, ni remords, ni terreur : mon heure, peut-être, étoit venue !

Tout-à-coup, la porte s'ouvre ; & qu'on devine qui se précipite vers moi, qu'on devine qui je presse sur mon sein, qui me prodigué ses caresses, qui j'accable de mes remerciemens ! Regarde, me dit-elle, tu me donnes volontairement les plus grands chagrins, & j'accours pour consoler tous les tiens : dès que tu le peux, tu m'échappes, & je ne me lasse pas de venir à toi la première !

Un moment, peut-être, vous avez espéré que j'embrassois la plus chérie des trois. Hélas ! non ; Sophie ne m'é-

toit pas rendue. Mais je retrouvois cette femme, presqu'autant que la mienne, jeune, jolie, sensible & malheureuse; je retrouvois Mme. de Lignolle!

Vous connoissez mes impatiences & son étourderie, ma prompte ardeur & ses vivacités. Doucement ferré dans ses bras, pouvois-je encore songer à m'endormir d'un éternel sommeil? Une autre envie que celle de la destruction faisoit déjà bouillonner mon sang, & la fièvre du désespoir tournoit toute entiere au profit de l'amour.

Tout le monde fait en quel mauvais état se trouve ordinairement le meuble principal qui garnit toujours la chambre d'une auberge. Or, qui se chargera d'excuser la Comtesse & le Chevalier, qu'un même desir entraîna sur le grabat le plus misérable? Je pourrois, pour leur justification commune, observer que les lits les plus chers à Mor-

phée ne font pas les plus agréables à Vénus ; mais cette fois , je passe condamnation sur un fait que je tiendrois secret , si le fil des événemens ne me forçoit à le raconter. Je dirai donc qu'il y eut ici , de la part du Ministre & de la victime , une précipitation également condamnable. J'avouerai que celle-ci fut , avec trop d'irrévérence , immolée au pied d'un autel qui n'avoit pas même de rideaux. J'avouerai sur-tout , qu'avant de commencer le sacrifice , Faublas devoit du moins fermer l'entrée du temple aux profanes.

Nous mourions pour la Divinité dont tous les feux nous embrâsoient , quand on vint nous troubler dans son culte. La porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup ; quelqu'un entra brusquement. Une voix , qui me parut avoir le double accent de la surprise & de la douleur , une voix que je crus reconnoître ,

Laissa d'abord échapper cette exclamation toute simple : *Bon Dieu ! que vois-je ?* Hélas ! moi , je ne voyois déjà plus rien , je n'avois pas même la force de faire un mouvement pour essayer de regarder celle qui venoit ainsi déranger deux amans. Soit que les plaintifs accens de cette voix , toujours chere , eussent produit dans tout mon être une trop prompte révolution , ou plutôt , soit que la nature enfin épuisée par tant de fatigues extraordinaires en si peu de jours accumulées , demeurât trop foible pour supporter le dernier effort de l'amour , je tombai sans connoissance dans les bras de la Comtesse , qui pour le moment plongée dans un évanouissement d'une espece plus desirable , se trouvoit hors d'état de me secourir.

Le bruit d'une berline & ses cahots , rappelerent mes esprits. Un clair de lune favorable me permit de voir , dans tous

ses détails , la situation nouvelle où j'étois : je la trouvois , en vérité , plus douce que ma maladie ne me sembloit douloureuse. On m'avoit ôté les habits de mon sexe , on m'avoit rendu mes habits de femme. J'étois presque couché dans la voiture , sur le siège du fond. Du même côté , dans l'encoignure à droite, Mme. de Lignolle , étroitement resserrée , supportoit la plus grande partie de mon corps , devenu vraiment un fardeau. Ma tête appesantie reposoit sur son sein ; ses deux mains couvroient mon front glacé ; mon visage , que rechauffoit le sien , recevoit des baisers & des pleurs ; le souffle vivifiant d'une amante ranimoit le souffle incertain de ma vie presque éteinte.

En face d'elle & de moi , sur le siège de devant , presque dans le coin de la gauche , un jeune homme , dont la charmante figure offroit des signes
certains

certains d'une grande altération, soutenoit mes jambes sur ses genoux, &, se tenant à demi-courbé, s'appuyoit légèrement sur les miens. Il effayoit de faire passer la douce chaleur de ses mains, dans mes mains arrosée de ses larmes. La plus fatigante des attitudes sembloit ne rien coûter à son courage. Il attendoit avec inquiétude, mais sans impatience, que son ami, rouvrant enfin les yeux, payât tous ses soins d'un regard.

Bon soir, mon Eléonore!... & vous, ma... (je me repris) mon ami, cher Vicomte, généreux Florville, bon soir.

Toutes deux me répondirent par leurs caresses, par leurs sanglots, par l'expression touchante de leurs alarmes & de leurs espérances. Vicomte, je ne m'étois donc pas trompé? c'étoit vous qui nous surpreniez? ... C'étoit moi, interrompit-il avec un profond soupir.

Vraiment, j'en suis encore toute honteuse, dit Mme. de Lignolle... Heureusement que Monsieur favoit à-peu-près.. mais n'importe. Quelle différence! ... Monsieur, je vous conjure encore de n'en rien dire à personne, à la Marquise de B***. sur-tout, je vous en conjure; car vous me feriez mourir de chagrin. Il répondit, d'un ton pénétré; Madame la Comtesse peut compter sur la plus inviolable discrétion. C'est Monsieur qui d'abord vous a secouru, reprit Mme. de Lignolle; c'est aussi Monsieur qui a bien voulu prendre la peine de vous habiller; car enfin, la décence ne me permettoit pas... Le voilà qui rit, interrompit le Vicomte. Ah! tant mieux! dit la Comtesse avec un cri de joie; sans doute il souffre moins... Vraiment je l'admire! sa gaieté ne l'abandonne jamais! Faublas rit toujours!.. mais quelquefois il pleure aussi!... Mon amant fait pleurer! Le

Vicomte se contenta de répondre : A qui dites-vous cela ? Mme. de Lignolle, après un moment de réflexion, m'embrassa tendrement. Monsieur, me dit-elle, vous riez de ce que votre amante, surprise dans vos bras, parle de décence ; mais pourtant j'ai raison. Une femme, d'ailleurs encore toute confuse, pouvoit-elle vous habiller dans une auberge, & devant une foule de gens accourus au bruit de votre accident ? Le Vicomte, en se chargeant de ce soin là, m'a rendu le plus grand service ; il nous a tous deux secourus en même tems. Grace à lui, des étrangers n'ont pas vu mon désordre, les importuns se sont promptement retirés ; en un clin d'œil vous avez été de la tête aux pieds revêtu. On ne sauroit trouver un ami plus empressé, plus compâtissant ; une femme-de-chambre plus entendue, plus alerte... Vraiment, Monsieur le Vicomte, vous possédez, au suprême de-

gré, l'art de secourir & d'habiller des femmes.... Mais admire, mon ami, jusqu'où va sa prévoyance ! Dans l'espoir de nous rencontrer ensemble, il s'étoit muni des habits que maintenant tu portes.

J'écoutois, avec un plaisir secret, la Comtesse faisant l'éloge de la Marquise. Cher Vicomte, vous êtes en effet le plus généreux, le plus délicat des amis. Comment vous exprimer ma reconnoissance ? — Ménagez-vous, répondit-il, ne parlez pas, craignez toute espece d'agitation. — Mon Domestique vous a-t-il rejoint dans cette auberge ? — Non. — Quoi ! mon pere & ma sœur, sans y avoir été préparés, vont me voir arriver !..... — Taisez-vous ; je fais qu'ils font à Nemours ; nous les ferons avertir demain dès le matin. — Demain !... Où me conduisez-vous donc ?

J'ignore ce qui me fut répondu : je retombai dans ma léthargie.

Celle-ci, troublée par des rêves affreux, dura plus long-tems que la première ; il faisoit grand jour, & j'étois bien foible quand je me réveillai.

Je reconnus le château du Gâtinois, l'appartement de Mme. de Lignolle, son lit, l'heureux lit où l'amant d'Eléonore avoit dernièrement passé deux nuits avec elle. C'étoit-là que maintenant Mlle. de Brumont languissoit accablée des peines du cœur & des douleurs du corps ! A genoux dans la ruelle, un mouchoir sur les yeux, les bras étendus vers moi, la tête penchée sur l'extrémité de mon traversin, Florville au désespoir, gémissoit à ma droite. Je vis à ma gauche un objet non moins digne de pitié : c'étoit mon Eléonore, les cheveux épars, la pâleur sur le front, les yeux levés au ciel, la mort dans les yeux. C'étoit mon Eléonore, qui, plutôt étendue qu'affise sur le bord du lit, disoit

en sanglottant : le cruel ! si du moins il ne parloit que de son épouse ! mais il desire ma rivale la plus détestée ! mais sans cesse il appelle cette Mme. de B***. dont je ne puis entendre le nom ! il l'appelle presque aussi souvent que son Eléonore ! hélas ! je croyois n'avoir à combattre que l'amour de Sophie : je n'imaginois pas qu'il eût pour la Marquise un véritable attachement !... Mais comment fait-il donc pour aimer ainsi tout le monde ? Moi , je ne puis adorer qu'un homme ! je ne puis idolâtrer que lui ! Quelle femme aurois-je à redouter , si l'ingrat vouloit payer mon amour d'un amour égal ? — Eh ! Madame , il est chez vous , interrompit le Vicomte , tout-à-coup sorti du profond accablement où je l'avois vu plongé. Déjà vous avez sur celles que vous appelez vos rivales , l'avantage d'être mere ; bientôt vous aurez l'avantage

plus grand d'avoir sauvé ses jours. Il est chez vous ; n'êtes-vous pas trop heureuse ? — Oui , s'écria-t-elle avec transport , ses jours que sa femme avoit compromis , que la Marquise auroit abrégés , je les sauverai , moi ! j'aurai le bonheur de les prolonger peut-être , & de les embellir. C'est à moi qu'ils feront consacrés ; car c'est à moi qu'ils appartiendront... Oui ! sauvons-les. Employons ce nouveau moyen d'être aimée , puisque tous les autres ne suffisent pas ; ferrons de ce nouveau nœud les liens qui nous unissent : que dans le cœur de mon ami , la reconnoissance se joigne à l'amour pour m'assurer une préférence d'ailleurs méritée. Sauvons-les... Mais le pourrai-je?... Si le mal fait toujours de nouveaux progrès ! Si cette fièvre a des redoublemens ! si , comme tout-à-l'heure , dans l'accès d'un transport furieux , il veut quitter

son lit , sortir de cet appartement ,
courir à Sophie qu'il croit voir , à
Mme. de B***. qu'il croit entendre ?
Le moyen de le calmer , quand il me
met au désespoir ? Le moyen de le
retenir , quand je suis si foible ?... Une
soirée si pénible ! une nuit passée dans
les plus vives alarmes ! je me sens
tout-à-fait épuisée !... Vous , Monsieur
le Vicomte , vous avez plus de force
& de présence d'esprit que moi ; cepen-
dant vous paroissez aussi bien abattu ,
bien accablé... hélas ! son ami comme
son amante , n'auroit-il plus que du
courage ? O mon Dieu , donnez-
nous des forces !... Mais je vous im-
ploie pour une passion que vous con-
damnez !... Que vous condamnez ?
ah ! vous n'êtes pas injuste ! Voyez
mon cœur , & jugez. Jugez ! prenez
pitié d'une foible mortelle !... Si pour-
tant mes vœux ne sont pas entendus ?

si Faublas succombe?... S'il succombe ? du moins je n'aurai pas sa mort à me reprocher ; ce sera sa femme.... non ; son indigne maîtresse , la Marquise de B*** ! Le souvenir de Sophie lui cause , en effet , de vives agitations ; mais c'est , je le vois bien , celui de Mme. de B***. qui le poursuit , qui le tourmente , qui l'enflamme ! C'est celui-là qui brûle son sang ! c'est celui-là qui le tue !.... Si Faublas succombe , je joindrai cette méchante femme : ta passion défordonnée , lui dirai-je , a détruit ce que le ciel avoit créé de plus parfait. Ton artificieuse rage vient de me priver du mortel que j'idolâtrois. Tiens , reçois le digne prix de tes scélératesses ! dès que j'aurai dit , je la tuerai. Et puis j'irai sur le tombeau de mon amant.... j'irai ! je ne pleurerai plus ! je me poignarderai !

Ainsi , dans sa douleur , Mme. de

Lignolle m'éclaircit sur le danger de mon état : ce que je prenois pour une léthargie , c'étoit l'assoupissement de la fièvre ; ce que j'appellois mes rêves , c'étoit un véritable délire.

Cependant j'étois excessivement las , & pour me procurer quelque soulagement en changeant de posture , j'essayai de me mettre sur mon séant . Mes deux gardes ; au mouvement qu'elles me virent faire , se jetterent sur moi , me saisirent par les bras , & réunissant leurs efforts , me retinrent dans la situation qui m'incommodoit . Pourquoi voulez-vous quitter votre ami , disoit la Marquise . Restez-là , crioit la Comtesse , restez-là , m'entendez-vous ? — *Éléonore ! chere amante ! je ne veux pas m'en aller . Sois tranquille . — Ha ! dit-elle , en m'embrassant , tu me reconnois donc ? ... Reste-là , je t'en prie ! ... Va , j'aurai bien soin de toi . . . Va , tu ne*

manqueras de rien ! — J'adressai la parole à Mme. de B*** : & vous aussi, prenez courage, ma généreuse amie....

— Il est encore dans le délire, interrompit Mme. de Lignolle. — Au contraire, répondit la Marquise, je le crois tout-à-fait revenu. C'est au Vicomte qu'il adresse la parole, & pourtant c'est toujours à la Comtesse qu'il parle ! C'est moi qu'il regarde, & c'est vous qu'il voit ! Plaignez-vous, plaignez-vous donc ! — Mon cher Florville, quelle heure est-il ? — Midi. — Midi !.... Comtesse, avez-vous fait avertir mon père ? Avez-vous envoyé savoir des nouvelles de ma sœur ? — On devrait déjà être revenu, me répondit-elle.

A l'instant même nous entendîmes du bruit dans le corridor : c'étoit *la Fleur* qui revenoit de *Nemours*. La Comtesse courut lui ouvrir la porte de son

appartement , qu'elle referma , dès que le domestique fut entré.

Il avoit vu M. de Belcour : ma sœur se portoit beaucoup mieux : mon pere viendrait dans la soirée faire une visite à Madame la Comtesse. — Fort bien , la Fleur , lui dit-elle ; mais ne mentez pas : Julien à qui j'avois ordonné de monter à cheval pour aller à Paris informer M. de Lignolle de notre arrivée ici , Julien est-il parti tout de suite ? — Avant deux heures du matin , Madame. — Bon ! mon cher , laissez-nous. . . . Ecoute donc , la Fleur , . . . prenez cet argent , foyez discret. . . . envoye-nous promptement. M. Despeiffes qui doit être resté là-bas.

Ce M. Despeiffes ne se fit pas attendre. Il me tâta le pouls , regarda mes yeux , me fit tirer la langue , & prononça hardiment qu'il n'y avoit plus la moindre apparence de danger. Seulement

lement il ajouta que la malade avoit besoin de repos. La Comtesse, dans le transport de sa joie, sauta au col du Médecin qui fut embrassé d'abord, & puis renvoyé.

Mme. de B * * *, depuis quelques minutes, paroïssoit livrée à de sérieuses réflexions. Elle rompit enfin le silence, pour donner à Mme. de Lignolle un conseil qui n'étoit pas absolument désintéressé. Heureusement, dit-elle, il n'est plus nécessaire que nous restions toutes deux auprès de lui. Madame la Comtesse ne feroit-elle pas bien de se jeter toute habillée sur le lit de camp dressé dans le cabinet ?

— Mais vous-même, Monsieur,

— Quant à moi, rien ne presse, interrompit le Vicomte ; je suis visiblement moins accablé que vous. D'ailleurs, j'aurai tout le tems cette après-dinée. Vous, Madame, il faudra que vous

receviez la visite du Baron. La Comtesse déclara qu'elle ne me quitteroit point ; & je crois que les adroites sollicitations de la Marquise auroient été perdues , si je ne les avois appuyées de mes vives instances. Encore Mme. de Lignolle ne nous obéit-elle qu'après nous avoir fait promettre que nous ne la laisserions pas dormir plus de deux heures.

Il y eut quelques momens de silence & de calme ; après quoi le Vicomte me quitta sans bruit, fit sur la pointe du pied plusieurs tours dans l'appartement, regarda, sous je ne fais quel prétexte, à travers les vitres du cabinet où reposoit la Comtesse ; puis revenant prendre au chevet de mon lit sa place accoutumée ; elle dort, me dit-il à mi-voix. Et, d'un air inquiet, il ajouta : Chevalier, j'ai mille choses à vous dire ; mais gardez-vous de m'interrom-

pre , ne vous fatiguez pas ; écoutez seulement. Ici Mme. de B***. s'étant un instant recueillie , prit une de mes mains , qu'elle retint dans les siennes , & me regarda tendrement. Ah , reprit-elle enfin , voyez si je n'ai pas raison d'accuser le sort ! moi , qui depuis six mois & pour toujours , condamnée au repentir , à l'indifférence , aux regrets , ne voyois plus qu'une consolation possible , celle de contribuer du moins en quelque chose à vos félicités , je viens de faire tous vos malheurs. Je sacrifierois pour mon ami ce que j'ai de plus cher , & c'est par moi qu'il a perdu ce qu'il chérit le plus. Suis-je assez malheureuse ? Depuis long-tems vous ne devez plus m'aimer , Faublas ; désormais vous allez me haïr — Ne plus vous aimer. — Parlez donc plus bas , interrompit-elle , ou plutôt , ne parlez pas. Ne parlez pas , mon ami , cela vous

agite, cela vous fait mal... Faublas, vous allez me haïr, répéta-t-elle d'une voix tremblante, & comme elle me vit prêt encore à l'interrompre, elle se hâta d'ajouter : mais non, non, vous seriez trop injuste.... Faublas, puisque vous ne desirez point de me trouver coupable, répétez-vous pour ma justification ce que je vous ai dit dans la forêt de Compiègne. Ah, votre amie ne s'en défend point : pour qu'elle se trouve un peu moins à plaindre, il lui importe que vous ne conserviez contre elle aucune espèce de ressentiment.—O! vous, qui m'êtes toujours chère, croyez-moi ; je ne conserve que le souvenir d'une générosité, d'une délicatesse à laquelle on ne peut rien comparer. Et, le dirai-je ? d'un am.... Je l'aurois dit, mais la Marquise craignit apparemment de l'entendre ; elle me coupa brusquement la parole : d'une amitié qui ne finira qu'a-

vec la vie ; je comprends : mais ne parlez pas , Faublas ; craignez , je vous le répète , toute espece d'agitation. Laissez - moi parler seule ; laissez - moi la douceur de vous apprendre combien je me suis occupée de vous depuis notre séparation dans la forêt. Tourmentée de la crainte de ne pouvoir plus empêcher le cruel événement que je redoutois , je me suis hâtée d'arriver du moins assez - tôt pour vous offrir les soins de l'amitié.... Elle ajouta , d'un ton bien triste : il est vrai que je prenois une inutile peine. L'amour déjà vous consoloit : une femme plus chérie.... — Plus chérie.... n'affirmez pas cela , car en vérité je ne fais qu'en penser moi-même. — Quoi , répondit-elle , en affectant de prendre le change , vous n'aimez pas Mme. de Lignolle autant que Sophie ? — Autant que Sophie ? Non , sans doute. Ni Mme. de Lignolle , ni...

Je crois que j'allois dire , ni Mme de B***. Elle m'en empêcha.

Mais Monsieur , ne criez donc pas , faudra-t-il vous le redire cent fois ?... Faublas , vous réveillerez la Comtesse... vous vous ferez mal... mon ami ?... Je ne fais plus ce que je vous disois ? — Que vous vous étiez hâtée de venir pour me consoler. — Pour vous consoler , je n'ai point dit cela... Pour vous secourir , Chevalier... En effet , dès que Mme. de Lignolle vous eut emmené , dès que Rosambert... — A propos , qu'est-il devenu ? — Je l'ai fait transporter à Compiègne même , dans la maison d'un ami que j'ai là , — D'un de vos amis , à vous ? — A moi. Le Chirurgien parloit de risquer le transport à Paris ; je n'ai point voulu qu'on fit supporter à M. le Comte les fatigues d'une route ; je n'ai point souffert qu'on le mît à l'auberge ; il n'y auroit peut-

être pas trouvé tous les secours nécessaires ; & , dans l'état où il est , le défaut de soins eût pu lui causer la mort. Le lâche l'a méritée , mais c'est de moi qu'il la doit recevoir. Je ne confierai point aux communs accidens de la vie le soin de son châtiment , qui me regarde seule. Au reste , ce que je desire le plus... — Mais écoutez donc ; ne craignez-vous pas les suites de cette affaire ? êtes-vous sûre de la discrétion de tant de gens ?... — Allons , mon ami , ne dites plus rien , vous vous fatiguez..... Je me suis servie des moyens ordinaires , qui ne sont pas mauvais ; j'ai magnifiquement acheté le secret : les promesses & les menaces ont été prodiguées avec l'or. — Ces précautions ne suffisent pas toujours. — Paix donc..... J'en ai pris d'autres , poursuivit-elle d'un air embarrassé... c'est pour cela qu'il m'a fallu rentrer dans la capitale , où j'ai perdu

quelques heures..... mais dès que je me suis vue libre, j'ai volé du côté de Fromonville..... où je croyois arriver avant vous, puisque vous deviez..... passer la nuit chez la Comtesse. A moitié chemin, j'ai rencontré un de mes émissaires, qui venoit à Paris me rendre compte de ce que ses compagnons avoient découvert à Montcour. Il avoit, sur sa route, attentivement examiné les voyageurs. Par les divers renseignemens qu'il me donna, j'appris, non sans quelque surprise, que vous aviez sur moi beaucoup d'avance, & que Mme. de Lignolle aussi me précédoit de quelques postes. A cette nouvelle, j'ai redoublé de vitesse, & si je n'avois pas manqué de chevaux à *Pui-la-Laude*, j'étois encore à Montargis avant la Comtesse. — Oh ! oui, mais elle est arrivée la première ; & même, à propos de cela, je vous dois bien des remerciemens,

bien des pardons sur-tout... Vous nous avez trouvés... Comment avois-je négligé de fermer cette porte ? comment... — Chevalier, faites-moi grace des détails ; & tenez , je vous en prie , qu'il ne soit jamais entre nous question de cette rencontre. — Cependant , permettez..... — Je ne permets rien. Vous ne parlerez plus de cette aventure , si vous conservez pour moi quelque...

La Marquise un moment s'arrêta pour chercher l'expression convenable. Ce fut le mot estime qu'elle prononça d'abord : celui de respect , elle ne le hasardâ qu'après , & d'une voix tremblante , & d'un air presque humilié.

Oui , j'ai pour vous beaucoup d'estime , beaucoup de respect , beaucoup d'am... — D'amitié ; je vous entends , n'achevez pas.... Faublas , me voilà pleinement récompensée ; il ne manque plus à ma tranquillité que la cer-

titude de votre entier rétablissement... Vous avez beaucoup trop parlé, reposez-vous; tâchez de dormir... ne fut-ce qu'un quart-d'heure.... je vous en prie... je le veux.

Si elle ne m'en avoit pas donné l'ordre, je me ferois vu bientôt forcé de lui en demander la permission. Mais le pénible sommeil qui m'accabla ne dura pas long-tems. Je me réveillai fitôt & si brusquement, que la Marquise en fut déconcertée : je la surpris versant des larmes sur un papier qu'elle se hâta de dérober à ma vue. Quel est donc, osai-je lui demander, quel est cet écrit fatal qui fait ainsi couler vos pleurs ? — Hélas ! pourquoi vous le dirois-je ? répondit-elle en soupirant. — Sans doute, répliquai-je avec un peu d'amertume ; il est passé le tems où votre ami pouvoit n'ignorer aucun de vos secrets. — Des secrets pour vous !

dit-elle. Si j'en avois, je n'en aurois qu'un; & celui-là, Faublas, vous le devineriez fans peine; mais alors il faudroit, par commifération autant que par délicateffe, m'aider à le garder. — Commifération! quel mot! — C'est celui qui convient. Mes chagrins.... — Je m'efforcerais du moins de les confoler. — Et fi maintenant, s'écria-t-elle avec défefpoir, fi maintenant plus que jamais ils font inconfolables! Tenez, mon ami, je vous en cónjure, ne m'interrogez pas, ne me demandez rien, laissez-moi feule & toute entiere à ma douleur, laissez-moi pleurer.... des plaintes & des larmes! voilà donc ma derniere refource! & pourtant je me fuis estimée capable de foutenir patiemment les dures épreuves réfervées aux femmes malheureufes & à la plus malheureufe des femmes! J'ai eu l'orgueil de me

croire à jamais prémunie contre les injustices des hommes & les persécutions du fort. Insensée que j'étois ! ... du moins je me suis aujourd'hui , par ma propre expérience , convaincue d'une vérité que j'avois toujours soupçonnée & qui console ma foiblesse : ce courage guerrier dont vous autres hommes vous montrez si fiers , est de tous les courages le plus facile ; comme le plus commun. Il est aisé d'aller , pour la vengeance ou pour la gloire , un moment exposer sa vie ; il ne l'est point de soutenir avec une égale confiance plusieurs malheurs inattendus. Tant d'autres revers plus grands encore , aussi peu prévus , aussi peu mérités , ne m'avoient pas tout-à-fait abattue ; pourquoi celui-ci m'accable-t-il ? Je ne fais , mais j'ai sur le cœur un énorme poids ; si je n'obtiens un prompt soulagement je succombe ; il faut céder ;

céder : mon ami, laissez-moi pleurer, laissez-moi gémir.

Je voulus parler, mais pour m'en empêcher elle posa sa main sur ma bouche. Je pris cette main toujours douce & jolie, je la ferrai, je la baisai, je la mis sur mon cœur, sur mon cœur vivement ému.

On eût dit que Madame de Lignolle attendoit ce moment : elle sortit tout-à-coup du cabinet où je la croyois endormie. Mon premier mouvement fut de repousser la Marquise. Celle-ci toujours étonnante dans les occasions pressantes, conserva plus de présence d'esprit que moi. Persuadée qu'il étoit trop tard, elle ne voulut ni retirer sa main, ni changer de situation. Vous m'auriez laissé dormir jusqu'à demain, dit la Comtesse. Puis regardant le Vicomte, elle ajouta : qu'y a-t-il donc ? — Une palpitation, répondit-il froide-

ment. — Une palpitation! .. Mais vous pleurez! Est-ce que c'est dangereux une palpitation? — Pas ordinairement; mais dans son état, toute agitation peut être nuisible. — La Comtesse m'adressa la parole: mon ami, vous sentiriez-vous plus mal? — Au contraire, je me sens mieux. — Parce que tu me vois? — Parce que je revois celle qui m'est chère, celle à qui j'ai donné trop de chagrin, celle dont la tendresse inquiète veille sur mes jours... — C'est assez, interrompit Madame de B***, qui me ferra la main, elle vous comprend; elle est payée de ses soins. Sans doute, je le comprends, s'écria Madame de Lignolle en m'embrassant, mais n'importe, laisse-le dire, il parle si bien!

Quoique la Comtesse témoignât le desir de me faire causer, je gardois le silence. Et qu'aurois-je pu dire encore? je venois de m'expliquer de manière

que tout le monde avoit été content.

Personne ne le fut quelques momens après, car M. de Lignolle arriva beaucoup plutôt qu'on ne l'attendoit : *Julien* dépêché vers lui, l'avoit rencontré sur la route. Il demanda de mes nouvelles avec beaucoup d'empressement & d'intérêt ; mais l'air dont il regardoit la Marquise ne laissa pas de m'allarmer. Monsieur est un intime ami de Mlle. de Brumont, lui dit la Comtesse qui s'apperçut comme moi de son inquiétude & de son étonnement. Un ami ? répéta-t-il. La Marquise se hâta de prendre la parole : un ami de l'enfance. — Monsieur est noble ? — Je suis Vicomte. — Vicomte de ? ... — De Florville. — Ce nom là est nouveau pour moi. — Peut-on savoir tous les noms ? — Sans me vanter il y en a peu que j'ignore. Il prit un siege, & regardant la Marquise d'un air dédaigneux, il

ajouta : mais apparemment que votre famille n'est pas ancienne? — Le grand-pere de mon bifaïeul a monté dans les carrosses du Roi — Ah ! ah ! ... Monsieur, je suis votre très-humble serviteur. Il s'étoit levé & venoit de saluer la Marquise. Vous paroissez bien jeune? lui dit-il. — Je ne suis pas majeur. — Ni prêt à l'être? — Oh ! j'y viendrai. — Par quel hasard, demanda-t-il à sa femme, avons-nous le bonheur de posséder Monsieur chez nous? — Par quel hasard? Mais c'est que... c'est que... — Voici le fait, interrompit le Vicomte qui vit l'embarras de la Comtesse. — Hé bien, oui, dites-le! vous! s'écria-t-elle. — Voici le fait, répéta Madame de B***. Depuis long-tems Mademoiselle me faisoit espérer que j'aurois le plaisir de lui donner à dîner chez moi. Elle avoit jusqu'à présent différé de me tenir parole; parce

qu'il y a, pour ainsi dire, un voyage à faire . . . — Où demeurez - vous donc ? — A Fontainebleau. J'y passe huit mois de l'année, j'ai un appartement au château. M. de Lignolle s'inclina.

Moi, j'écoutois la Marquise avec un plaisir mêlé d'étonnement : cette femme qui tout-à-l'heure déplorant je ne fais quel malheur nouveau, paroiffoit inutilement vouloir retenir des sanglots, étouffer ses gémiffemens & résister à son désespoir ; est - ce bien elle que j'ai vue, le moment d'après, donner avec un admirable sang-froid, le change à la Comtesse ? Est - ce bien elle que j'entends maintenant, d'une voix ferme & d'un front tranquille, & du ton de la vérité, faire à M. de Lignolle une fable impromptue, ingénieuse & vraisemblable ? Oh ! Madame de B***, comme vous savez

au besoin composer votre figure , affirmer votre maintien , sécher vos larmes , dissimuler vos passions , vous rendre enfin tout-à-fait maîtresse de vous ! Oh ! comme en un moment vous venez de justifier & d'augmenter la haute opinion que j'avois de vos talens & de votre force !

Elle continuoit : hier pourtant Mademoiselle est venue Ah ! voilà , s'écria le Comte en s'adressant à moi , voilà cette affaire indispensable qui vous forçoit à sortir pour vingt-quatre heures ! c'étoit pour une partie de plaisir , que vous quittiez la Comtesse retenue au lit par une indisposition assez grave ! A sa place je ne vous le pardonnerois pas. La Marquise reprit : elle est venue , & pour comble de bonheur elle m'a amené Madame la Comtesse . . . Quoi ! dit M. de Lignolle à sa femme , vous avez dîné chez un

jeune homme que vous ne connoissez pas , & qui ne vous avoit pas même invitée ? — Monsieur, trêve de morale répondit-elle , écoutez l'histoire jusqu'à la fin. Vous concevez, ajouta le Vicomte, combien la visite de ces dames m'a charmé. Hélas ! ma joie n'a pas duré long-tems. Dans l'après-dinée , Mademoiselle s'est sentie mal à son aise , nous avons cru que ce ne seroit rien ; mais le soir le mal a augmenté. Nous voilà d'abord fort embarrassés , comme vous pensez bien ; car il n'y avoit pas moyen qu'une jeune demoiselle malade restât chez un garçon. Heureusement Madame la Comtesse qui a beaucoup de présence d'esprit.... — Beaucoup moins que vous , Monsieur le Vicomte , je vous rends justice.... — A pris le parti de faire transporter Mademoiselle ici..... où elle a bien voulu me

permettre de l'accompagner. — Pourquoi donc ici plutôt qu'à Paris ? dit le Comte à Mme. de Lignolle. — Pourquoi ? ma foi, demandez à Monsieur le Vicomte. — Celui-ci répondit aussitôt : parce qu'il y auroit eu quatorze mortelles lieues à faire, & que de Fontainebleau ici il n'y en a pas sept.

Le Comte qui ne trouva pas cette raison mauvaise, garda le silence pendant quelque tems : il paroïsoit observer M. de Florville & Mlle. de Brumont. Puisque vous êtes l'ami de Mademoiselle, dit-il enfin, vous devez savoir deviner des charades ? Oui, Monsieur, répliqua la Marquise, mais pas à présent, s'il vous plaît ; je ne m'y sens pas du tout disposée.

Ceci fut pour M. de Lignolle un nouveau trait de lumière, il prit la Comtesse à part ; mais curieux de

favoir ce qu'il lui disoit, nous écoutâmes attentivement.

Madame, ce jeune homme-là n'est pas l'ami de votre Demoiselle de compagnie. — Que voulez-vous qu'il soit ? — Il est son amant, Madame. — Ha ! l'excellente idée que vous avez là ! — Ne riez pas, Madame, vous savez que je m'y connois. — Je fais que vous le dites. — Et je crois qu'il faut veiller sur Mlle. de Brumont. — Vraiment, Monsieur ? — Il faut y veiller de près. — C'est mon intention. — Ce Vicomte est jeune... a une jolie figure... ne paroît pas manquer d'esprit... ni d'usage.... je lui trouve je ne fais quoi de très-distingué... & je l'ai vu quelque part.... il a tout l'air d'un séducteur, Madame. — Monsieur, j'admire avec quelle sagacité vous pénétrez les gens en un quart-d'heure. — Voilà ce que c'est que de

connoître le cœur humain , Comtesse ! je crains que la petite Brumont ne soit déjà la dupe de ce jeune homme là. — Bon ? — Avant-hier , qu'est-elle devenue ? — Elle a passé la journée chez son pere. — En êtes-vous sûre ? — Oui. — Mais hier , ce dîner à la campagne ? cela ressemble furieusement à une partie fine , au moins. — Je ne fais pas ce que c'est qu'une partie fine , Monsieur. — Madame , une partie fine . . . c'est une partie . . . C'étoit une partie fine , allez , je vous le dis. — Expliquez - moi donc . . . — Je vous l'explique aussi : c'est une partie . . . une partie à deux. — Nous étions trois. — Aussi je suis persuadé que vous les avez beaucoup dérangés en y allant. — Ai-je mal fait ? Vraiment , vous auriez dû auparavant me consulter. — Passons , Monsieur. — Madame , j'ai déjà plu-

fiere preuves du penchant que ce jeune homme a pour cette jeune fille. — Voyons ! vite ! — Ses yeux sont rouges , parce qu'ils ont pleuré ; ses yeux ont pleuré , parce que son ame s'est affectée ; son ame s'est affectée , parce que sa maîtresse est tombée malade : donc il aime Mlle. de Brumont. — Votre logique est pressante , Monsieur. — Et il faut que son ame soit profondément affectée , puisqu'il n'a pas voulu deviner mes charades ! Ne riez pas , Madame ! ... ceci est sérieux... éclairez la conduite de votre Demoiselle de compagnie ; donnez-lui son congé pour toujours , ou ne la quittez pas une minute. — Monsieur , mon choix est fait ; j'aime mieux ne pas la quitter. — Quant à ce jeune homme , je vais le prier poliment de s'en retourner chez lui. — Non pas , Monsieur... — Mais , Madame...

— Point de mais ! je ne le veux pas.
— Tant pis pour vous , Madame ; on vous attrape ; ces jeunes gens-là vous joueront quelque méchant tour , je vous en avertis.

Un peu mécontent de sa femme , mais très-content de lui , M. de Lignolle sortit de l'appartement. La Comtesse alors fit les plus vifs remerciemens au Vicomte : vous m'avez lui dit-elle , très-habilement tirée de l'embarras extrême où j'étois ; vous êtes , après Faublas , le jeune homme du monde le plus spirituel & le plus aimable. Il lui répondit : croyez-moi , ne perdez pas votre tems à me complimenter : vous êtes encore menacée d'un danger prochain auquel il faut songer à vous dérober. Le Comte est ici , le Baron doit y venir : s'ils se rencontrent , ils peuvent avoir une explication dont vous devez redouter les suites. — Vous
avez

avez raison ; mais quel parti prendre ?
— Faire dire à M. de Faublas de ne pas venir. — Ah ! je suis bien aise de le voir & de lui parler. — Cependant je prendrai la liberté de vous représenter... — Tenez , Monsieur , toute représentation est inutile ! si le Baron ne devoit pas venir , je l'enverrai chercher. — En ce cas , trouvez donc quelque moyen d'écarter M. de Lignolle.

Elle le fit appeller & lui dit qu'elle desiroit quelques pieces de gibier ; charmé de la demande , le Comte se hâta de dîner & partit pour la chasse. La Marquise alors tout-à-fait tranquille , alla prendre sur le lit-de-camp du cabinet , la place que Mme. de Lignolle y occupoit une heure auparavant.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que la Comtesse & moi goûtions les douceurs du tête-à-tête , quand on vint

rudement frapper à la porte. Figurez-vous notre surprise & mes craintes ; c'étoit M. de Lignolle déjà revenu de la chasse ! Il crioit : ouvrez , ouvrez vite ; je vous amene Mme. de Fonrose... Oui , Madame de Fonrose qui venoit nous voir.... je l'ai rencontrée comme je sortois du parc... quel bonheur ! La Comtesse couroit à la porte :

Un moment , ma chere Eléonore , un moment. Que je te dise.... C'est Mme. de Fonrose?... ne lui parle pas du Vicomte. — Pourquoi ? — Parce que... Tiens , mon amie , j'aurois dû t'en prévenir plutôt ; mais j'étois si malade ! je n'y ai pas songé.... Le Vicomte & la Baronne sont ennemis jurés. Il paroît que Florville qui lui a fait sa cour , n'en a pas été maltraité ; mais ils se sont fort mal quittés ; ils se détestent.... Ouvre maintenant , car on frappe encore. Sur-tout fais bien

attention à ce que tu diras. Ne vas pas parler du Vicomte ! — Non , non , sois tranquille (1).

LE COMTE (*en entrant.*)

Où est donc le Vicomte ?

LA COMTESSE.

Chût !

LE COMTE.

Plait-il ?

LA COMTESSE.

Taisez-vous.

LA BARONNE (*regarde Mme. de Eignolle d'un air étonné.*)

Est-ce que je vous dérange, Comtesse ?

(1) Je puis rapporter ici, mot à mot, l'une des plus singulieres scenes dont j'aie été le témoin & l'acteur : il est bien vrai que la situation où j'étois ne me permit pas d'entendre absolument tout ce qui fut dit de part & d'autre ; mais les détails qui m'ont alors échappé, je les ai sus depuis de la bouche même de celle que son imprudence & son mauvais sort réduisirent à y jouer le principal rôle.

L A C O M T E S S E.

Point du tout.

L A B A R O N N E (*à Faublas.*)

Hé bien, cette chere enfant, comment va-t-elle ?

L E C O M T E.

Ce n'est rien, je vous dis ! un peu de fièvre....

F A U B L A S.

J'ai osé me flatter que mon père... :

L E C O M T E.

Monfieur votre pere est un homme fort étrange, Mademoiselle.

F A U B L A S.

Vous dites, Monsieur ?...

L E C O M T E.

Comment ! il m'apperçoit de loin ! le voilà qui tout-à-coup descend de voiture & s'enfuit à travers champs, comme s'il eût vu le diable. On n'est pas sauvage à ce point.

L A B A R O N N E.

Nous vous avons déjà dit cent fois que M. de Brumont avoit des affaires secretes.

L E C O M T E.

Quoi ! dans ma terre ?

L A B A R O N N E.

Non , mais dans les environs.

L E C O M T E.

Ah ! chez M. de Florville , peut-être ?

L A C O M T E S S E.

Paix donc !

FAUBLAS (*vivement à la Baronne qui regarde Mme. de Lignolle d'un air étonné.*)

Par quel hafard Madame la Baronne est-elle dans ce pays-ci ?

L A B A R O N N E.

La nuit derniere , un exprès est venu me dire que M. votre pere avoit le plus preffant besoin de mes fervices.

F A U B L A S.

Ah ! oui... ma chere Adelaïde est-elle mieux ?

L A B A R O N N E.

Beaucoup mieux

L A C O M T E S S E (*à Faublas.*)

Ne parlez pas trop, ménagez-vous.

L A B A R O N N E.

Comme une nuit l'a changé!

L E C O M T E.

Une nuit ! dites plusieurs, Madame ! car ne vous y trompez pas : cette maladie là vient de loin. Ces deux Dames, pendant leur premier voyage ici, n'ont songé qu'à se divertir, & Dieu fait comme on s'en est donné : toute la journée courir dans le parc ! revenir essouffées, hors d'haleine, & recommencer ici ! Madame, elles jouoient comme deux enfans ! elles se battoient comme des écoliers ! pas un meuble ne pou-

voit rester en place ! la nuit.... oh !
c'étoit bien autre chose , la nuit !

LA COMTESSE (*en riant.*)

Monfieur, comptez-vous apprendre
à la Baronne quelque chose de nou-
veau ?

LE COMTE (*sans l'écouter.*)

La nuit, elles couchoient dans la
même chambre..... & croiriez - vous
qu'au lieu de dormir elles ne faisoient
que chuchotter. Elles ne faisoient que
ça !... Ce que je vous dis, Madame,
il faut le prendre au pied de la lettre :
elles ne faisoient que ça.... je les
entendois bien , parce que , voyez-
vous ?.... nous ne sommes séparés
que par cette cloison.... Or, toute
personne raisonnable conçoit que faire
toute la journée beaucoup d'exercice
& se fatiguer encore la nuit, c'est le
vrai moyen de se tuer. Aussi la Com-
tesse, en revenant à Paris, s'en est-

elle sentie fort incommodée : des migraines, des maux de cœur !

L A B A R O N N E.

Des maux de cœur, Comtesse ?

L A C O M T E S S E.

Bon ! ce n'est rien.

L A B A R O N N E.

Ah ! prenez-y garde !

L E C O M T E (*enchanté.*)

N'est-il pas vrai qu'il faut qu'elle y prenne garde ?... Mademoiselle plus fortement constituée a résisté plus longtemps, & peut-être que si elle se fût reposée chez nous, au-lieu d'aller chez ce M. de Florville....

L A C O M T E S S E.

Taisez-vous donc.

F A U B L A S (*vivement à la Baronne qui paroît encore très-étonnée.*)

Madame la Baronne ?

L A B A R O N N E.

Hé bien ?

F A U B L A S.

Un secret.... (*tout bas.*) vous avez passé par Nemours ?

L A B A R O N N E (*à mi-voix.*)

C'est - là que j'ai trouvé M. votre pere. J'ai laissé ma femme-de-chambre auprès d'Adelaïde.

L E C O M T E (*reprënd.*)

Oui, je crois que si elle n'eût pas dîné chez le Vicomte....

L A C O M T E S S E.

Il ne se taira pas !

L A B A R O N N E.

J'entends. Ces Dames ne vouloient pas me mettre dans le secret ? il faut donc les avertir que j'y suis. Oui, je fais qu'elles ont hier dîné à Fontainebleau ; M. le Comte me l'a dit.

F A U B L A S (*faisant à la Baronne un signe d'intelligence.*)

Madame la Baronne le connoît, le Vicomte ?

L A B A R O N N E (*d'un air fin.*)

Si je le connois, la bonne question que vous me faites - là c'est un joli garçon... qui a de la tournure... de l'esprit. . . .

L A C O M T E S S E (*bas à Faublas.*)

Il me semble qu'elle n'en dit pas trop de mal.

F A U B L A S. (*bas.*)

C'est qu'elle diffimule ; attendez donc.

L A B A R O N N E.

Le grand-pere de son Bifaïeul à monté dans les carrosses du Roi.

L A C O M T E S S E (*bas.*)

Tu as raison. Je crois qu'il y a de l'ironie.

F A U B L A S (*bas.*)

Sans doute.

L A B A R O N N E.

Avec tout cela, je lui connois un terrible défaut,

L A C O M T E S S E.

Ah!

L E C O M T E.

C'est?

L A B A R O N N E.

Au moins j'ai mon garant; c'est encore M. le Comte qui me l'a dit: le pauvre jeune homme n'est pas fort sur l'article des charades.

L A C O M T E S S E (*riant aux éclats.*)

C'est peut-être pour cela que vous lui en voulez?

L A B A R O N N E (*regarde la Comtesse
& le Chevalier.*)

Est-ce que je lui en veux?

F A U B L A S (*lui fait un signe d'intelligence.*)

Certainement, vous êtes brouillés, allez-vous en faire un mystère?

L A B A R O N N E (*d'un air fin.*)

Allons, nous sommes brouillés, j'en

conviens, mais c'est qu'en vérité il a eu de grands torts avec moi.

F A U B L A S.

(*Bas à la Comtesse.*) Vois-tu.... (*haut à la Baronne.*) Je ne voulois pas qu'on vous parlât de lui ; mais puisque Monsieur le Comte....

L A B A R O N N E.

Oui, nous ne sommes pas amis ; (*au Comte après un moment de réflexion.*) & franchement voilà ce qui m'a empêché hier d'accompagner ces Dames, car elles me l'avoient proposé.

F A U B L A S (*à mi-voix à la Baronne.*)

A merveille !

L A C O M T E S S E (*du même ton.*)

Ceci n'est pas maladroit, je vous remercie.

L E C O M T E (*à la Baronne en se promenant dans l'appartement.*)

Ces Dames.... ces Dames auroient bien fait, si elles avoient fait comme

vous.

vous, (*à la Comtesse.*) Mais où est-il donc, ce Monsieur ?

L A C O M T E S S E.

Il dort.

L E C O M T E (*regardant à travers les vitres du cabinet.*)

Oui, vraiment. Le voilà sur le lit-de-camp : Il s'y est jetté tout habillé.

L A B A R O N N E.

Ne le verrai - je pas ?

L E C O M T E.

Si vous voulez le voir, entrez.

F A U B L A S (*avec impétuosité.*)

N'entrez pas ! il est excédé de fatigue , il repose.

L A B A R O N N E (*un peu étonnée.*)

Bon dieu, que de vivacité ! Mademoiselle ! vous vous ferez mal.

F A U B L A S (*avec une tranquillité feinte.*)

Mais aussi quelle idée d'aller déranger ce jeune homme qui a passé la nuit !

LA BARONNE (*observant le Chevalier.*)

Est-il impossible d'approcher de lui, sans faire de bruit & sans vous faire de la peine ?

FAUBLAS (*d'une voix altérée.*)

Il n'est pas question de moi... Mais si vous le réveillez ! Si....

LA BARONNE.

Si je le réveille, il se rendormira, voilà tout le mal.

FAUBLAS (*embarrassé.*)

Voilà tout le mal ! voilà tout le mal ! c'en est un grand.

LA BARONNE.

Mademoiselle ! vous direz tout ce que vous voudrez, je suis très-curieuse de voir votre intime ami.... l'ami de votre enfance.... que vous craignez si fort qu'on ne dérange. (*Elle se leve.*)

LA COMTESSE (*d'un air malin.*)

A quoi bon ? vous le connoissez très-bien.

L A B A R O N N E.

Ah! je veux favoir s'il n'a pas beaucoup changé, depuis que je ne l'ai vu.
(*Elle approche du cabinet.*)

F A U B L A S (*bas à la Comtesse.*)

Arrêtez-la donc.

L A C O M T E S S E (*bas.*)

Pourquoi? Elle l'aime peut-être encore, elle veut du moins avoir le plaisir de le regarder; où est l'inconvénient?

F A U B L A S.

Ne connoissez-vous pas la Baronne? elle va faire une scène.

L A C O M T E S S E.

Hé bien, attends, je vais lui parler.
(*Elle court à Mme, de Fonrose.*) Entrez, regardez, si cela vous fait plaisir; mais ne l'éveillez point, car il doit être las.

Qu'on juge de ma situation; il ne me reste pas une seule objection rai-

sonnable à faire , & ma foiblesse me retient au lit ! j'y suis piqué de cent mille épingles ! déjà la Baronne est près de la porte vitrée , & j'ai peine à dissimuler mon inquiétude extrême. Quel heureux obstacle tout-à-coup me rassure ! Le Vicomte s'est enfermé dans le cabinet ! La Marquise est donc en sûreté ? Non Hélas ! . . . non , cette précaution ne la sauvera pas : Mme. de Lignolle vient de donner à Mme. de Fonrose un passe-partout.

Dès que la Baronne fut entrée , j'entendis ces mots : oui , cette figure est assez jolie , mais c'est justement celle que je connois ? . . . Non . . . oui . . . point du tout ! . . . si fait ! . . . c'est cela ! c'est cela même . . . Hé bien , j'osois à peine le soupçonner ! L'aventure me paroïssoit trop incroyable ! . . .
Eveillez-vous , charmant jeune homme ! venez , Monsieur le Vicomte ! venez un

peu voir la compagnie.... allons ! allons donc ! je vais vous donner la main.

Ce fut le bras qu'elle lui donna , car Mme. de B*** dormant tout debout , se foutenoit à peine.

Quiconque , seulement une fois dans sa vie , fut en sursaut tiré d'un sommeil très-profond , a bien senti ce que je vais mal décrire. On ne passe pas tout-à-coup & sans quelques douleurs , de cet état de mort à un état de vie : les yeux d'abord s'ouvrent , mais ils demeurent offusqués d'un nuage épais ; l'oreille entend , mais elle ne recueille que la moindre partie des mots qu'on lui confie & qu'elle dénature ; c'est surtout au cerveau que le trouble est extrême. Le cerveau se trouve en même-tems chargé des idées récentes que lui laisse un rêve tout-à-l'heure interrompu , & des idées souvent contraires que lui

transmet un cruel interlocuteur. De ce choc imprévu, résulte une confusion totale. C'est dans ce moment de désordre qu'on regarde sans voir, qu'on écoute sans comprendre, qu'on parle sans penser ; & n'attendez pas que j'explique quel instinct machinal fait alors mouvoir un corps auquel il manque une ame.

Telle parut Mme. de B*** lorsque soutenue ou plutôt traînée par Mme. de Fonrose, elle arriva dans la chambre où nous étions.

D'abord elle jette autour d'elle & sur elle un regard stupéfait. Quel objet a frappé sa vue ! est-ce un rêve qui la tourmente ? . . . Sa bouche murmure quelques mots sans suite, & fatigués d'un premier effort ses yeux se ferment. Bientôt pour la seconde fois ses mains retombent & se promènent sur ses paupières appesanties qu'elles en-

tr'ouvrent : Mme. de B***. peut de nouveau considérer le fantôme femelle dont la présence l'étonne. Enfin elle a tout-à-fait repris l'usage de ses sens ; un dernier examen plus rapide l'affure qu'il n'est pas question d'un songe , & qu'elle est réellement tombée dans les mains de sa plus mortelle ennemie.

Au reste il étoit moins mal-aisé de surprendre & d'attaquer Mme. de B***, que de l'intimider & de l'abattre : ce fut elle qui commença le combat, ce fut Mme. de Fonrose qui reçut le premier coup.

L A M A R Q U I S E.

Quoique j'eusse besoin de repos plus que de visite, je suis, Madame la Baronne, enchantée de vous voir.

L A B A R O N N E.

Enchanté me paroît fort. Je crois que Monsieur le Vicomte exagere.

L A M A R Q U I S E.

Madame est si modeste !

L A B A R O N N E.

Monsieur est si poli !

L A C O M T E S S E (*à la Baronne.*)

Vous ne l'êtes pas vous ; pourquoi l'avoir éveillé ? Je vous avois priée... Madame, je vous avertis qu'il me déplairoit fort que vous lui fiffiez une scene chez moi.

L A B A R O N N E (*en riant.*)

Grondez-moi, je vous le conseille !

Cependant la Marquise étonnée de ce que la Comtesse venoit de dire, sembloit par ses regards m'en demander l'explication. J'allois tous bas la lui donner, la Baronne me prévint.

L A B A R O N N E (*se jettant entre la Marquise & Faublas.*)

Non pas ! non pas, s'il vous plaît ! je ne doute pas que vous n'ayez bien des choses à vous dire ; mais il

faut parler tout haut.... Eh, bien ? cela vous dérange ? Allons donc, Monsieur le Vicomte ! Vous qui êtes plus manégé !

L A M A R Q U I S E.

Madame va me le faire croire ! personne mieux qu'elle, ne s'y connoît, son suffrage en vaut mille ; sa longue expérience....

L A B A R O N N E (*d'une voix altérée.*)

Longue ! ne diroit-on pas que j'ai cent ans ?

L A M A R Q U I S E (*jouant l'intérêt.*)

Ha ! pardon, j'ai blessé Madame ?

L A B A R O N N E.

Blessée, point du tout.

L A M A R Q U I S E (*d'un ton railleur.*)

Si fait, Madame a reculé ! Madame a quitté l'attaque pour s'occuper de la défense. Ah ! que je suis fâché !

L A B A R O N N E.

Ne le foyez gueres, car le mal

n'est pas grand. (*à Faublas.*) Belle Demoiselle, vous ne dites rien ?

F A U B L A S.

J'écoute, je souffre & j'attends.

L A C O M T E S S E (*vivement.*)

Et moi aussi, j'attends très - impatientement la fin de tout ceci.

L E C O M T E.

Jusqu'à présent, moi, je n'entends pas grand chose à la querelle : ce que je vois, c'est que votre ame à tous est affectée.

L A B A R O N N E (*à la Comtesse & à Faublas.*)

Ce combat vous fatigue ? Prenez courage, il ne durera pas long-tems. (*En montrant le Vicomte.*) Je suis persuadée que Monsieur voudra bien le finir tout-à-l'heure en nous disant adieu.

L E C O M T E.

Enfin j'y suis. Vous êtes de mon avis : c'est une amourette de la jeune personne ?

L A C O M T E S S E.

Madame, vous osez chez moi traiter de la sorte quelqu'un à qui j'ai les plus grandes obligations !

L A B A R O N N E (*en riant.*)

Les plus grandes obligations !

L A C O M T E S S E (*très-étourdiment.*)

Oui, les plus grandes. Sans lui tout Montargis.... (*elle s'arrête.*)

L E C O M T E (*avec curiosité.*)

Eh bien, tout Montargis ?

F A U B L L A S (*vivement.*)

C'est tout Fontainebleau que Madame veut dire.

L A C O M T E S S E (*embarrassée.*)

Oui, oui... tout Fontainebleau...
tout Fontainebleau....

LA MARQUISE (*à la Comtesse.*)

Bon ! nous y aurions trouvé des secours pour Mademoiselle. Sans doute il valoit mieux quitter cette ville ; mais en vous donnant le conseil d'en sortir, je ne vous ai rendu qu'un très-léger service.

LA COMTESSE (*bas à la Baronne.*)

Qu'il a d'esprit !

LA BARONNE.

Oui ; mais moi , Comtesse , je veux , quoi que vous puissiez dire , m'acquérir des droits à votre éternelle reconnaissance : je veux vous débarrasser de Monsieur.

LA COMTESSE.

Voilà un entêtement !

LA BARONNE.

Ne vous fâchez pas. Tenez , je m'en rapporte au Vicomte , lui-même conviendra

LA

L A C O M T E S S E.

Madame, votre conduite est étrange ! inexcusable ! & Monsieur vous eût-il fait cinquante infidélités...

L A B A R O N N E (*riant.*)

Des infidélités ? lui !

L A C O M T E S S E.

Certainement.

L A B A R O N N E.

Des infidélités, à moi, lui ?

L A C O M T E S S E.

Hé ! oui, lui, des infidélités, à vous. Croyez-vous que j'ignore qu'il a été votre amant ?

L A B A R O N N E.

Lui ! mon amant ?

L E C O M T E

Chut ! chut ! ne parlons pas de ces choses-là. Je n'aime pas ces sortes de conversations.

L A C O M T E S S E.

Monsieur, je vous admire ! il est

bien question de ce que vous n'aimez pas !

L A B A R O N N E.

Lui ! mon amant ? Ah ! voilà une plaisante histoire ! (*en riant aux éclats.*) Comtesse , apprenez - moi donc qui vous a dit ? ... La petite Brumont sans doute. (*à Faublas.*) Rufée Demoiselle ! ... quoi , vraiment ! vous observez si peu les convenances ! vous avez eu le courage de me faire un pareil cadeau ! Aurez-vous la force de répéter devant moi cette burlesque accusation ?

F A U B L A S.

Pourquoi non ? si vous m'y obligez.

L A B A R O N N E.

Bien répondu ! ... & vous , Monsieur le Vicomte , osez-vous aussi me le soutenir ? En vérité , pour que l'aventure soit tout-à-fait comique , il n'y manque que cela.

L A M A R Q U I S E.

Madame , il y a des conquêtes qu'un jeune homme publie par vanité : il y a de bonnes fortunes que par pudeur il n'avoue pas : c'est à vous de décider si je puis être indiscret.

L A B A R O N N E.

Vraiment ? je conçois que vous feriez dans un étrange embarras , s'il vous falloit avouer toutes vos conquêtes ! sans compliment, je les crois déjà nombreuses ; vous êtes à Versailles en beau chemin . . .

L E C O M T E.

Eh ! justement ! c'est là que je l'aurais vu.

L A B A R O N N E.

N'est-ce pas par les femmes que vous avez accès & crédit chez le Ministre ?

L E C O M T E (*à mi-voix à la Baronne.*)

Oh ! oh ! mais s'il a du crédit chez le Ministre , il ne faut pas lui parler

comme vous faites ; il faut le ménager.

L A M A R Q U I S E.

Telle ne croit pas cela, qui donne pourtant l'exemple d'y croire... Au reste, Madame vient d'éluder ma question ; elle n'a pas osé décider si je devois être indiscret.

L A B A R O N N E. (*avec humeur.*)

Je décide que vous le devez.

L A M A R Q U I S E.

Vous y mettez de la modestie ! je vous récuse, je demande qu'on recueille les voix.

L A B A R O N N E.

J'y consens. Voyons, Monsieur le Comte, parlez d'abord.

L A M A R Q U I S E.

Non, non, vous ne m'entendez pas. Quand il s'agit d'une accusée telle que vous, ce c'est point en petit comité que doit se faire la difficile enquête ; il faut dans ce cas-là interroger la Cour, la Ville & les Provinces.

LA BARONNE.

Ceci est trop impertinent !

LA COMTESSE.

Vous méritez cela. Pourquoi l'avez-vous réveillé ? Pourquoi voulez-vous le mettre à ma porte ?

LA BARONNE (*à la Comtesse.*)

Au fond je ne devrois pas me fâcher, car il n'y a que de quoi rire ; ce qui pourroit me divertir beaucoup, c'est de voir que vous prenez parti pour eux contre moi... Cependant il faut que cela finisse... je suis attendue... (*elle tire sa montre.*) l'heure me presse... Monsieur le Vicomte ne s'en iroit pas à pied ; il est délicat, je le prie de me donner la main jusqu'à ma voiture, ... où il voudra bien accepter une place. Je m'engage à le reconduire jusqu'à Fontainebleau : est-ce honnête cela ?

LA MARQUISE.

Je suis très-sensible aux offres tout-

à-fait obligantes de Madame la Baronne ; mais puisque Madame la Comtesse le permet , je reste ici.

L A C O M T E S S E.

Vous avez raison.

L A B A R O N N E (*à la Comtesse.*)

Il a raison sans doute , & vous faites bien de l'approuver... (*à la Marquise.*) Parlez-vous sérieusement ?

L A M A R Q U I S E.

Très-sérieusement. Je reste ici tant qu'il y aura du danger pour Mademoiselle , & tant que cela ne gênera pas Madame.

L A B A R O N N E.

Et vous espérez que je vous y laisserai ?

L A M A R Q U I S E.

Je ne vois pas du moins comment vous me forcerez d'en sortir.

L A B A R O N N E (*avec impétuosité.*)

Quelle audace ! mais songez donc que pour cela je n'ai qu'un mot à dire.

LA MARQUISE (*tranquillement.*)

Vous ne le direz pas.

LA BARONNE.

Qui m'en empêchera ?

LA MARQUISE.

Un peu de réflexion. Vous avez mon secret, je le fais bien ; mais regardez autour de vous, & dites-moi quel avantage en retireroient ceux à qui vous pourriez le confier.

LA COMTESSE (*bas à Faublas.*)

Qu'est-ce que cela signifie ?

FAUBLAS (*bas.*)

Cela regarde ton mari ; je te mettrai au fait.

LA MARQUISE (*à la Baronne tout bas & d'un ton amical.*)

La Comtesse est une étourdie que sa petite fureur trahiroit ; je vous demande grace pour elle.

LA BARONNE. (*bas.*)

Je trouverai moyen d'éloigner M. de Lignolle.

LA MARQUISE (*haut.*)

Je ne le crois pas.

LA BARONNE (*avec la plus grande vivacité & très-haut.*)

Qui m'en empêchera donc ?

LA MARQUISE.

Madame, Mademoiselle & moi.

LA BARONNE.

Monsieur le Vicomte, sortons ensemble !

LA MARQUISE.

Non.

LA BARONNE.

Je vais parler !

LA MARQUISE.

Je vous en défie.

LA BARONNE (*étonnée.*)

J'avois entendu prodigieusement vanter votre incomparable mérite ;

mais la renommée qui publie les faits galans dignes de mémoire, & qui ordinairement exagere.....

LA MARQUISE (*avec ironie.*)

Ne me flattez pas. Cette renommée là ne vous a rien dit de moi. Vous savez bien qu'elle n'a plus le tems de parler de personne, depuis que vous vous mêlez de lui donner de l'occupation.

LA BARONNE (*du même ton.*)

Cependant elle trouve encore quelques momens pour causer de vous. Elle dit qu'après avoir tiré de la foule l'heureux objet de vos affections....

LA MARQUISE,

Tiré de la foule ! tant mieux pour ma maîtresse & pour moi. C'est un exemple que je donne à certaines femmes de ma connoissance. Celles-ci quand elles prennent un amant, ne le

tirent pas de la foule ; elles l'y confondent.

LA BARONNE (*avec emportement.*)

Ce n'est pas vous que l'on y confondra jamais ; vous qui vous distinguez par tant de talens divers ; vous qui suivant les circonstances, savez si bien changer & de ton , & de caractère, & de conduite, & de nom , & de sé....

LA MARQUISE (*vivement.*)

Chut ! prenez garde , Madame la Baronne , vous n'êtes plus de sang-froid , vous allez dire quelque.....

(*en regardant la Comtesse & Faublas.*)

vous allez nous compromettre , prenez garde. Il est rarement dangereux de se taire ; il y a souvent du péril à parler.

LA BARONNE (*d'un ton plus calme.*)

Monfieur le Comte , deux mots.

LA MARQUISE (*à la Comtesse.*)

Croyez - moi , Madame , empêchez cette confidence.

LA COMTESSE (*à M. de Lignolle.*)

Je ne veux pas que vous lui parliez.

LA BARONNE (*à la Comtesse.*)

Mais....

LA COMTESSE (*à la Baronne.*)

Vous ne lui parlerez pas.

LA BARONNE (*à M. de Lignolle.*)

En ce cas... je vous demande pardon.... mais il faut que je vous prie de vouloir bien nous laisser un moment.

LA MARQUISE (*à la Comtesse.*)

Ne souffrez pas qu'il s'en aille.

LA COMTESSE (*à M. de Lignolle.*)

Je ne veux pas que vous vous en alliez.

LE COMTE (*à mi-voix.*)

Allez, allez, vous n'avez pas besoin de me le dire, rien ne m'échappe. Je vois bien, quoiqu'elle se contraigne, que la Baronne a l'ame affectée; & quant à ce jeune homme, puisqu'il a

du crédit chez le Ministre , je sens qu'il ne faut pas qu'il puisse se plaindre d'avoir été maltraité chez nous. Or , je connois le monde : un homme , le maître de la maison sur-tout en impose toujours : (*tout haut.*) je dois donc rester pour prévenir une scene.

L A M A R Q U I S E .

Oui , restez.

F A U B L A S .

Restez.

L A C O M T E S S E .

Restez.

L A B A R O N N E .

Puisque tout le monde le veut , restez donc ceci devient très-plaisant , je serois de trop mauvaise humeur si je ne m'en amusois pas. (*elle rit de toutes ses forces.*) Comtesse , donnez-moi la main. Donnez-moi la main , Comtesse : on vous attrape & l'on me joue.

Tous

Tous ensemble.

Expliquez-vous.

LE COMTE (*en se frottant les mains.*)

Oui, je le soupçonnois confusément & je le disois à la Comtesse : on l'attrape. (*à la Baronne.*) Mais je ne serai pas fâché de savoir au juste comment ? Expliquez-vous.

LA BARONNE.

Vraiment ! on fait très-bien que je ne peux pas m'expliquer... Je reconnois qu'il faut temporiser. Allons ! de la patience & du courage. (*Elle prend un siege.*)

LA MARQUISE.

Madame avoit affaire, ce me semble ?

LA BARONNE.

La remarque n'est pas honnête, Monsieur ; cependant en faveur de votre embarras, je vous pardonne votre impolitesse. J'étois, je l'avoue, pressée de vous emmener avec moi ;

mais puisqu'on ne peut se déterminer à vous laisser partir, je demande du moins qu'on me permette d'avoir le bonheur de rester avec vous.

LA COMTESSE (*avec humeur.*)

Comme il vous plaira.

LA MARQUISE (*à M. de Lignolle.*)

Monsieur, ne se tiendra pas debout ?

(*elle lui donne un siège.*)

LE BARONNE.

Monsieur de Lignolle ne remarque pas cet excès d'attention ?

LE COMTE.

Au contraire, j'y suis très-sensible.

(*Il donne un siège à la Marquise.*)

Tous prennent place autour de mon lit, & c'est une chose à voir que la contenance de chacun.

La Comtesse partage entre la Marquise & moi les soins affectueux ; si quelquefois elle paroît se souvenir que Mme. de Fontrose est là, c'est pour lui

marquer son mécontentement par un geste boudeur ou par un monosyllabe désobligéant. M. de Lignolle aussi néglige absolument la Baronne, toute l'attention du courtifan fe porte fur M. de Florville, fur ce jeune homme qui a tant de crédit chez le Miniftre : il s'en empare, il le careffe, il l'importune étrangement. Le Vicomte reçoit avec modettie les remerciemens de *Madame*, & prefque avec dignité les avances de *Monsieur*. A l'entiere fécurité qu'il affecte, on diroit qu'il oublie fes dangers & fon adverfaire ; mais moins il femble y fonger, plus je présume qu'il s'en occupe. De tems en tems Florville jette fur la Baronne un coup d'œil fier, impérieux, triomphant ; cependant ne feroit-il pas bien inconcevable que la Marquife, s'exagérant fes avantages & s'aveuglant fur fa position, regardât comme entié-

rement battue , l'ennemie qui n'a pas encore quitté le champ de bataille ? Pour moi , guerrier timide , étonné du premier succès , je redoute le second choc ; si le grand courage de mon alliée me rassure , l'infatigable opiniâtreté de son ennemie m'intimide ; & baissant devant l'une & l'autre un front humilié , j'espere , je tremble , j'admire , j'observe en silence.

Seule de son côté , la Baronne s'amuse aux dépens de tous. Elle ne punit le Comte qui l'abandonne impoliment , qu'en louant avec enthousiasme tout ce qu'il dit ; elle ne se venge de mes perfidies qu'en me lançant à la dérobée un regard improbateur à la fois & caressant , un regard qui semble en même tems m'apporter des félicitations & des reproches. Défendue par le témoignage de sa conscience , à l'injuste

courroux de la Comtesse elle oppose seulement de longs éclats de rire ; & quant au coup d'œil majestueux de sa superbe rivale , c'est par un sourire amer & menaçant qu'elle le repousse.

Enfin je la vois un instant se recueillir & méditer ; puis elle se leve , va dans le corridor , appelle un de ses gens , lui donne quelques ordres & rentre en disant assez haut : que mon cocher se tienne prêt.

Que son cocher se tienne prêt ! l'ai-je bien entendu ! O mon bon génie , ô génie protecteur de la Marquise , je te rends grace : la victoire est à nous !

Puisque le Comte le desire & que la Baronne le permet , la conversation tombe sur un sujet cent fois rebattu. M. de Lignolle engage Florville à ne pas négliger les charades ; il lui fait un magnifique éloge des affections de l'ame & de l'ame d'un courtisan. Un

quart-d'heure s'est passé de la sorte : voilà que tout-à-coup nous entendons un coup de fusil tiré à quelque distance, & dans la cour du château quelqu'un s'écrie aux armes ! aux braconniers, M. de Lignolle, à ce cri de guerre, oublie les charades, le Vicomte & la Cour ; il se leve, il s'élançe, il nous suit, La Comtesse, soit pour le calmer, soit pour le retenir, veut courir après lui ; Mme. de Fonrose l'en empêche & lui dit :

Ce n'est rien, rien qu'une ruse tout-à-l'heure imaginée pour éloigner votre mari malgré vous, & malgré vous chasser votre rivale.

L A C O M T E S S E,

Ma rivale ?

L A B A R O N N E,

Hé ! oui, malheureuse enfant que vous êtes, vous vous laissez duper ainsi, regardez donc ce prétendu jeune

homme. A sa taille, à ses traits pouvez-vous méconnoître une femme? A son adresse, à sa perfidie sur-tout, à son inconcevable audace, pouvez-vous méconnoître...

LA COMTESSE.

La Marquise de B***, grands Dieux!

LA MARQUISE (à Faublas.)

Mon ami, je vous quitte à regret; mais je saurai de vos nouvelles. (A Mme. de Fonrose d'un ton menaçant.)

Baronne, comptez sur ma reconnoissance, & cependant respectez mon secret; gardez-vous d'essayer de me compromettre, en divulguant cette aventure. (A Mme. de Lignolle.) Adieu, Madame la Comtesse; si vous êtes assez raisonnable pour ne garder au Vicomte de Florville aucun ressentiment, il vous promet de ne point révéler vos faiblesses à la Marquise de B***.

Elle sortit suivie de la Baronne, & pour se faire une idée juste des furieux transports de la Comtesse, il ne suffiroit pas d'être aussi violente, aussi emportée qu'elle, il faudroit encore avoir brûlé d'un feu pareil à celui qui la dévoroit. D'abord l'excès de l'étonnement suspendit l'excès de la rage; mais le calme effrayant fut court & l'explosion terrible. Je vis Mme. de Lignolle frissonner & pâlir, tout son corps parut ensuite agité d'un mouvement convulsif, & soudain le col se gonfla, les levres tremblèrent, l'œil s'enflamma, le visage se colora d'un violet pourpre: la pauvre enfant voulut crier & ne fit entendre que de sourds gémissemens, ses pieds frappèrent le carreau, son foible poignet se meurtrit sur les meubles; elle s'arracha les cheveux, elle osa même, elle osa porter une main sacrilège sur sa

charmante figure , d'où le sang s'échappa bientôt par plusieurs égratignures. Quel malheur pour elle & pour moi ! je n'ai pu prévoir ce cruel effet de son désespoir. Epuisé que je suis , je trouve pourtant la force d'abandonner mon lit , j'essaie de me traîner jusqu'auprès d'elle ! l'infortunée ne m'apperçoit seulement pas ! elle s'est élancée vers la porte ; & d'une voix étouffée : qu'on me la ramene , dit-elle , que je me venge ! que je la déchire ! que je la tue ! — *Eléonore ! ma chere Eléonore !* — Elle m'entend , se retourne & me voit au milieu de l'appartement ; hors d'elle-même elle accourt : tu veux la suivre ? eh ! bien , va donc , va perfide , & que je ne te revoie jamais ! qui peut te retenir encore ? elle t'attend , elle attend le prix de ses scélératesses. Va jouir avec elle de ma honte , de ton ingratitude

& de son infamie. Va , cours , mais songe bien que si je puis vous trouver ensemble , je vous immole tous deux !

Elle avoit saisi mon bras qu'elle secouoit de toutes ses forces ; je tombai sur mes genoux & sur mes mains. Un cri lui échappa , ce n'étoit plus un cri de fureur ! Déjà la colere avoit fait place à la crainte. Eléonore , comment peux-tu penser qu'en cet état je songe à la suivre.... je voulois aller jusqu'à toi , mon amie , je voulois me justifier , te demander pardon , essayer de te consoler.... Eléonore , écoutez-moi , calmez-vous , je vous en supplie !... sur-tout pour l'amour de moi , pour l'amour de toi-même , épargne tant de charmes ; épargne cette peau fine & blanche , & ces petites mains si douces , & cette longue chevelure , & ce visage plein d'attraits ! O toi que l'Amour fit exprès si jolie , garde-toi d'altérer l'un

de ses plus charmans ouvrages! respecte mille appas formés pour ses caresses & ses délicieux plaisirs.

Quand on a , par malheur , fâché sa maîtresse , il faut chercher à l'apaiser tout de suite ; & quiconque se sent en cette occurrence incapable d'agir , doit au moins parler. Il doit , ne pouvant mieux faire , suppléer aux vives caresses par les éloges passionnés , & prêter au discours flatteur toute la chaleur qu'il eût mise dans l'action consolatrice. Voilà ce que l'amour ordinairement conseille & ce qu'il m'inspira ; que ce fût seulement cela qui calma la Comtesse , je ne saurois l'affirmer positivement. Il me paroît aussi très-plausible que la crainte , après avoir chassé la colere , amena la compassion ; & que ma sensible amie , touchée de ma situation plus que de mes paroles , oublia ses inju-

res en voyant mes dangers. Quoi qu'il en soit , si je doutai de la cause , je ne pus douter de l'effet. Mme. de Lignolle me releva , me soutint , me fit rentrer dans mon lit ; puis s'étant assise auprès , elle se pencha sur moi , & se cacha le visage dans mon sein qu'elle arrosa de ses larmes.

Au bruit que fit Mme. de Fonrose en rentrant , la Comtesse changea d'attitude. Eh ! bon Dieu ! comme la voilà faite ! s'écria son amie ; puis en lui promenant un mouchoir sur la figure , elle ajouta : Madame , je vous l'ai dit cent fois , une jolie femme peut dans son désespoir pleurer , gémir , crier , gronder ses gens , tourmenter ses femmes , quereller son amant & désespérer son mari ; mais elle doit toujours , se respectant elle-même , ménager sa personne & surtout son visage ; cependant je l'aurois
gagé

gagé que dans un premier mouvement vous feriez quelque enfantillage ! Je ne pouvois rester près de vous : cette Mme. de B***..... qu'est-elle devenue, demanda Mme. de Lignolle ? — Elle a noblement refusé mon carrosse, dont elle n'avoit pas besoin. Le commode Vicomte s'étoit tout-à-fait établi chez vous : il avoit dans votre office un laquais , sans livrée , bien entendu , & deux chevaux dans votre écurie. — Quelle femme ! s'écria la Comtesse avec une extrême vivacité ; que d'audace dans sa conduite ! & dans ses discours que d'impudence ! Je la trouve à Compiègne , elle me dit qu'elle est un parent du Marquis de B***..... ! Et vous aussi , Monsieur , vous me l'avez fait accroire ! vous m'avez indignement trompée !... qu'y venoit-elle faire à Compiègne ? Répondez. . . .

Vous ne dites mot... vous êtes un traître ! allez - vous - en , sortez d'ici , sortez tout-à-l'heure ! j'ai la bonté de les croire ! Elle nous poursuit sur la route , elle nous joint à Montargis , elle me trouve.... En quel état , grands Dieux ! ... J'en verserai toute ma vie des pleurs de honte & de rage.... Ce qui me désespère sur-tout , c'est d'être obligée de reconnoître que si je fusse arrivée quelques momens plus tard... oui , quelques momens plus tard , c'étoit moi qui surprinois mon indigne rivale dans les bras d'un perfide.... ; car il aime toutes celles qu'il rencontre : ou la Marquise , ou la Comtesse , que lui importe ? Pourvu que ce soit une femme.... Eh ! combien vous faut-il de maîtresses ? ... Vous voulez donc que j'aie plusieurs amans ?... N'essayez pas de vous justifier ! vous êtes un homme sans dé-

licateſſe , ſans probité , ſans foi ! forttez tout-à-l'heure , & que jamais je ne vous revoie !

Mme. de Lignolle reprenoit par degrés ſa première fureur , & je tremblois que ſon mari ne revînt. La Baronne , à qui je témoignai mes craintes , les diſſipa. Ce prétendu braconnier , me dit-elle , c'eſt mon coureur à qui j'ai fait changer d'habit. Il a bonnes jambes & bonne intention. Je l'ai prévenu que M. le Comte le pourſuivroit en perſonne , & que c'étoit à lui ſur-tout qu'il falloit procurer le plaifir de la promenade. Je vous répons qu'il lui donnera de l'exercice , & que nous avons du tems à nous.

Mme. de Lignolle ne nous écoutoit pas , & pourſuivoit : Elle me ſurprend ! elle a l'air de me plaindre & de me ſervir. Je lui adreſſe mille ſots com-

plimens, je lui prodigue des remerciemens ridicules, Monsieur me laisse dire. Il fait plus, il s'entend avec elle pour se moquer de moi.... Et vous, Madame la Baronne, pourquoi, dès que vous l'avez reconnue, ne m'avez-vous pas avertie? — Vous vous moquez, répondit-elle. Est-ce que je ne vous connois pas assez pour savoir qu'aucune considération ne vous eût retenue, que vous eussiez éclaté sur l'heure, qu'à la face même de votre mari.... — Sans doute! à la face de l'univers entier! j'aurois démasqué l'insolente, je l'aurois confondue, je l'aurois.... Tenez, Madame, au-lieu de vous amuser à disputer avec elle, vous deviez sonner les gens & la faire jeter par la fenêtre. — Ah! oui, j'avois ce petit moyen tout simple, fort doux, qui n'eût fait ni bruit ni scandale! Mais, dame, on

ne s'avise jamais de tout ! Je n'y ai pas songé. — L'imposteur , s'écria la Comtesse en me regardant , c'est lui qui nous a joués toutes deux ; c'est lui qui m'a dit , en confidence , que cette femme étoit votre amant . . . S'il m'eût avoué qu'autrefois vous étiez homme , moi je l'aurois cru . . . & pourtant voilà comme il abuse de mon aveugle confiance ! . . . Mais il ne me trahira plus. Qu'il sorte , qu'il s'en aille ! je le déteste , je ne le veux plus voir ! — Comment voulez-vous qu'il s'en aille ? . . . — Quand je pense que cette odieuse Marquise est restée là toute la nuit . . . avec moi . . . près de lui ! . . . & encore une grande partie de la journée . . . (elle fit un cri.) Ah ! mon Dieu ! je les ai laissés tête-à-tête ! . . . pendant une heure ! . . . pendant un siècle ! . . . Monsieur , dites-moi ce que vous avez fait ensemble ? . . .

Parlez?... Tandis que je dormois, que s'est-il passé? — Rien, mon amie, nous avons causé. — Oui, oui, causé! Ne croyez pas m'en imposer encore... Dites la vérité, dites ce que vous avez fait ensemble, j'exige... — Comtesse, interrompit la Baronne en riant, vous le soupçonnez d'un crime dont, sans l'offenser, on peut le juger depuis plus de vingt-quatre heures absolument incapable. — Incapable, lui? Jamais!... Monsieur! Quand je suis rentrée, vous aviez, disoit-elle, une palpitation; & sa main... Elle est bien hardie d'oser la mettre sur votre cœur, sa main! & vous, bien bon de le souffrir! C'est à moi qu'il est votre cœur, il n'est à personne qu'à moi... Hélas! que dis-je? l'ingrat! le volage! il se donne à tout le monde... Je suis sûre que pendant mon sommeil...

Oui , j'en suis sûr ; mais j'en attends l'aveu de votre propre bouche , je l'exige ... J'aime mieux ne pouvoir plus douter de mon malheur , que de rester dans la plus affreuse des incertitudes.... Faublas , dis ce que vous avez fait ensemble. Tiens , si tu l'avoues , je te le pardonne... Convenez-en , Monsieur .., convenez-en , ou je vous donne votre congé... Oui , c'est un parti pris , je vous renvoie , je vous chasse.

Pourquoi donc la chasser , dit Monsieur de Lignolle en entrant ? Il ne faut pas. Je suis même très-fâché d'être forti ; car vous avez renvoyé le Vicomte... — Le Vicomte !... Monsieur , je vous déclare , une fois pour toutes , qu'il ne faut jamais prononcer son nom devant moi. — Eh ! mais , Madame , qu'avez-vous donc ? Votre visage !... — Mon visage est à moi ,

Monfieur, j'en puis faire tout ce qui me plaît ; mêlez - vous de vos affaires. — A la bonne heure ... Je me repens d'avoir quitté cet appartement, on a profité de mon absence ...

L A B A R O N N E.

Elle n'a pas été longue. Le braconnier s'est laissé prendre beaucoup plutôt que je ne l'espérois ?

L E C O M T E (*se jette dans un fauteuil.*)

Oui, prendre ! je le donne en vingt-quatre heures au plus habile. Ah ! le chien d'homme ! puisque ce n'est pas un oiseau, il faut que ce soit le diable. Figurez-vous un cerf qu'on vient de lancer ! Madame, il couroit tout comme ! il revenoit de même sur ses voies ! On le voyoit à la portée du pistolet, & zeste, à cent pas de là. Vous l'auriez cru bien loin ? point du tout ! il sembloit tout-à-coup tomber du Ciel, presque sur nos épaules ; car il faut le

dire , il avoit l'air de narguer mes gens.

L A B A R O N N E .

Et vous , Monsieur.

L E C O M T E .

Moi , c'est autre chose ; j'étois toujours le premier sur ses traces. Aussi le drôle s'appercevoit bien à qui il avoit affaire : dès que je le ferrois de trop près il s'éloignoit à toutes jambes : vous vous seriez amusée de la frayeur qu'il avoit de moi ! j'ai été dix fois sur le point de l'attraper ! Mais , malgré cela , j'ai vu que je ne l'attrapois pas , je me suis ressouvenu du Vicomte , j'ai quitté la partie ; à présent que je n'en suis plus , le pendard à beau jeu : je parie qu'il va mettre tous mes domestiques sur les dents.

L A C O M T E S S E (*à Faublas.*)

Pourquoi ne pas l'avouer ?

F A U B L A S .

Mais je vous jure qu'il n'en est rien.

L A C O M T E S S E.

Convendez-en, ou je vous renvoie!

L E C O M T E (*à Faublas.*)

Eh bien ! convendez-en, donnez à Madame cette satisfaction ; qu'est-ce que cela vous coûte ?

L A B A R O N N E (*au Comte en riant.*)

Savez-vous de quoi vous voulez que Mademoiselle convienne ?

L E C O M T E.

Mais... que le Vicomte est un très-aimable jeune homme... apparemment ?

L A B A R O N N E.

Apparemment ! que voulez-vous dire ?

L E C O M T E.

Comment , n'est-ce pas clair ? je veux dire qu'apparemment Mademoiselle trouve le Vicomte fort aimable. (*à la Comtesse.*) Et réflexion faite, il n'y a pas de quoi la renvoyer...

LA COMTESSE (*à son mari.*)

Pour Dieu ! laissez-moi tranquille, ou je dirai quelque sottise !.....
(*à Faublas.*) Convenez-en.

LE COMTE (*à Faublas.*)

Oh ! je vous en prie, convenez-en. Tenez, nous en convenons tous. Dites-le de ma part au Vicomte, & ne manquez-pas d'ajouter que son départ m'a causé bien du regret, assurez-le qu'il nous fera toujours un sensible plaisir quand il voudra bien nous venir voir, soit à Paris, soit.....

LA COMTESSE.

S'il ose jamais se montrer chez moi, je le ferai mettre à ma porte par les valets.

LE COMTE.

Je ne vous conçois pas. Tout-à-l'heure vous époufiez sa querelle avec une chaleur !..... Soyez au moins d'accord avec vous-même.

L A C O M T E S S E.

§ Mais vous-même, Monsieur, vous qui parlez, il n'y a pas une heure que vous étiez d'un avis contraire!

L E C O M T E.

Depuis une heure tout est bien changé.

L A B A R O N N E.

Oh! oui.

L E C O M T E (*à la Baronne.*)

N'est-il pas vrai, Madame! vous avez quelque expérience du monde, vous; & je parie que vous devinez les raisons qui me font voir tout ceci d'un autre œil. (*à mi-voix.*) D'abord, je croyois que ce M. de Florville, quoique d'une assez bonne famille, n'avoit dans le monde, comme la plupart des jeunes gens de son âge, qu'une très-petite existence; or je ne voyois pas à quoi cet attachement de Mademoiselle de Brumont pouvoit la conduire.

Quant

Quant à moi j'ai pour maxime qu'un homme comme il faut, doit être plus qu'un autre en garde contre les nouvelles connoissances, afin de n'en former jamais que de profitables. Ecoutez-bien ceci, Madame : tout homme qui ne peut en aucun cas nous être utile, tôt ou tard nous devient doublement à charge, parce que n'ayant jamais rien à donner, il finit toujours par demander quelque chose : dans la carrière de l'ambition sur-tout, quiconque ne sert pas à notre marche, l'embarasse, & par conséquent la retarde : voilà pourquoi je ne me souciois pas de me lier avec le Vicomte. Mais vous me dites qu'il est à Versailles en bonne posture, cela change toutes mes dispositions ! Je n'entre point dans vos petits démêlés, je ne me mêle pas de querelle de femme, il ne m'appartient pas même d'examiner si les moyens que

ce jeune homme emploie à son **avancement** font très-déliçats , l'essentiel est qu'ils soient très-puiffans. (*assez haut.*) Or il me semble que de ce côté-là M. de Florville n'a rien à desirer ; il me semble que favorisé de la nature comme il l'est , & placé de maniere à faire valoir ses avantages , il doit aller vite & loin. Voilà donc une connoissance très-précieuse pour Mlle. de Brumont , qui doit songer à créer sa fortune , & pour moi qui suis pressé d'augmenter la mienne.

LA COMTESSE (*avec emportement.*)

Monfieur ! allez , vous & tous vos calculs , à tous les..... Je suis hors de moi ! Monfieur , je vous répète que je ne veux jamais entendre parler de cette....

LA BARONNE (*l'interrompt très-vite.*)

Impertinente créature ! (*au Comte*) voilà comme maintenant elle le traite.

LE COMTE (*à la Baronne.*)

Vraiment ! c'est votre faute , & je me repens bien de m'être absenté.... (*à mi-voix.*) Pour revenir à mes projets , vous savez qu'à Versailles il faut aller sans cesse sollicitant....

LA BARONNE.

Oui , le pis-aller , c'est de ne rien obtenir.

LE COMTE.

Point du tout ! c'est qu'à force d'importunités , on arrache toujours quelque chose.... Quand on a des amis , bien entendu.... Et ce qui le prouve c'est cette pension que j'ai dernièrement enlevée. Mais Mme. de Lignolle a exigé que je la cédaſſe à ce M. de Saint-Prée. Oh ! c'est un de mes chagrins , je l'avoue : la Comteſſe eſt un enfant qui ne connoît pas du tout le prix de l'argent. Elle imagine qu'avec cinquante mille écus de rente , on n'a

plus besoin des bienfaits du Roi. Vous devriez, Madame, vous qui avez sa confiance, lui faire des représentations là-dessus.....

LA COMTESSE (*très-haut à Faublas.*)

Tout ce que vous pourrez me dire est inutile. Je ne suis plus la dupe de vos menfonges....; mais je veux que vous conveniez de vos torts. Convenez-en, ou je vous chasse.

LE COMTE (*assez haut.*)

Tâchez de lui faire comprendre aussi que loin de chasser Mlle. de Brumont, elle doit redoubler d'honnêtetés, d'attentions, d'égards, de tendresse pour elle, & sur-tout engager M. de Florville à venir le plus souvent possible.....

LA COMTESSE (*se leve furieuse.*)

Monsieur, vous avez votre appartement, ayez la bonté de me laisser tranquille dans le mien.

LA BARONNE (*au Comte.*)

Oui, nous sommes mal ici, on nous interrompt à chaque instant ; allons ailleurs.

LE COMTE.

A la bonne heure, je le veux bien, parce qu'à vous, Madame, on peut vous parler raison... ; Mais, attendez...

LA COMTESSE (*à Faublas.*)

Convenez-en.

LE COMTE (*à la Comtesse & à Faublas.*)

Je veux, avant de m'en aller, vous donner à chacune un bon conseil : vous Mademoiselle, convenez-en, car si cela n'est pas, cela doit être ; & nous le croyons ; & il faudra toujours que vous finissiez par là. Vous, Madame, qu'elle en convienne ou qu'elle n'en convienne pas, ne renvoyez point votre Demoiselle de compagnie ; car

je connois les affections de votre ame, une heure après vous en seriez défolée. Quant au Vicomte, je ne vous en parlerai plus, mais je m'en charge.

Nous restâmes seuls. Mme. de Lignolle s'obstinoit toujours à m'arracher l'aveu de ma prétendue faute; & moi, persuadé qu'un mensonge n'étoit ici rien moins que nécessaire, je persistois à soutenir la vérité. Désolé pourtant de voir mes protestations perdues, je fis un dernier effort que le succès couronna. Mon amie, je te le répète & je te le jure; rarement je songe à la Marquise, depuis que je songe toujours à toi; depuis que tu m'appartiens, Mme. de B***. ne m'appartient plus. Aujourd'hui comme hier, j'étois son ami seulement, & ce fera demain comme aujourd'hui. Dis-moi par quelle erreur entraîné, je pourrois auprès de toi m'occuper

d'elle ? Seroit-il possible que je regretasse quelques avantages qu'elle a, quand je te vois briller de mille qualités qui lui manquent ? Ne doit-elle pas, malgré toutes ses connoissances acquises, t'envier ton esprit naturel ? Ne parois-tu pas plus jolie de tes traits naissans, de tes graces naïves, de ta piquante étourderie, qu'elle ne se montre belle de son éclatante jeunesse, de ses grandes manieres & de son orgueilleuse dignité ? A-t-elle sur-tout, mon *Eléonore*, a-t-elle une ame, autant que la tienne, compatissante & généreuse ? Crois-tu que je puisse oublier la joie de tes vassaux à ton retour, la reconnoissance de tes fermiers, les éloges de ton curé vénérable ? Je l'ai vu, mon cœur en a joui : tu es ici l'objet du culte général ; tu es pour la foule de ces bonnes gens une bienfaisante providence,

à laquelle il ne faut jamais rien demander, & qu'on doit remercier sans cesse. Et ton amant seroit le seul que tes vertus trouveroient insensible : le seul dont tes bontés seroient un ingrat ! ne le crois pas ! garde-toi de le croire ! Tiens , mon adorable amie ; tiens , je voudrois qu'il me fût permis d'aller avec Eléonore , loin de toute autre féduction , passer ma vie dans la chaumière relevée pour le vieux Duval , par la Comtesse de Lignolle. Va , cesse de te plaindre & de me soupçonner , cesse de redouter une trop foible rivale ; je l'estime , mais je te respecte ; je lui conserve un reste d'amitié , mais je te garde le plus tendre amour ; il est vrai qu'autrefois près d'elle j'ai goûté quelques doux instans , mais depuis j'ai trouvé près de toi des jours délicieux ; enfin Mme. de B*** maintenant m'offrirait peut-être encore des plaisirs ;

mais toi, mon Eléonore, tu me donneras le bonheur.

Le bonheur ! Ainsi préoccupé d'un parallèle difficile entre deux rivales presque également séduisantes, mais à qui la nature avoit très-diversément réparti ses dons précieux, j'oubliois une femme encore plus favorisée, qui réunissant en elle seule toutes les vertus & tous les charmes, étoit infiniment supérieure à tout objet de comparaison. J'oubliois Sophie, & dans mon égarement j'allois jusqu'à former des vœux contraires à notre réunion. Ah ! je n'ose espérer que l'aveu d'une faute pareille puisse jamais, aux yeux d'autrui comme à mes propres yeux, la réparer suffisamment.

Au reste, plus je me rendois coupable envers ma femme, plus ma maîtresse avoit lieu d'être satisfaite. Fort bien ! dit la Comtesse en se jettant à

mon cou , voilà comme il falloit parler d'abord , tu m'aurois auffi-tôt perfuadée ! Puisque tu m'aimes & que tu ne l'aimes pas , je fuis contente ; puisque tu ne m'as pas fait avec elle une infidélité , je te pardonne tout le reste. — Et moi , je ne vous pardonne point , vous n'avez pas ménagé mon bien , le meilleur de mon bien ! Vous vous êtes arraché le vilage. — Vas-tu pour cela ne pas m'aimer autant ? tu aurois tort : je fuis moins jolie , mais plus intéreffante. — Je ne veux point de cet intérêt là. Promettez qu'il ne vous arrivera jamais de vous porter à de pareils excès ? — Mais toi , Faublas ; promets de ne me plus donner aucun fujet de colere ? — Ah ! fur mon honneur ! — Eh bien , dit-elle en riant , vois comme je fuis bonne ; je m'engage à ne plus me fâcher.

Le Comte en ce moment rentroit :

il s'écria : Dieu soit loué ! elle en est convenue ! — Elle en est convenue ! répéta la Baronne avec étonnement. — Point du tout ! répondit la Comtesse qui frappa ses petites mains l'une contre l'autre & fit un saut de joie. — Comment, reprit M. de Lignolle, & vous êtes de si belle humeur ? — Justement parce qu'elle n'en est pas convenue, répliqua l'étourdie. — Voilà, s'écria le profond observateur, une chose qui me passe. J'en déduirai du moins la vérité de ce principe, que l'ame d'une femme est inexplicable dans ses caprices. — Moi, dit Mme. de Fonrose, je n'en déduirai rien ; mais je m'en vais tranquille & contente.

Le jour d'après, quand elle revint nous voir, M. de Lignolle n'étoit plus au château. Des lettres venues de Versailles, le matin même, l'avoient déterminé à nous quitter sur le champ ; &

quoique nous n'eussions pas une aussi grande idée que lui des affaires importantes qui le rappelloient à la Cour, nous n'avions fait aucun effort pour le retenir. Mais la Baronne, au-lieu de féliciter son amie, troubla sa joie : mon pere avoit chargé Mme. de Fonrole de me ramener à Nemours, où m'attendoit avec lui ma chere Adelaïde déjà parfaitement remise de son indisposition & de ses fatigues. Le premier mot de la Comtesse fut que désormais nous ne nous quitterions plus ; & quand la Baronne l'eut forcée de reconnoître que mon pere avoit des droits sur moi, Mme. de Lignolle appellant M. Despeisses en témoignage, soutint que ma foiblesse encore extrême ne permettoit pas qu'on me transportât. Elle déclara d'ailleurs que, loin de consentir à me laisser aller tant qu'il y auroit du danger pour ma vie, elle avoit résolu de
veiller

veiller elle-même sur ma convalescence, & que nulle force humaine ne l'obligeroit à se séparer de son amant, avant qu'il fût entièrement rétabli. Madame de Fonrose, après avoir employé les prières, les représentations & les menaces, partit assez mécontente de n'avoir pu rien obtenir de plus.

Le lendemain ce fut mon pere lui-même qui vint me chercher. Dès qu'on annonça M. de Brumont, la Comtesse renvoya ses domestiques & courut à mon pere : Voyez, lui dit-elle d'un ton joyeux & caressant, approchez, il n'est plus alité, le voilà dans un fauteuil, le voilà!... Nous venons de faire plusieurs fois ensemble le tour de cet appartement... il a bien dormi, ses forces reviennent, il est mieux, beaucoup mieux! Vous devez sa conservation à ma vigilance, & son rétablissement à mes soins; je l'ai sauvé de

son désespoir, je l'ai sauvé de sa maladie ; c'est par moi qu'il vit, c'est pour moi qu'il doit vivre... uniquement pour moi!... & pour vous, Monsieur, j'y consens ; mais pour vous seul. Le Baron m'adressa la parole : à quelle démarche exposez-vous un pere qui vous aime ? Etoit-ce là ce que vous m'aviez promis ? Etoit-ce ici que je devois retrouver mon fils ? ... Madame de Lignolle l'interrompit vivement : cruel ! auriez-vous mieux aimé le trouver mort à Montargis ? quand je suis venu l'y rejoindre, il étoit seul, dans le délire, un pistolet à la main... Monsieur, je vous le répète : je l'ai sauvé de son désespoir... Hélas ! & ce n'étoit pourtant pas la douleur de ma perte qui troubloit sa raison & déchiroit son cœur. — Mon pere s'adressa toujours à moi : puisqu'hier Madame de Fonrose n'a pu vous ramener,

je viens moi-même aujourd'hui . . .
— Il ne m'écoute seulement pas, s'écria-t-elle. Il ne daigne pas m'adresser un mot de remerciement ! l'ingrat ! pas même une politesse ! . . . Monsieur, si vous refusez à mes services la reconnaissance qui leur est due, ayez du moins pour mon sexe les égards qu'il mérite ; & songez que vous n'êtes point ici chez Mlle. de Brumont. — Pour que je me crusse votre obligé, Madame, il faudroit que seulement instruit de vos actions j'ignorasse vos motifs : vous avez tout fait pour ce jeune homme & rien pour moi. Quant à Mlle. de Brumont, je ne la connois point ; je viens chercher ici le Chevalier de Faublas & l'époux de Sophie. — De Sophie ! Non, Monsieur, le mien ! je suis sa femme. Oh ! je suis sa femme ! (*elle m'embrassa.*) & votre fille, ajouta-t-elle en saisissant une de

ses mains qu'elle baïsa : pardonnez-moi ce que je viens de vous dire ; pardonnez-moi les étourderies que j'ai faites chez vous la dernière fois que j'y suis venue ; excusez mon inexpérience & mes vivacités , souvenez-vous seulement que je vous aime... & que je l'idolâtre. Tenez , je brûlois du desir de vous revoir , de vous parler ... je vais tout vous dire : depuis quelques jours il s'est fait un grand changement ... un changement heureux... les nœuds qui l'attachent à moi sont maintenant indissolubles : avant neuf mois vous aurez un petit fils Ecoutez - moi , écoutez - moi donc ... oui , ce sera un garçon , un joli garçon , aimable , généreux , sensible , gai , spirituel , intrépide , plein de grace & de beauté comme son pere... Ecoutez-moi , n'essayez pas de retirer votre main ... Etes-vous donc fâché

que je porte dans mon sein le gage de son amour ? ou pourriez-vous penser ? Oh ! c'est son enfant ; c'est bien le sien , foyez - en sûr ; ce n'est pas celui de M. de Lignolle. M. de Lignolle n'a jamais... je vous proteste que personne ne m'avoit épousée avant Faublas. Demandez - lui , si vous croyez que je ments. Personne avant lui ne m'avoit épousée , & personne après lui ne m'épousera , je vous le jure ! — Malheureuse enfant , dit enfin le Baron que sa surprise extrême avoit long-tems réduit au silence , quel transport vous égare ! & comment pouvez-vous me faire à moi de pareilles confidences ? — C'est justement à vous que je dois les faire , à vous qui ne voyez en moi que la maîtresse de votre fils , à vous qui ne connoissant de Madame de Lignolle que ses légéretés & ses foibleffes , prenez de son caractère

L'idée la plus défavorable & la jugez à la rigueur. Il est vrai que je me suis laissée séduire ; mais comment & par qui ? Regardez - le d'abord , & dites-moi si je ne suis pas excusable ? Il est vrai que sa victoire fut l'ouvrage d'un instant ; mais voilà précisément ce qui justifie ma défaite. Ma défaite , si je l'avois calculée , eût été moins prompte ; & peut-être que je n'aurois pas du tout succombé si j'avois su ce que c'étoit que de combattre. Mais dans ma profonde ignorance , je n'entendois rien à tout cela , rien , Monsieur ! je n'avois d'une jeune mariée que le nom. En doutez-vous ? Demandez à Faublas , il vous le dira , il vous dira que ce fut lui qui m'enseigna... l'amour. Et concevez-vous comment une jeune personne , toute simple , toute innocente , ignorant de l'hymen jusqu'à ses droits , auroit pu connoître

ses devoirs & les respecter? Moi, je pris un amant, comme j'avois pris un époux, sans réflexion, sans curiosité; mais pourtant, je l'avoue, déterminée par le desir de venger le plutôt possible un affront qu'on me disoit impardonnable. Je pris le Chevalier, d'abord parce qu'au moment critique il se trouva là, & puis parce que je ne fais quel instinct naturel me le fit juger très-aimable. Ainsi, Monsieur, vous le voyez : pour m'être égarée je ne suis pas criminelle. Si dès le premier pas j'ai tombé, c'est la faute de ceux qui me donnant une nouvelle carrière à parcourir, m'y ont abandonnée dans les ténèbres, au lieu de m'instruire & de m'éclairer. Si jamais je suis malheureuse & déshonorée, ce sera la faute du sort qui m'a sacrifiée, & celle du hasard qui m'a trop tard servie. Ah! que ne s'est-il offert à moi

quelques mois plutôt, celui par qui mon existence devoit commencer ! Que n'est-il venu au premier jour de l'autre printemps, dans cette *Franche-Comté* où pour la première fois je m'ennuois avec ma tante, où je me sentoie agitée d'une inquiétude nouvelle, consumée d'une flamme inconnue, dévorée du besoin d'aimer, d'aimer Faublas, de n'aimer que lui. Alors que n'est-il venu ! je lui aurois aussitôt donné ma fortune & ma main, ma personne & mon cœur ; & j'eusse été sa légitime épouse ! & j'eusse été pour le reste de ma vie de toutes les femmes la plus heureuse en même tems & la plus considérée... Hélas ! il ne vint pas, *lui*. Un autre se présenta ; & quel autre ! grands dieux ! On me l'amene, on me dit : Monsieur veut se marier & te convient ; une fille ne peut rester fille, fais-toi femme. Moi, sans m'in-

former seulement de quoi il est question, je promets de le devenir; & voilà qu'un soir, au bout de deux mois, je le deviens; mais alors il se trouve que j'ai deux maris: il se trouve que celui qui en a le titre ne peut en remplir les fonctions, & que celui qui en remplit les fonctions ne peut en avoir le titre. Que faire en cette occasion difficile? Demander le divorce avec M. de Lignolle, ou brusquer la rupture avec Mlle. de Brumont. Le premier de ces deux partis également extrêmes, en me couvrant d'un ridicule ineffaçable eût troublé mon repos; le second m'eût coûté le bonheur en me réduisant au veuvage pour toute ma vie: je ne fis donc pas très-mal de ne point laisser éclater mon ressentiment contre l'époux indigne, & de témoigner ma satisfaction à l'amant séducteur. Cependant comment ne pas prendre

chaque jour une plus haute opinion de celui-ci ? Comment au fond du cœur ne pas mésestimer celui-là de plus en plus ? Le moyen de chasser le dégoût & les mépris, quand c'est ce M. de Lignolle qui continuellement les appelle ? le moyen de rappeler jamais la vertu, quand c'est Faublas qui sans cesse l'écarte ? Ainsi, Monsieur le Baron, vous voyez que je suis pour toujours obligée à garder le mari que je déteste & l'amant que j'adore. Maintenant que je vous ai présenté le tableau fidele de ma situation, vous ne conserverez contre moi nulle prévention injuste & fâcheuse. Si jamais au contraire il arrive que le public éclaire ma conduite & soit tenté de la condamner, vous ne m'abandonnerez point à la précipitation de ses jugemens.

Ah ! je vous en prie, défendez alors Mme. de Lignolle, montrez-la telle

qu'elle est, dites bien à tout le monde que ses erreurs ne lui doivent pas être imputées ; que sa famille seule en est responsable , & qu'il faut sur-tout en accuser la fatalité ! — Madame , répondit mon pere du ton de l'intérêt , je suis flatté de votre confiance , quoique vous me la donniez très-étourdi-ment ; je conçois que votre extrême pétulance peut en certains cas vous servir d'excuse ; & je ne vous dissimulerai même pas que vos aveux m'ont touché par leur imprudente franchise. Autrefois j'ai blâmé vos égaremens , je plains aujourd'hui votre passion ; mais sûrement vous n'attendez pas que jamais je l'approuve ; & ne vous abusez point : quand j'aurois pour vous cet excès d'indulgence , le public qui ne tient aux vicieux aucun compte de la protection des foibles , le public ne jugeroit pas vos fautes avec moins de sévé-

rité. Si donc vous comptez son opinion pour quelque chose, si vous êtes jalouse de conserver l'amitié de vos proches, l'estime de vos amis, l'estime de vous-même, le respect des honnêtes gens, le repos d'une bonne conscience, arrêtez-vous sur le penchant de l'abyme où vous marchez témérairement entre deux guides toujours aveugles & souvent perfides : l'espérance & la sécurité. Arrêtez-vous s'il en est tems encore ! Quant à moi, Comtesse, mon devoir est maintenant d'essayer la douceur pour vous rappeler les vôtres, & si vous ne m'écoutez pas, d'employer l'autorité pour obliger mon fils à remplir les siens. Vous & lui, Madame, vous avez aux pieds des autels juré d'aimer quelqu'un sans partage, & ce quelqu'un ce n'est ni vous ni lui. L'un & l'autre vous avez promis au même Dieu de ne pas vous aimer. On doit un respect

respect éternel aux sermens : les vôtres pour avoir été déjà violés , ne sont point anéantis. Faublas ne vous appartient pas plus que vous n'appartenez à Faublas ; & comme l'amour dont vous brûlez pour lui ne peut faire que vous cessiez d'être la femme de M. de Lignolle , de même les fréquentes infidélités dont le Chevalier s'est rendu coupable envers Sophie ne feront pas qu'il ne soit plus son époux. Mme. de Faublas a sa foi , Mlle. de Pontis a son amour.... — Son amour ? non , Monsieur , non ! car il m'adore ; il me le disoit encore tout-à-l'heure.... Tenez , écoutez - moi : je veux bien convenir qu'il est l'époux d'une autre ; mais aussi de votre côté convenez du moins que je suis sa femme.... & la mere de son enfant.... Oui ! voilà ce qui m'enchanté ! voilà ce qui me donne sur lui des droits incontestables. C'est

un avantage que j'ai sur Mme. de Faublas... Mme. de Faublas ! que j'envie son sort cependant ! combien elle est mieux que moi partagée ! pourquoi s'enorgueillir de l'avoir pour époux ! porter son nom , son nom si cher ! Ah ! cette Sophie trop favorisée qu'a-t-elle donc fait de si recommandable qui ait pu lui valoir le bonheur d'obtenir Faublas ? & la pauvre Eléonore , hélas ! qu'avoit-elle fait de si reprehensible qui lui ait dû mériter le tourment d'épouser ce M. de Lignolle ! — Croyez-moi : ne reprochez pas vos malheurs à la destinée , n'en accusez que votre foiblesse , & préparez-en la fin par une résolution courageuse. Pour triompher d'une passion fatale , cessez d'en voir l'objet... — Cesser de le voir ? Plutôt mourir ! — Cessez de le voir , vous le devez ; vous devez essayer cet unique moyen d'é-

chapper aux dernières infortunes qui vous menacent. — Plûtôt mourir ! — Comtesse ! je vais vous affliger..... mais enfin il faut vous le dire : la circonstance m'impose aussi des devoirs pénibles. Je dois, quand je vous aurai conseillé le douloureux sacrifice, & que vous vous ferez obstinée à ne le point faire, je dois ne rien négliger pour vous forcer de l'accomplir. — Grands Dieux ! — Tout-à-l'heure j'emmené le Chevalier.... — Non, vous ne l'emmenerez pas ! non, vous n'aurez pas cette cruauté ! — Je l'emmené, il le faut. — Il ne le faut pas ! qui vous y oblige ? — La nécessité de l'arracher à des séductions trop puissantes. — Et vous auriez le courage de me réduire au désespoir ? — J'aurai le courage de vous rendre à vous-même. — Vous voulez priver une femme de son amant ! — C'est vous qui

voulez priver un pere de son fils. —
Moi, répondit-elle avec une extrême volubilité, point du tout ! ne vous en privez pas. Restez ici ; qui vous a dit de vous en aller ? Vous l'aurois-je dit ? c'eût été sans réflexion. Restez avec nous, cela me fera le plus grand plaisir & à lui aussi, car.... je vous aime beaucoup ! mais il vous aime encore davantage ; restez avec nous. Je vous donnerai un appartement fort commode, fort beau ; tenez ! celui de mon mari ; & quant à Mlle. votre fille, j'ai encore une chambre pour elle... oui, envoyez chercher Mlle. votre fille, il fera bien aise de voir sa sœur ! qu'elle vienne ! & Mme. de Fonrose aussi ! toute la famille ! que toute la famille vienne s'établir chez moi ! j'ai de quoi loger toute la famille... exceptez Sophie.... Allons ! vous, ajouta-t-elle en m'adressant la

parole, vous ne dites mot ! Joignez-vous donc à moi pour l'engager à rester avec nous. — Mais que dit-elle donc, s'écria mon pere ? Permettez-vous que je parle à mon tour ? — il n'y a pas besoin de faire de longs discours, reprit-elle encore très-vivement ; on répond simplement oui. — Non, Madame. . . — Non ? Il faut absolument que le Chevalier s'en aille ? — Absolument. — Cela est indispensable ? — Indispensable. — En ce cas je m'en vais avec lui. Partons tous trois. — Elle perd tout-à-fait la tête ! — Comment, Monsieur, je perds la tête ! pourquoi cela, s'il vous plaît ? Je voulois bien vous retenir chez moi ! pourquoi refuseriez-vous de me recevoir chez vous ? croiriez-vous me faire trop d'honneur ? croiriez-vous ? . . . C'en est fait de sa raison ! . . . Faublas, préparez-vous à me

suivre. — Ne vous en avisez point, me dit-elle ; puis revenant à mon père ; Monsieur , vous m'emmenez , ou vous ne l'emmenez pas ! — Comtesse , à quelles extrémités voulez-vous me réduire ? eh ! quoi ! faudra-t-il que j'emploie la force ? — La force ! il vous sied bien ! c'est moi qui l'emploierai la force ! ah ! cette fois vous n'êtes pas chez vous ! à mon tour j'appellerai mes gens ! — Madame , s'il étoit possible que mes résolutions ne fussent pas irrévocablement prises , ce que vous venez de me faire entendre suffiroit pour les déterminer. — Quoi donc ! vous aurois-je offensé ? c'eût été bien innocemment je vous jure. Moi , ce qui me vient à l'esprit je le dis aussi-tôt. N'imputez qu'à ma vivacité ce qui pourroit vous avoir blessé dans mes discours : en vérité je n'y mets ni

méchanceté, ni réflexion. Songez que c'est une femme alarmée qui vous parle, un enfant d'ailleurs..... & un enfant à vous ! la femme de votre fils ! votre fille !..... O vous qu'avec tant de plaisir j'appellerai mon pere, ne me retirez pas mon époux.... non, c'est Faublas que je veux dire ; je suis convenue qu'il n'étoit point mon époux.... n'emmenez pas Faublas. Monsieur le Baron ! je vous en supplie !..... Si vous saviez dans quelles angoisses j'ai passé près de son lit vingt-quatre mortelles heures ! combien de fois j'ai tremblé pour ses jours !... & quand mes soins le rendent à la vie, quand je commence à renaître avec lui, vous auriez la barbare ingratitude de nous séparer ! hélas ! moins malheureuse s'il fût mort, il m'eût été permis du moins de le suivre.... à la même heure.... dans le même tom-

beau. Monsieur le Baron, ne l'emmenez pas ! bientôt peut-être vous auriez à vous en repentir, & vos regrets seroient inutiles. Je le sens & je vous le dis : je pourrois dans mon désespoir vous ne savez pas tout ce que je pourrois ! Ne l'emmenez pas, prenez pitié d'une mere ; oui, dit-elle en se précipitant à ses genoux qu'elle embrassa, oui, c'est pour mon enfant sur-tout que je vous implore ! — Que faites-vous ? répondit-il d'une voix troublée, relevez-vous, Madame ! — Ah ! mes peines vous ont touché, poursuivit-elle. Pourquoi vous en défendre ? pourquoi vouloir me le cacher ? Ne me repoussez pas, ne détournez pas le visage, dites un mot seulement

Mon pere, en effet très-ému, ne pouvoit plus parler ; mais il me fit un signe qui soudain arrêta les pleurs de

la Comtesse & changea son attendrissement en fureur. Je vous vois ! s'écria-t-elle en se relevant ; vous paroissez me plaindre & vous me trahissez , méchant , ingrat que vous êtes ! Le Baron se faisant alors violence , balbutia ces mots : mon fils , ne m'avez-vous pas entendu ? — Non , lui répondit-elle avec impétuosité , & il ne vous entendra pas , parce qu'il n'est pas comme vous perfide , impitoyable. — Chevalier , quittez cette chambre. — Garde-toi de le faire ! — Faublas , c'est un ami qui vous prie de sortir. — Faublas , c'est une amante qui te conjure de ne pas l'abandonner ! — Le Baron qui me vit encore incertain , me dit d'un ton très-ferme : je vous l'ordonne. La Comtesse qui ne me trouva pas l'air assez indocile , me cria : je te le défends !

Hélas ! à qui des deux me soumet-

tre? O mon Eléonore, c'est avec désespoir que ton amant te défobéit ; mais le moyen qu'un fils résiste aux ordres de son pere? Mme. de Lignolle surprise & défolée de voir que je me levois pour me traîner vers la porte , voulut courir à moi , le Baron l'arrêta ; elle essaya de se jeter sur le cordon de sa sonnette , il la retint ; elle espéroit du moins pouvoir appeler , il lui mit une main sur la bouche : aussi-tôt le fauteuil que je venois de quitter la reçut évanouie.

Je voulois revenir, mon pere m'entraîna, mon pere me donna le bras, nous descendîmes. Je vis dans notre voiture une femme qui s'y tenoit cachée ; c'étoit Mme. de Fonrose : le Baron lui dit : il n'y a pas un moment à perdre , courez à votre amie qui se trouve mal : quant à nous , le tems presse , il est impossible que nous

vous attendions. Restez à dîner chez la Comtesse, & ce soir vous la prierez de vous renvoyer dans sa berline.

La Baronne aussi-tôt nous quitta, & sur le champ, nous partîmes. Mon pere resta long-tems plongé dans une rêverie profonde ; puis je l'entendis pousser un soupir & murmurer ces mots : pauvre enfant, je la plains ! ensuite il ramena sur moi des regards attendris ; & d'un ton assez ferme, quoique d'une voix encore altérée, il me dit : mon fils, je vous défends de revoir Mme. de Lignolle.

Fin du Tome X.

Handwritten text, mostly illegible due to fading and bleed-through. Some words like "The" and "of" are faintly visible.

ST. JOHN'S

870100



J. G. Aspin
22.9.87
[ZAH.]



